LeMonde Job: WIV1299--0001-0 WAS LIV1299-1 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:34 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0372 Lcp:700 CMYK

Le Monde
DES LIVRES

LITTERATURE • ESSAIS

VENDREDI 26 MARS 1999

PASCALE CASANOVA
Le Feuilleton
de Pierre Lepape page II

RAFAEL TORRES
page III

ONUMA NEMON
page IV

ACADÉMIE FRANÇAISE
Discours de Georges Vedel
et de Jean-François Deniau
pages X et XI

JEUNESSE
Sophia de Mello
Breyner page VI

L'ORIENT VU D'OCCIDENT
La Chronique
de Roger-Pol Droit
page VII

D'un sommeil réparateur

Jamais réédité depuis 1812, le journal du traitement du jeune Hébert, met en lumière l'initiateur de la thérapeutique psychique : le marquis Armand de Puységur

J. JEAN-LOUP CHARMET-BN ESTAMPES

Moins connu que Jean Itard, immortalisé par François Truffaut dans *L'Enfant sauvage,* Armand de Chastenet, marquis de Puységur (1751-1825), appartenait à l'une des plus illustres familles de la noblesse française. A l'égal des penseurs de cette féconde philosophie des Lumières, trop décriée aujourd'hui, il fut l'initiateur de ce que nous appelons désormais le traitement psychique : une méthode de soin et de guérison des maladies de l'esprit centrée sur l'écoute de la parole des patients. C'est pourquoi la publication de l'histoire du cas d'Alexandre Hébert, jeune garçon de douze ans, atteint de frénésie et de crises convulsives avec délires et maux de tête, est un événement. Rédigé au quotidien, à la façon d'un journal, le texte était devenu inaccessible et n'avait jamais été réédité depuis 1812. Il comporte trois parties correspondant à trois brochures successives.

Pour comprendre la manière dont Puységur aborde le cas du jeune Hébert, il est nécessaire d'évoquer la fameuse querelle du magnétisme qui dura pendant une cinquantaine d'années (1780-1830). Tout commence avec les expériences du médecin autrichien Franz Anton Mesmer. Adepte de la doctrine du magnétisme animal, celui-ci affirmait que les maladies nerveuses avaient pour cause un déséquilibre dans la distribution d'un « fluide universel » s'écoulant dans l'organisme humain et animal. Il apparentait ce fluide à l'« aimant » dont se servaient les médecins pour extirper du corps différentes maladies psychiques : hystérie, mélancolie, etc. Selon Mesmer – et là était la nouveauté –, la vertu curative provenait, non pas de l'aimant, mais du médecin lui-même porteur d'un fluide magnétique émanant par exemple de l'éclat des yeux. Pour rétablir l'équilibre fluidique, il fallait donc mettre le malade en état de crise convulsive à l'aide d'une série de manipulations appelées « passes magnétiques ». Au nom des Lumières et de la science moderne, Mesmer arrachait donc aux exorcistes le pouvoir de guérir pour le transférer aux médecins.

Installé à Paris à la veille de la Révolution, Mesmer devint une sorte de mage payé à prix d'or pour soigner les « vapeurs » des femmes de l'aristocratie. Il forma des disciples qui fondèrent à leur tour une Société de l'harmonie universelle destinée à rétablir les liens entre les hommes par la force du fluide. Le mesmérisme fut alors l'idéologie baroque et utopique d'une société d'Ancien Régime en proie à la conscience de son propre déclin (1). Quant au magnétisme, il fut condamné en 1784 par une commission d'experts de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine où siégeaient notamment Lavoisier et Benjamin Franklin. Les savants déclarèrent à juste titre que le fluide n'existait pas et que le magnétisme était une fausse théorie. Mais ils soulignèrent aussi que les résultats thérapeutiques obtenus par Mesmer étaient parfaitement réels et provenaient de la puissance de l'imagination humaine.

C'est à cette date que Puységur reprit le flambeau du magnétisme déchu. Ne songeant ni à s'enrichir ni à devenir un mage, il passait son temps entre sa carrière militaire et son château de Busancy situé dans un petit village près de Soissons. Converti au mesmérisme par ses frères, il soignait gratuitement ses sujets : des paysans, des domestiques, des pauvres. C'est avec Victor Race que Puységur donna naissance à une nouvelle approche de la maladie psychique. Atteint de troubles bénins, ce jeune paysan de vingt-trois ans se laissa magnétiser sans résistance. Mais, au lieu de présenter des crises convulsives, il sombra dans une sorte de sommeil éveillé – ou somnambulisme – qui le rendait plus conscient qu'il ne l'était à l'état de veille. Au cours de ce « sommeil magnétique », que l'on appellera plus tard « hypnose », Victor imposait sa volonté au marquis par la simple verbalisation de ses symptômes. Il montrait du même coup qu'un maître pouvait être limité dans l'exercice de son pouvoir par un sujet capable de parler, fût-il son inférieur. Le traitement de Victor Race était en quelque sorte l'illustration parfaite de cette dialectique du maître et de l'esclave qui sera décrite par Hegel en 1806 dans la *Phénoménologie de l'esprit.*

Démontrant la nature psychologique de la relation thérapeutique, Puységur renonça à la théorie fluidique de Mesmer sans pour autant abandonner le vocabulaire et les concepts du magnétisme. Devenu célèbre, il vit affluer à Busancy de nombreux malades. Il prit alors l'habitude de réunir ses patients villageois autour d'un orme majestueux auquel il déléguait un pouvoir magnétique. Les années passèrent. Pendant la Révolution, les paysans désertèrent l'orme pour célébrer les arbres de la liberté. Protégé par ses sujets, le marquis échappa à la guillotine, retrouva son château et reprit ses recherches, formulant l'hypothèse qu'un jour les maladies mentales seraient soignées par des « cures magnétiques ». Il ne se trompait pas. A la fin du XIXe siècle, Jean-Martin Charcot pratiqua l'hypnose pour démontrer le caractère non organique de l'hystérie et, de son côté, Hippolyte Bernheim ouvrit la voie à l'émergence des psychothérapies. Quant à Sigmund Freud, héritier des deux traditions, il inventa la psychanalyse.

Le récit du cas d'Alexandre Hébert est un admirable exposé clinique où l'on découvre avec émotion le caractère inouï de la relation qui s'instaure entre le vieux marquis et son jeune patient. Opéré à l'âge de quatre ans d'un abcès au sommet du crâne, Hébert se frappe la tête rageusement, a peur qu'on « la lui coupe » et menace de mordre son entourage quand on veut le toucher. Dès sa rencontre avec Puységur, il énonce les causes de son mal. Persuadé que les médecins lui ont « dérangé la cervelle » dans son enfance, il se sait dangereux pour les autres et pour lui-même. Ses morsures, dit-il en substance, peuvent provoquer la mort, mais sa frénésie peut aussi se retourner en suicide.

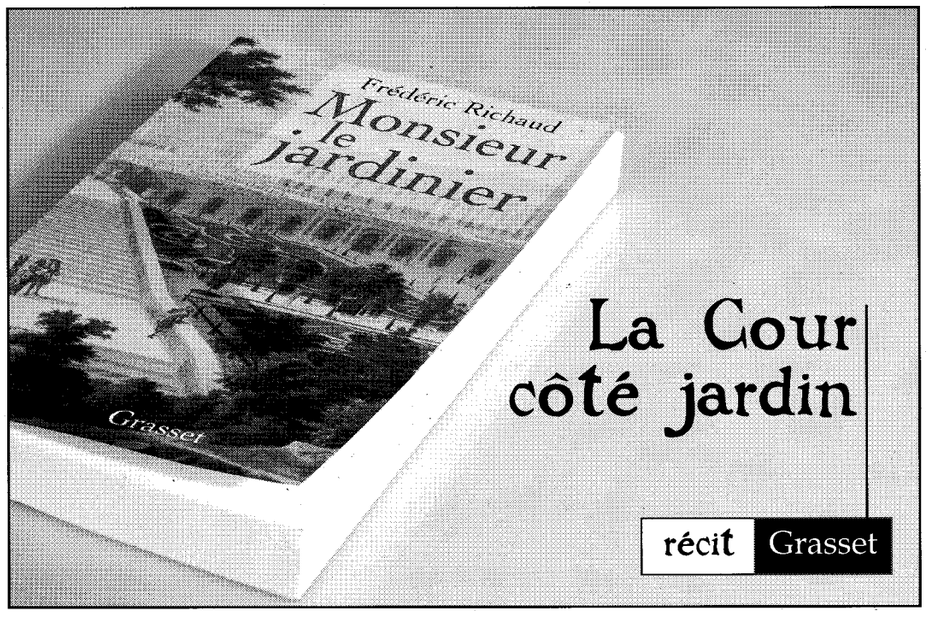
Voulant guérir au plus vite tout en pronostiquant que son mal ne sera jamais complétement éradiqué, il exige de Puységur que les séances de magnétisme aient lieu tous les deux jours. Bientôt, le marquis héberge l'enfant dans son château et parfois il se couche près de lui pour lui éviter l'angoisse liée à la répétition des accès de frénésie. Enfin, il l'entraîne dans tous ses déplacements, cherchant à la fois à l'initier à la vie normale et à faire de sa maladie un cas exemplaire pour la médecine des temps futurs. Aussi lui fait-il rencontrer deux éminents spécialistes de la science de son époque, tous deux hostiles au magnétisme : Philippe Pinel, l'aliéniste des fous, et Franz Joseph Gall, l'adepte de la phrénologie. Puységur espère les convaincre que la maladie d'Hébert ne relève d'aucune causalité organique. Le premier souligne que l'on peut vivre très bien avec un bout de cervelle en moins, et le second affirme au contraire qu'à chaque organe correspond une fonction : *« Si le magnétisme est vrai,* dit-il à Puységur, *alors mon système s'effondre. »* Aucun des deux médecins ne croit à l'hypothèse d'une amputation cérébrale accidentelle mais aucun d'eux n'est capable d'écouter l'histoire de la « cervelle dérangée ». Seul Puységur prend au sérieux la parole du patient et finit par le guérir.

Si Charles Richet, élève de Charcot, fut le premier à attribuer à Puységur la place qui lui revenait dans l'histoire des sciences médicales, Henri Ellenberger et Jean Starobinski (2) furent ensuite les deux meilleurs commentateurs de la grande épopée des traitements magnétiques. L'un sut mettre brillamment en lumière le renversement dialectique effectué par Puységur, et l'autre analysa avec virtuosité la longue histoire des « fluides imaginaires ». A cet égard, la critique que leur adresse Jean-Pierre Peter dans sa présentation n'est guère convaincante, d'autant qu'elle s'accompagne d'une comparaison rétrospective entre le cas Hébert et les cures psychanalytiques contemporaines.

Elisabeth Roudinesco

(1) Robert Darnton, *La Fin des Lumières. Le mesmérisme et la Révolution* (1968), Paris, Perrin, 1984.
(2) Henri Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient* (1970), Paris, Fayard 1994. Jean Starobinski, « *Sur l'histoire des fluides imaginaires », in La Relation critique,* Paris, Gallimard, 1970.

UN SOMNAMBULE DÉSORDONNÉ ?
Journal du traitement magnétique du jeune Hébert
du marquis Armand de Puységur.
Préface de Jean-Pierre Peter,
Institut Synthélabo,
« Les empêcheurs de penser en rond », 306 p., 80 F (12,19 €).
(En librairie le 6 avril.)



LeMonde Job: WIV1299--0002-0 WAS LIV1299-2 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:34 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0373 Lcp:700 CMYK

le feuilleton

de Pierre Lepape

Du Bellay et compagnie

LA RÉPUBLIQUE MONDIALE DES LETTRES
de Pascale Casanova.
Seuil, 500 p., 180 F (27,44 €).

A travers le récit d'une lutte complexe menée par chaque écrivain, chaque littérature nationale, chaque aire linguistique, pour parvenir à l'universalité, Pascale Casanova offre une autre manière de lire l'histoire littéraire

En France au moins, l'idée d'une sacralité quasi intouchable de la littérature est une illusion qui a la vie dure. Et pas seulement chez les écrivains dont on peut comprendre qu'ils défendent avec acharnement leur statut de mages de la religion de l'art. La littérature peut ridiculiser toutes les croyances, sauf la croyance littéraire. Dès qu'un critique, qu'un philosophe, qu'un historien ose avancer ses grosses mains profanes vers l'objet du culte, c'est la mobilisation contre le barbare. Le voilà accusé de toutes les turpitudes : il veut expliquer. Et qu'est-ce qu'expliquer la transcendante singularité de l'acte créateur sinon la *réduire* à l'ordinaire des actions humaines, l'abattre en plein vol pour lui faire regagner le sol de l'humanité banale ? Haro sur le sacrilège. Comme l'amour, disent les dévots, la littérature ne s'explique pas, elle se célèbre, elle se commente, elle se consume et se renouvelle dans la propre jouissance d'elle-même. Elle est son alpha et son oméga. Seuls pensent le contraire les esprits bas, les secs, les envieux, les jaloux, les mauvais écrivains que n'a pas touché la flamme sublime et, bien sûr, les critiques, universitaires et autres, soucieux d'enfermer l'ineffable dans l'étroite prison de leurs bavardages explicatifs.

Pascale Casanova n'échappera pas à cette vindicte. D'emblée, elle donne des verges pour se faire fouetter. Elle s'attaque à la *« version œcuménique et apaisée »* que l'univers littéraire donne de lui-même, à *« l'idée pure d'une littérature pure »* où chaque écrivain, dans le monde pacifié d'une internationale des créateurs aurait un accès libre et égal à la reconnaissance, dans l'espace enchanté des Lettres, hors du temps et de l'espace, échappant aux conflits et à l'histoire. Aux lieux et places de cette croyance idéaliste, elle met en place un paysage de batailles, de rapports de force, d'échanges inégaux, de dominants et de dominés. La littérature n'a pas seulement une histoire, dit-elle, elle est une histoire, inséparable des combats politiques et nationaux, des dépendances économiques, des dominations linguistiques.

« Les critiques ne créent pas les œuvres, mais ils créent la valeur des œuvres », écrit Pascale Casanova. A la bourse des réputations littéraires, ce sont eux qui fixent les cours. Il y a de grandes places internationales qui se font concurrence. Depuis le XVIIe siècle jusqu'à la fin des années 60 au moins, Paris a été la place dominante, vivement concurrencée et contestée selon les époques par Londres, par Berlin. Elle-même avait conquis sa puissance au XVIe siècle, à partir de cet acte fondateur qu'a été la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay : la création d'un espace littéraire national échappant à la domination universelle du latin et de l'Eglise. Un premier combat victorieux, appuyé sinon guidé par le pouvoir royal. Un véritable hold-up puisqu'il s'agissait de détourner l'immense capital littéraire accumulé pendant des siècles par le latin au profit de la langue littéraire française avant que l'héritier légitime, l'italien, gêné par ses divisions politiques, ne parvienne à le faire.

Parler ainsi de capital, de bourse, de valeurs sent bien, diraient nos adeptes de la littérature divine, son vilain mercanti. Heureusement pour l'auteur, ces notions ne sont pas nées du cerveau réputé réducteur d'un sociologue. Pascale Casanova les emprunte à Paul Valéry. C'est lui, dans *La Liberté de l'esprit* qui écrivait : *« Je dis qu'il y a une valeur nommée "esprit", comme il y a une valeur pétrole, blé ou or. Je dis valeur, parce qu'il y a appréciation, jugement d'importance, et qu'il y a aussi discussion sur le prix auquel on est disposé à payer cette valeur : l'esprit.* (...) *Toutes ces valeurs qui montent et qui baissent constituent le grand marché des affaires humaines.* (...) *Une civilisation est un capital dont l'accroissement doit se poursuivre pendant des siècles comme celui de certains capitaux, et qui absorbe en lui ses intérêts composés. »*

Ce capital ne se confond évidemment pas avec l'autre, celui des richesses matérielles. Il ne s'en pense pas moins en termes d'ancienneté, de volume, de crédit – c'est-à-dire de croyance et de confiance –, d'échanges inégaux, de dominations, de marchés et de combats violents à l'échelle internationale. Goethe en 1827, dans une lettre à Carlyle, parlait déjà du *« commerce des idées entre les peuples »*, et lui donnait sa dimension de *« marché d'échange mondial universel »*. Ce sont les structures, les modes de fonctionnement, les contraintes et les violences invisibles de ce marché que décrit *La République mondiale des lettres.* Et aussi la manière dont certains écrivains se sont rebellés contre ses lois.

Pascale Casanova propose une autre manière de lire l'histoire littéraire. Ni comme une succession d'œuvres, d'îlots plus ou moins isolés, inventant et périmant des formes successives. Pas davantage comme une juxtaposition d'histoires nationales exprimant le génie propre et l'« âme » de chaque territoire. Pas plus encore comme la simple projection sur l'axe littéraire de l'histoire politique, économique et sociale. Mais comme le récit d'une lutte complexe et planétaire menée par chaque écrivain, par chaque littérature nationale, par chaque aire linguistique pour parvenir, à travers la particularité extrême d'un projet littéraire, à l'universalité. C'est l'histoire de ceux qui veulent se libérer de l'histoire, c'est-à-dire de l'inégalité. L'idée, si largement répandue chez nos auteurs, qu'il n'y a pas d'histoire littéraire à proprement parler, mais une nature immuable et éternelle, La littérature, traversée et illustrée par des œuvres arrachées à l'espace et au temps, est une illusion de nanti, bien assis sur l'énorme sac d'un trésor littéraire accumulé depuis des siècles et garanti par le crédit international.

Pascale Casanova est une bonne géographe de la République mondiale des lettres. Elle en dessine les frontières fluctuantes qui se limitent à l'Europe occidentale jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Puis la brutale redistribution qui suit la révolte allemande, menée par Herder à partir de 1774, contre les bases de l'hégémonie culturelle française, la philosophie des Lumières, la supériorité de la raison « classique » appuyée sur l'ancienneté gréco-latine, l'accumulation élitaire du capital littéraire. Herder invente une autre monnaie de compte pour mesurer la richesse : le peuple, l'âme nationale, l'authenticité. Au nom de ces principes nouveaux, de nombreuses littératures nationales se décolonialisent pour manifester leur droit à participer légitimement au marché mondial des lettres, en Europe centrale, mais aussi en Amérique latine ou aux Etats-Unis. Pour demeurer au centre du monde des Lettres, Paris doit se soumettre à l'effet Herder, récupérer son Moyen âge, refuser l'héritage des Lumières, préférer Shakespeare à Racine. En attendant des jours meilleurs. L'hégémonie de la NRF à partir de 1912.

La troisième révolution, nous la vivons encore, sans bien nous en rendre compte. C'est, après la phase d'émancipation politique des peuples et des continents anciennement colonisés ou soumis, l'extension de la République des lettres à l'ensemble de la planète. Cela ne se fait pas sans heurts et sans résistances, ni sans injustice et aveuglement : *« Chaque écrivain est situé d'abord, inéluctablement, dans l'espace mondial, par la place qu'y occupe l'espace littéraire national dont il est issu. »* Les bonnes volontés n'y peuvent rien : un prix Nobel décerné à un Africain ou à un écrivain d'une « petite » langue – entendez : d'une aire littéraire à faible capital – sera longtemps encore considéré comme une incongruité ou comme une marque de snobisme. Surtout si l'auteur en question a la mauvaise idée de s'exprimer dans une forme littéraire dominée, la poésie par exemple.

Reste que des écrivains parviennent à s'arracher à cette fatalité structurale. Certains le font par l'exil, souvent de leur pays, parfois de leur langue, afin de refuser un héritage national trop étroit ou trop étouffant. C'est le cas de Joyce rêvant l'Irlande à Paris ou à Trieste pour l'élargir aux dimensions du monde homérique ; c'est le cas de Beckett ou de Kundera, et encore de tous ces écrivains latino-américains des années 70 qui établirent à Barcelone le centre de leur espace littéraire. D'autres répètent le geste fondateur de Du Bellay et cherchent à faire entrer la littérature de leur pays dans la modernité internationale en important des formes et des modèles venus d'ailleurs. Ainsi Ruben Dario, brisant au Nicaragua l'ordre littéraire espagnol en se servant de la prosodie française. Ou encore Kafka, auquel Pascale Casanova consacre de belles pages, et qui mobilise les ressources de « petites » littératures dominées et populaires, en langue yiddish ou tchèque, pour les traduire, désespérément, dans un allemand illégitime.

Il y a bien d'autres choses dans *La République mondiale des lettres*, et qui provoqueront, on peut l'espérer, discussions et polémique. Voilà une thèse qui a une thèse. Claire, argumentée, tranchée – jusqu'à l'excès, mais qui s'en plaindra. Il sera toujours possible de taper sur les doigts de l'auteur pour quelques détails inexacts, quelques foucades imprudentes. Plus encore pour un style qui sent par trop son docteur. Mais l'entreprise est juste et bonne : elle aide à mieux lire.

★ Pascale Casanova participera, le lundi 29 mars à 19 h 30 à une table ronde à propos de son livre à la Villa Gillet (4, rue Chazière, 69004 Lyon).

« Le Napoléon de la finance »

Dans le grand monde, le vrai, on hésite à recevoir ce juif allemand si moche qui baragouine le français avec un accent épouvantable. Il devra attendre longtemps avant d'être invité chez la marquise d'Espard ; pour elle il n'est qu'un *« brocanteur en grand »*. Mais pour presque tous les autres, Nucingen, c'est *« le Napoléon de la finance »*. Ouvrard l'a dit : *« Quand Nucingen lâche son or, croyez qu'il saisit des diamants. »* Formé chez Aldrigger, dont il ruinera plus tard la veuve, il a compris la mécanique de la nouvelle finance, celle qui mobilise les capitaux, qui démultiplie les écus, la finance scripturale. Il a bâti sur elle sa fortune, et sur quelques faillites dont une entièrement fictive et très lucrative. Sans pitié, mais non sans finesse, il plume des aristocrates mais leur trouve ensuite de petits jobs dans un ministère : il ne faut pas désespérer le Faubourg Saint-Germain.

S'il ignore le scrupule, c'est qu'il méprise ses congénères : *« Il n'y a que des apparences d'honnêtes hommes. »* Alors, pourquoi se gêner ? A la Bourse, on le redoute, on l'admire, sans toujours comprendre ce qu'il trame. On a confiance en lui parce qu'il est riche, il le sait et veut que tout Paris connaisse sa fortune : il dépense avec faste. Son hôtel de la rue Saint-Lazare épate les gogos, ses bals font rêver les duchesses. Au reste, sa femme lui coûte cher, la belle Delphine, née Goriot. Elle a des faiblesses pour le petit Rastignac, peu importe ! Nucingen aime bien le talentueux arriviste, il lui prête volontiers Delphine, plus tard, il lui donnera sa fille en mariage. Il l'utilise aussi : Rastignac est une maille dans les réseaux de Nucingen qui couvrent tout Paris.

Car il est partout, on dit que des personnages de Balzac c'est lui qui reparaît le plus souvent. Avec ses deux millions de rente, il peut acheter ce qu'il veut, les bijoux, les femmes qui les porteront, les consciences, les places : on le fera pair de France. Tout acheter, vraiment ? Attention !

Un soir, au bois de Vincennes, il aperçoit Esther. Alors le tout-puissant qui avoue soixante ans mais qui en a soixante-six découvre ce qu'il n'a jamais connu : l'amour, et il se désagrège. Il traque la nymphe dans Paris, il la trouve, il l'achète un prix fou. Hélas ! elle se refuse toujours à lui. Le voici au bord de la folie, du gâtisme.

Delphine ricane, la Bourse s'émeut : dame ! un million évaporé dans une intrigue désespérément platonique. La Banque terrassée par le désir !.. Ou par l'intelligence, car Esther n'est qu'un instrument, elle se tuera d'ailleurs après une unique nuit d'amour. Il y a derrière elle quelqu'un qui la commande et qui avait besoin de ce million. Cette puissance supérieure, plus habile encore que Nucingen et plus implacable, c'est un prêtre, Herrera, alias Jacques Collin. On l'appelle aussi Vautrin.

Jean Soublin

Figures de la Comédie

L.-A. BISON/1842 – PARIS MAISON DE BALZAC

NUCINGEN FRÉDÉRIC DE

Né en 1763. Banquier. Personnage principal de *La Maison Nucingen*, ce baron d'origine allemande apparaît aussi dans *Le Père Goriot* et dans *César Birotteau.*

Paysages intérieurs

Trois promenades érudites et esthétiques où l'on découvre le jardin comme miroir des interrogations que l'homme porte sur lui et sur le monde

LES JARDINS
de Michel Baridon.
Laffont, coll. « Bouquins »,
1 260 p., 189 F (28,81 €).

LE STYLE DUCHÊNE
d'Henri et Achille Duchêne.
Editions. du Labyrinthe, 192 p.,
150 photos, 660 F (100,61 €).

LE JARDIN, NOTRE DOUBLE
sous la direction
d'Hervé Brunon.
Editions Autrement,
coll. « Mutations »,
296 p., 120 F (18,29 €).

Les jardins ne sont pas innocents : ce sont nos paysages intérieurs qui toujours s'y inscrivent, notre rapport aux hommes, au monde et à Dieu. Les querelles de jardiniers doivent être lues comme des querelles métaphysiques », notait Michel Le Bris dans son essai sur *Le Paradis perdu* (Grasset). Ce sont ces « querelles » qu'enregistre Michel Baridon dans les douze cents pages de son encyclopédie portative. Un ouvrage ramifié, foisonnant, touffu même, comme il sied à une histoire des jardins. Car l'auteur n'entend pas recueillir les seules variations du goût et les sautes de la mode sous des climats différents, il pointe avec minutie les moyens successivement mis en œuvre par les hommes, sous toutes les latitudes, pour inscrire dans le sol leurs visions du monde et leurs dialogues avec la nature. Le jardin, ce sismographe ancré dans l'architecture et le végétal, enregistre aussi l'évolution des idéologies. L'apparition du jardin irrégulier en Grande-Bretagne coïncide, on le sait, avec la contestation du pouvoir royal au tournant du XVIIIe siècle. Et la résurrection de Le Nôtre, après la défaite de 1870, exprime bien la montée du nationalisme en France. L'auteur n'oublie pas non plus les conditions historiques qui permettent l'élaboration du jardin, la technologie qui conditionne son évolution, et les divers concepts dont il est le support ou le reflet.

Ce qui fait l'originalité de cette encyclopédie, c'est qu'elle se double d'une copieuse anthologie. Les textes retenus sont de trois ordres : les traités de jardinage écrits par les architectes et par les paysagistes ; les analyses des critiques et des historiens ; les récits des témoins, enfin – visiteurs, voyageurs, écrivains. L'ouvrage commence avec les hymnes de l'ancienne Egypte, les textes sacrés de Sumer et les traités de Lao-tseu, pour s'achever avec le XXe siècle, hanté par l'histoire, rongé par le doute – ce qui se traduit par la déclinaison de nouveaux concepts paysagers, souvent contradictoires, où sont invoqués tour à tour la vitesse, l'écologie, les nouvelles technologies, la biologie, la modernité et l'historicisme.

On lui sait gré de ne pas s'en tenir à la seule Europe et de s'aventurer loin de la tradition occidentale. Il consacre cent pages à la Chine, où il cite longuement le traité de jardinage *(Yuanye)* de Ji Cheng (1634) – dont il indique qu'il *« n'est pas accessible en français »*, avant de signaler qu'il en existe *« une traduction intégrale aux éditions de l'Imprimeur »* et de céder longuement la parole à l'auteur de cette traduction. S'il s'étend assez longuement sur les jardins de l'ère industrielle, il passe trop rapidement sur les innovations venues d'Europe centrale, que ce soit le phénomène des *Kleingarten*, ces jardins familiaux et ouvriers en Allemagne, ou sur la vague *Jugendstil* qui déferla sur l'architecture végétale en Allemagne comme en Autriche. On peut également regretter sa relative discrétion à l'égard du parc Güell, ce laboratoire créé par Gaudi en plein centre de Barcelone.

Notre siècle finissant a droit à un traitement un peu particulier : *« Il est toujours difficile de se faire une idée exacte des choses dont on est le plus près, surtout quand elles semblent se transformer de plus en plus vite sous nos yeux. »* On trouve donc ici, à côté des chiffres et des statistiques sur la transformation des campagnes, l'essor des résidences secondaires et l'apparition du phénomène rurbain, des textes de Russell Page et de Geoffrey Jellicoe, les deux grands paysagistes britanniques, pratiquement nés avec le siècle ; une trop courte présentation des travaux du Brésilien Roberto Burle Marx ; le message de Ian Hamilton Finlay, créateur contesté du parc de Little Sparta en Ecosse ; les expériences du Land Art, la célèbre Spiral Jetty de Robert Smithson, ou les constructions éphémères d'Andy Goldsworthy ; et les théories du jardin en mouvement de Gilles Clément. Au lecteur de se retrouver dans cette érudition de papivore et d'organiser sa promenade à l'aide des passerelles que nous offre Michel Baridon, avec ses impasses et ses partis pris.

On retrouve Michel Baridon en tête d'un ouvrage collectif qui présente les photos mélancoliques prises par Achille Duchêne (1866-1947). Photos de travail qui enregistrent l'évolution de ses créations. Achille est le fils d'un des plus célèbres paysagistes de la fin du siècle dernier, Henry Duchêne (1842-1901). Il succédera d'ailleurs à son père après avoir travaillé avec lui. On retient, d'habitude, que les deux hommes réinventèrent la tradition française en remettant à l'honneur les réalisations de Le Nôtre. On leur doit, effectivement, la rénovation de quantité de parcs réguliers plus ou moins malmenés par les ans : Vaux-le-Vicomte, Champs-sur-Marne, Courance ou Breteuil. A travers l'œil du paysagiste qui réalise ces clichés, on peut intercepter le regard qu'il porte sur ses propres créations, parfois éloignées du vocabulaire classique, *« entre vision de l'histoire et modernité »*, comme le remarque fort justement Monique Mosser. Des clichés qui illustrent à merveille les qualités de ses compositions et permettent de lire, en quelques images légèrement décalées, l'esthétique des Duchêne.

Aujourd'hui, *« le jardin a renoué avec son passé.* [Il] *dessine peut-être notre avenir »*, nous dit Hervé Brunon, qui a organisé une réflexion collective autour du jardin, sous le signe de *« la sagesse et de la déraison »*. A travers une enquête quasi ethnologique qui la conduit des îles Tobriand aux Deux-Sèvres, Françoise Dubost nous parle des invariants de la culture jardinière, *« cette science du concret qui ordonne le monde à partir de ses propriétés sensibles »*. Pierre Sanson et Annie Pilon évoquent la face nocturne, inquiétante, de nos jardins urbains. Gilles Clément a le projet de faire dialoguer mythes cosmogoniques et biotechnologie, tout en réinvestissant les laissés-pour-compte par la modernité. Monique Mosser indique que le jardin est d'abord *« le lieu de l'interrogation. C'est aussi pour cela qu'il est réapparu aujourd'hui en cessant d'être déprécié, réduit au décoratif, aux pots de fleurs de nos grands-mères.* (...) *Les gens y trouvent deux choses essentielles pour l'homme et qui y résistent encore : le temps et l'espace »*.

Emmanuel de Roux

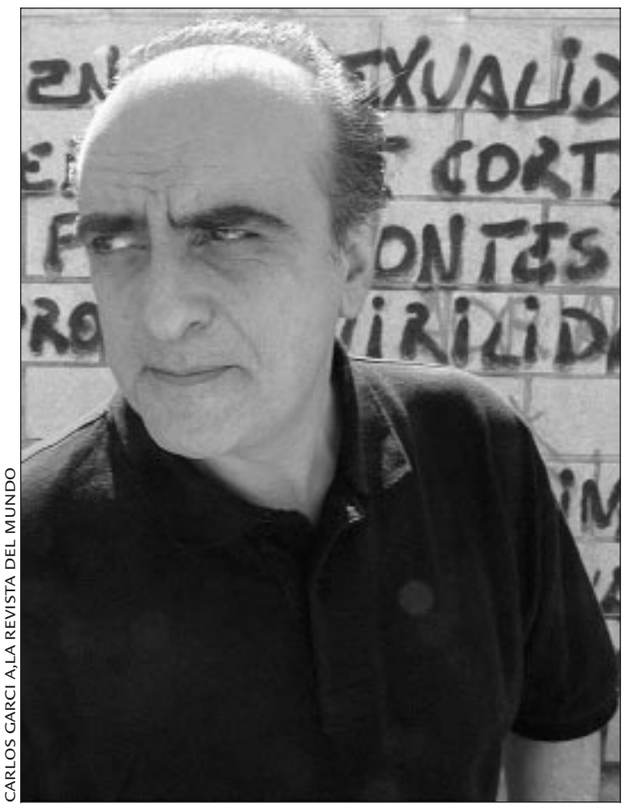
PAGES D'HISTOIRE
LIBRAIRIE HISTORIQUE
Gilles de BEARN
8, rue Bréa - 75006 Paris
Tél. : 01.43.54.43.61
Fax : 01.43.54.96.40
Livres d'Histoire anciens et modernes
Catalogue mensuel
Service de recherche

LeMonde Job: WIV1299--0003-0 WAS LIV1299-3 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:34 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0374 Lcp:700 CMYK

Inventaire sur les décombres

En dix-huit chapitres et autant de destins fauchés par la mort, Rafael Torres, à la manière des « romanceros », rend hommage aux victimes anonymes de la guerre d'Espagne

L'ARME À GAUCHE (Ese cadaver)
de Rafael Torres.
Traduit de l'espagnol
par François Gaudry,
Phébus, 190 p., 119 F (18,14 €).



CARLOS GARCI A/LA REVISTA DEL MUNDO

Novembre 1936, Madrid est entrée en résistance, repoussant les assauts des troupes franquistes qui pensaient pourtant en venir à bout rapidement. L'aviation italienne et allemande déverse ses bombes en toute impunité sur la population civile comme elle continuera à le faire tout au long de la guerre. Un crime. Comme l'écrira Hemingway dans un article publié dans la *Pravda* en août 1938, *« lorsqu'ils bombardent la Telefónica de Madrid, cela n'a pas d'importance, car c'est un objectif militaire. Lorsqu'ils bombardent des postes de tir ou d'observation, c'est la loi de la guerre. Mais lorsqu'ils bombardent la ville au milieu de la nuit pour tuer les gens dans leur lit, c'est un crime* (1) ».

Le président de la République est parti, suivi par le gouvernement. On commence à évacuer les femmes et les enfants, les chefs-d'œuvre des musées et les livres de la Bibliothèque nationale. On parlera plus tard de cinquante mille morts parmi les civils et autant, et plus encore, dans les années qui suivront la fin de la guerre, de malnutrition, de faim et de tuberculose.

C'est à ces premiers morts des trente-six mois de guerre, ces anonymes qui continuaient à vaquer à leurs occupations, à poursuivre leurs rêves, à gagner leur vie comme ils pouvaient, à danser, à chanter ou à se désespérer, qu'a voulu rendre hommage Rafael Torres, à la manière des *romanceros* qui se baladaient dans les rues en déclamant à voix forte le récit de faits divers, de miracles ou de crimes atroces, tout en montrant au public ébahi des vignettes dessinées arborant des couleurs vives comme nos images d'Epinal. Ces *romances*, qui peuvent aussi plus classiquement prendre des allures de poèmes épiques, ont bénéficié pendant toute la guerre de la ferveur populaire sous la plume des poètes, des journalistes ou de simples militants exaltant aussi bien les héros que les humbles. Ainsi, en dix-huit chapitres et autant d'histoires, autant de vies coupées net, Rafael Torres présente à chaque fois un cadavre tel qu'il gît dans la rue, l'un plié en deux sur la balustrade d'un balcon, l'autre encore assis sur une caisse de munitions, ou affalé contre un mur. A chaque fois, son *« il était une fois » (erase una vez)* se transforme en *« ce cadavre »* (*ese cadaver*, ce qui donne son titre au roman, en espagnol), avant qu'ensuite il le fasse revivre. Car ce n'est pas lui, le romancier ou le *romancero*, qui les a tués, mais les fascistes, les bombes, l'absurdité, la malchance, *« la sin razón »*.

Petit à petit, le lecteur se rend compte que chacun de ces destins brutalement achevés sous un clocher écroulé, une pluie de balles, les décombres d'un hôpital, se trouve lié à tel ou tel autre à la faveur d'une rencontre, d'une autre histoire, d'une autre vie qui, elle, aura ou non le temps de s'accomplir. Et c'est une fresque qui se constitue, vignette après vignette, de personnages cocasses, fascinants, émouvants, étranges comme peuvent l'être dix-huit personnes réunies pour une représentation exceptionnelle interrompue par des circonstances tout aussi exceptionnelles, dans *« une ville folle à la façade fardée de rouge »*, pour reprendre les vers de Miguel Hernandez (non traduits) qui figurent en exergue. On ne les quittera que la mort dans l'âme : que ce soit Rosita, la pure et douce jeune fille qui se rend par amour chaque matin aux abattoirs pour boire du sang et combattre la maladie qui la mine ; Manuel de los Reyes, le gitan qui sert de modèle pour les peintres, qui voient en lui un Christ parfait ; ou ces deux vieux représentants de la troisième Espagne, progressistes mais soucieux de voir maintenus la loi et l'ordre ; ou encore la main pourrissante d'un masturbateur compulsif, qui se l'est tranchée d'un seul coup et dont un inspecteur de police n'arrive pas à se débarrasser.

La tragédie puise sa force autant dans ces moments burlesques et grand-guignolesques que dans la tendresse qui pointe sur les chemins de l'amour. Rafael Torres, journaliste qui signe ici son premier roman (mais son quinzième livre, il est aussi l'auteur de recueils de poésie, de biographies et d'essais...), à poser la première pierre d'une trilogie qui conduira le lecteur de la *postguerra* aux années 60 puis jusqu'à l'an 2000.

Martine Silber

(1) Cité par Edward Baker *in Madrid 1936-1939*, éd. Autrement, série « Mémoires ».

Pour savoir et jouir

Cousin du Grenouille de Süskind, le héros de Frobenius traque la douleur jusqu'au... crime

LE VALET DE SADE (Latours Catalog)
de Nikolaj Frobenius.
Traduit du norvégien
par Vincent Fournier,
Actes Sud, 276 p.,
128 F., (19,51 €).

Au siècle de Sade et de Pinel. Conçu lors d'un viol, Latour ne ressent pas la douleur. Il le proclame dès sa naissance en sifflant au lieu de crier. Bientôt la douleur lui manque. Il en repère et en traque les signes chez les autres. Il examine, imagine et bientôt provoque. Insensible aux tortures physiques, il ne l'est pas aux souffrances intérieures, et la première d'entre elles réside dans son incompréhensible anesthésie. Latour refuse d'être *« l'esclave de ce qu'il ne comprend pas »*. Il veut tout savoir sur *« ces cordes qui se regroupent en un grand nœud dans le cerveau »*. Malgré une intelligence et une habileté manuelle hors du commun, qui le conduisent à rivaliser avec les plus savants anatomistes, il se trouve condamné à ne progresser que dans le crime.

Il associe sa chasse aux cerveaux à une opération de règlement de comptes, rayant une à une de la vie huit personnes tenues par lui responsables de la mort de sa mère. Tueur en série méthodique, il poursuit ses recherches à la pointe d'un scalpel aiguisé dans le roman noir du XIXe siècle, mais en gueux, réaliste et scientifique, lavé de tout romantisme. Jeté dans le décor du roman historique, ouvert par la porte du conte de fées (*« Il y a bien des années de cela, dans le petit port de Honfleur, sur la côte normande, vivait une femme d'une grande laideur »*), Latour galope sur les routes du roman d'aventures, entre sa bauge de Normandie, un lupanar parisien, le château de Lacoste, l'Italie, un monastère, Paris retraversé au canon de 1789, avant l'épilogue de l'asile de Charenton. A mi-chemin de ce qui est aussi roman d'initiation, ce solitaire absolu vient former couple avec Sade. Pourtant, chacun demeure à distance de l'autre, attentif à être surpris par lui. Latour ne sera jamais qu'un valet entre guillemets, tant il échappe à tout contrôle. Non sans raisons, le jeune homme voit le marquis comme *« une image inversée de lui-même »*. Il illustrerait le passage à l'acte, devant lequel Sade demeure ou voyeur ou écrivain (1). Dans sa disgrâce physique, dans son rejet par le monde, dans sa monstruosité, Latour est un cousin de Grenouille, le héros du *Parfum* de Patrick Süskind. Voleur de cerveau contre voleur de parfum, chacun est prêt à pousser au crime pour savoir et pour jouir. Grenouille sera sauvé, miraculeusement, par l'illusion olfactive de l'amour ; Latour se contentera de vivre dans les traces écrites qu'il nous laisse.

Troisième roman d'un jeune écrivain norvégien (Nikolaj Frobenius était âgé de trente et un ans lorsque le livre fut publié dans son pays en 1996), *Le Valet de Sade* connaît en France un succès qui ne s'est pas démenti (près de quinze mille exemplaires vendus). Peut-être le doit-il d'abord à un récit bâti à l'école du scénario (l'auteur en est diplômé), à cette forme de découpage qui s'impose de plus en plus souvent à l'international. Nikolaj Frobenius est un adepte de la ligne claire. Son tracé s'avère parfois si précis qu'il paraît contenir les élans du serviteur du mal. Rien ne lui a échappé de la vie de Latour. Et cependant, malgré la minutie de la reconstitution, l'ensemble échappe au système par l'habileté et la puissance de l'auteur.

J.L.P.

(1) Lire, en écho, la dernière livraison de la revue *Europe* consacrée à Sade et au Grand-Guignol (n° 835-836, 300 p., 110 F, 16,76 €).

Vies et légendes du jazz

L'inaltérable beauté de Louis Armstrong ; un portrait étoilé de Buddy Bolden le solaire. La littérature et la musique au risque de ce qui ne s'explique pas

NUITS BLANCHES, MATINS BLEUS
de Michael Ondaatje.
Ed. L'Olivier, 186 p., 95 F
(14,48 €).

ARMSTRONG
de Michel Boujut.
Ed. Plume, 144 p., 285 F
(43,44 €).

JAZZ ME BLUES
de François Postif.
Photographies
de Jean-Pierre Leloir.
Ed. Outre mesure,
« Contrepoints »,
446 p., 170 F (25,91 €).

De ces trois livres de jazz à prendre ensemble, l'un est de littérature (*Nuits blanches, matins bleus* de Michael Ondaatje) ; l'autre est un recueil irremplaçable d'entretiens (*Jazz me Blues* de François Postif) ; le troisième, un album de luxe pratiquement habituel aux éditions Plume (*Armstrong*, de Michel Boujut).

Ce qui confond, c'est l'inaltérable beauté d'Armstrong, son rayonnement intact à travers le temps. Chaque image d'Armstrong, comme chaque note de lui, a quelque chose d'immédiatement solaire. Qu'il parle de l'instrument, des dents, de la lèvre, de la vie du jazz, des dames ou de La Nouvelle-Orléans, toute parole de lui est essentielle. Sa chronologie est méticuleuse, la filmographie complète (le cinéma a méprisé Armstrong, mais d'abondance) ; tous les poètes ont eu dans le siècle quelque chose à dire de lui. Une petite préface, pas piquée des haricots rouges, est laissée, par manière d'entretien téléphonique, à quelques sentences de Wynton Marsalis : où l'on apprend que ce brave garçon (c'est un excellent trompettiste), natif de La Nouvelle-Orléans (en 1961 : dix ans avant la mort d'Armstrong), n'a entendu Armstrong qu'à l'âge de 19-20 ans. On comprend tout. On l'excuse. Il lui reste à découvrir cet album. Il ne devrait pas manquer d'aller de surprise en surprise. Chemin faisant, sans doute ne tardera-t-il plus à tomber sur le fantôme de Buddy Bolden et sur les musiciens – et le jazz est une passe – qu'a écoutés François Postif avec tant de douceur et d'intelligence. L'interview à ce point est un échange de vie : Lee Morgan, Donald Byrd, Coltrane ou Braxton, Sister Rosetta Tharpe, Monk, John Lee Hooker et Mingus, et Dolphy, Postif instruit des entretiens patients, soignés (entendre par exemple Lester Young).

Ces sommes considérables et illustrées (*Armstrong*, *Jazz me Blues*), si précieusement composées, que l'on doit compléter de biographies scrupuleuses (Postif sur Monk, le *Buddy Bolden* de Donald M. Marquis chez Denoël), ne peuvent plus se passer de la littérature. De moins en moins. Pourquoi ? Parce qu'aux faits bruts, la littérature ajoute le sentiment du fait, sa déraison, elle le vide comme une huître de l'idéologie qu'elle rend sensible.

C'est le cas de *Nuits blanches et Matins bleus* de Michael Ondaatje, portrait étoilé, fait de bric et de broc, de Charles Joseph « Buddy » Bolden, cornettiste né à La Nouvelle-Orléans (1877) et mort à l'Insane Asylum de Jackson, Louisiane, en 1931, où il fut interné en 1907. De Buddy Bolden, mort en 1931, on sait à peine qu'il est le « premier » musicien de jazz, qu'il jouait sur les rives du Mississippi avec plus d'éclat, avec un son encore plus solaire qu'Armstrong et King Oliver réunis. C'est ce qu'on dit.

On connaît une seule photo de Bolden. On sait qu'il fut coiffeur (de l'autre catégorie des coiffeurs, ceux qui font comme ils peuvent), animateur d'une feuille de chou à scandales, « The Crickett » (rien que les ragots du quartier, entre le commérage et l'Internet à pédales). On sait que Robert Goffin, le poète et explorateur belge, l'a cherché en vain sur les rives du Mississippi. On sait qu'il a tourné maboule en défilant avec l'orchestre de Henry Allen, qu'il les a plantés là d'un coup, il a quitté la fanfare en continuant de jouer de l'autre côté de la rue, non ! ce n'était pas l'alcool, l'alcool tue lentement, mais ce ne sont pas quelques litres par jour qui peuvent rendre fou ; pas davantage l'amour, que Bolden pratiquait comme il soufflait dans le cornet, comme on respire, cela n'a jamais rendu fou, on l'est généralement avant. Bref, il s'est retrouvé à l'hôpital, qui, justement, sur 1 397 malades, comptait près de la moitié de Noirs. C'est encore le cas aux Etats-Unis d'Amérique. A se demander en fait si ce ne sont pas les prisonniers et les internés d'Amérique qu'on appelle les Noirs. Même pendant la grève des internés de Jackson contre les viols, le froid et le travail de bête, Bolden ne se coupa pas les tendons comme firent les autres, il continua son office de barbier, transformant tous les lundis matin les autres internés en choux-fleurs mirifiques. Même au milieu des autres, à l'Insane Asylum, il était spécial.

C'est à ce point de spécialité que touche Ondaajte, l'impossible même, à travers des bribes, des fragments, des faits et des chiffres. Il énumère les causes possibles de folie inventoriées par l'établissement en 1859 : la perte des biens, la débauche, les ennuis familiaux, l'épilepsie, la masturbation – classique... –, le mal du pays et les blessures à la tête. Mais la rubrique la plus importante, c'est « causes inconnues ». La musique et la littérature s'adressent à ces causes inconnues qui ne les expliquent pas. Buddy Bolden, à travers elles.

Francis Marmande

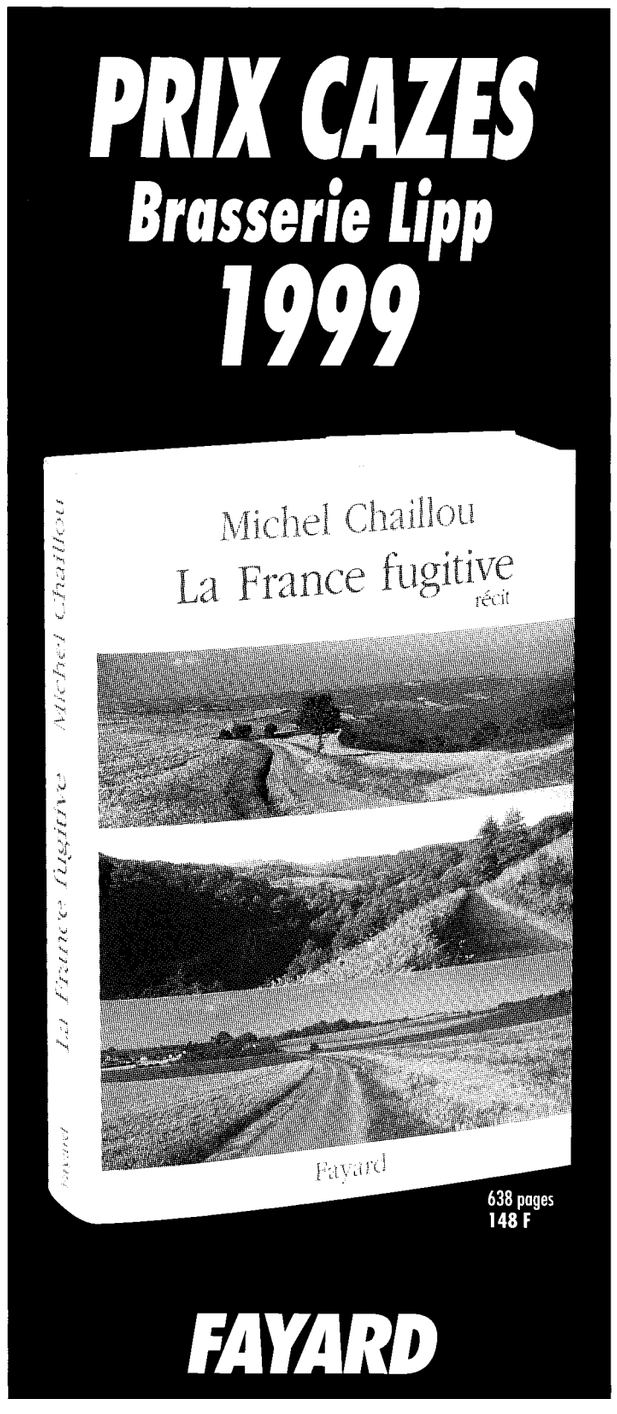
Voyage amer

L'IMITATION DU BONHEUR
d'Urbano Tavares Rodrigues.
Traduit du portugais
par Joaquim Vital,
La Différence, 142 p.,
98 F (14,94 €).

C'est un petit livre amer, que l'éditeur a enveloppé d'une bande où l'on voit un personnage un peu tassé, posté devant une mer qu'il ne regarde pas. Un individu solitaire et désenchanté, comme le sont les narrateurs de ce roman paru au Portugal en 1966 et aussitôt condamné par le régime de Salazar. Sans doute l'image qu'il renvoie, celle d'un pays opprimé, dévalorisé, plongé dans l'absurde, n'était-elle pas supportable pour les censeurs. Né à Lisbonne en 1923, auteur de plusieurs romans, essais, ouvrages de critique et récits de voyages, Urbano Tavares Rodrigues fit lui-même les frais de cette dictature qui l'emprisonna entre 1963 et 1968. Bâti avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité – même si certains dialogues peuvent paraître légèrement outrés –, son roman a la force du désespoir.

Au centre du livre se promènent deux touristes françaises, Brigitte et Nadia, dont l'image surgit dans le regard des Portugais qui les côtoient. Ce sont eux, les narrateurs, eux que les Françaises traitent avec cette condescendance moralisatrice que l'on réserve aux « sous-développés ». Tour à tour, un chauffeur de taxi égoïste et torturé, une jeune vieille fille sans avenir et un mondain désenchanté, s'examinent à la lumière de cette double présence ambiguë qui exhibe les signes de son confort matériel et l'assurance de sa supériorité morale avec une égale désinvolture. Miroir grinçant où se reflètent à la fois le dégoût d'un pays déliquescent et celui d'une civilisation sûre d'elle-même, sans aucune compassion réelle. L'humanité ne s'y montre pas sous un jour avantageux.

R. R.



LeMonde Job: WIV1299--0004-0 WAS LIV1299-4 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:34 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0375 Lcp:700 CMYK

Inquiétante allégresse

Avec un humour sereinement noir, Daniel Oster dessine de petites apocalypses familières

APOCALYPSES
de Daniel Oster.
POL, 138 p., 80 F (12,20 €).

De certains livres, on peut devenir jaloux : on voudrait les avoir imaginés, écrits. On rêve, tellement on s'identifie soi-même avec la matière littéraire, qu'on est tout près de les avoir *effectivement* écrits. Qu'il n'a manqué que le déclic, l'occasion. Cette euphorique perte du discernement, le lecteur des petites *Apocalypses* de Daniel Oster pourra l'éprouver, à proportion du plaisir qu'il vient de prendre.

D'où vient cette euphorie ? De quoi est fait ce plaisir ? Sans doute d'abord de l'alliance de deux ordres d'impressions : la surprise et la familiarité. La première, Daniel Oster – à qui l'on doit de fins ouvrages personnels et d'érudition sur Mallarmé et Valéry notamment, ou sur la figure de l'écrivain – la ménage et l'organise sur le temps bref de la fable. En moins d'une page imprimée, il résume une vie surprise, illuminée (ou définitivement obscurcie) par une révélation ; c'est le sens premier du mot apocalypse ; mais on ne peut oublier que ce mot désigne aussi la fin de quelque chose, du monde, par exemple, ou des temps.

A chaque fois, donc, tout commence et s'achève. A chaque fois, une personne – vous, moi, l'auteur : le premier venu donc – est prise à la gorge par un événement, une pensée, un rêve, une décision, une distraction... Parfois, cela débute sous de bons auspices. D'autres fois, c'est d'emblée catastrophique. Ou d'une bizarrerie sans solution. Des trapézistes et des pianistes, des muets, des pénitents et même des écrivains se retrouvent au centre d'une transaction métaphysique où leur vie et leur mort se négocient. Les lois de ce commerce sont dures. La crise sévit. Peu s'enrichissent. Beaucoup y laissent jusqu'à leur chemise. Mais comme l'écrit Daniel Oster : *« Quand l'âme est tirée il faut la boire. »* Tout baigne dans une intense et noire allégresse. Cependant, toutes les créatures de l'auteur nous sont proches, intimes. Une sympathie nous rapproche. Sans aller jusqu'à Kafka, évoquons les noms de Michaux, de Des Forêts et aussi du secret Marcel Cohen.

Proche, cet homme qui exerce le métier d'*« histrion »*. *« L'irréalité le guidait, elle était son passeport, sa délivrance, son exergue. »* Et puis un jour, après des millions de rôles improvisés, il doit jouer le sien : *« Rôle inculte, sans saveur, que ne parait nul morceau de bravoure. Rôle ruineux, tombeau vide, épitaphe effacée. Ovation des morts. »*

En quelques lignes, par le choix extrêmement judicieux, inattendu, de ses mots, l'auteur fait tout vaciller. Et d'abord le petit sol de l'identité. Ou celui des vertus. Mais les vices ne sont guère plus solides...

L'homme – mais, encore une fois, n'entendez là rien d'universel –, sous la plume de Daniel Oster, se conjuge au passé. *« La vie de cet homme était tombée en désuétude. »* Il se regarde non pas agir, penser, être, mais avoir agi, pensé, été. Sa vie est une histoire qui a déjà eu lieu, ou une série de petites histoires mal raboutées. C'est l'heure des bilans, des synthèses. Oh ! pas des grands, des pesants bilans ; les examens de conscience se font avec les moyens du bord... Il y a beaucoup de vitalité derrière la noirceur et l'humour impavide. Et d'abord dans l'écriture de Daniel Oster, admirablement contrôlée – surtout dans ses dérapages –, classique, qui ne grince jamais qu'avec grâce. Avec aussi un vrai savoir-vivre, une courtoisie exquise. Une courtoisie qu'il ne faut pas manquer de lui rendre.

Patrick Kéchichian

SCIENCE & VIE
HORS SERIE
Le dossier du dopage
Pourquoi se dope-t-on ?
Les limites des systèmes de contrôle.
La dope du futur.
Enquête sur le dopage amateur
EN KIOSQUE DÈS AUJOURD'HUI

Il voulait qu'on l'appelle « personne »

« OGR », premier volet – et premiers fragments – de l'étrange « cosmologie Onuma Nemon ». Rencontre avec son auteur, qui se définit lui-même comme un « anonyme du XXe siècle »

OGR
(version maigre)
d'Onuma Nemon.
Ed. Tristram, 254 p., 100 F (15,24 €).

Pour entrer dans l'univers de cet écrivain étrange, qui refuse de se nommer, il faut tenter de mettre de côté tous ses préjugés, ce qui n'est pas facile. Dès qu'on a entre les mains le livre que les éditions Tristram viennent de publier, on sent que l'on va faire une mystérieuse découverte. On peut l'ouvrir au hasard et lire quelques lignes (test redoutable pour les mauvais livres) : on est étonné ou intrigué, ou encore séduit – *« chez moi, jamais de psychologie. Seul un emportement »* –, on a envie de continuer – *« c'était bien qu'il accommode des récits homériques à sa vie présente, mais si sa déambulation était sans cesse parlée, il n'avait plus lui-même qu'un* affreux avenir journalistique *»*.

Le club des amoureux d'un New York qui n'est pas celui des hommes d'affaires pourrait acheter ce livre juste pour sa couverture : une photo ancienne du Flat Iron Building, photo qui ouvre aussi le récit « Je viens vous dire bonjour », lequel ne décevra pas lesdits amoureux *« de la ville hantée par un rêve d'excellence où tout s'est dégradé infiniment plus vite que nulle part ailleurs, pontons effondrés, entrepôts détruits dont le squelette rouille dans l'Hudson, pourritures de fausses falaises »* d'où *« montent des clameurs étouffées comme des ricanements de porcs dans la sciure ou les voix d'une secrète sagesse derrière les vallées creusées du phonographe, chuchotements au moment de s'endormir »*.

Selon les moments, on est dans le monde de Francis Bacon (le peintre), dans un roman américain d'aujourd'hui ou bien chez les gitans ; on voit passer William Burroughs pour soudain se retrouver chez William Blake, on quitte un fragment de texte du XIXe siècle pour être précipité loin en arrière, du côté d'Esope. On peut aussi lire ces vingt récits, accompagnés de dessins et de photos qui ne sont pas des illustrations mais font partie de la construction de la narration, comme autant de nouvelles. Mais on comprend vite que la composition répond à une autre nécessité : le livre comporte deux parties « Quitte et Monte, Livre de Nycéphore » (13 textes) et « Amères Loques, Livre de Nicolaï » (7 textes). On voit surgir l'histoire de deux frères, dont l'un a disparu, l'autre étant celui qui écrit – pour deux. On sent aussi qu'on lit le fragment d'un texte plus vaste et on n'est pas surpris d'apprendre que, depuis 1965, cet auteur qui se désigne en disant que son nom est « personne » (Onuma Nemon) a écrit plus de vingt mille pages, qu'il a disparu à l'intérieur de cette monumentale *Cosmologie Onuma Nemon*, qu'il a résisté aux refus de tous les éditeurs.

C'est là probablement que le malentendu peut s'installer. On craint que ce travail de plus de trente ans, dans l'isolement, sans lecteur – dont on ne voit ici qu'une sorte d'échantillon –, ne soit l'œuvre d'un fou littéraire, une espèce de facteur Cheval du texte. En un mot que ce soit moins une création qu'une curiosité. Heureusement, cet *« anonyme du XXe siècle »* ne refuse pas de parler, si l'on s'engage à une certaine discrétion – de toute façon on serait bien incapable de retrouver seul la route tout en virages qui monte vers ce petit village non loin de Valence. On se sent bien dans la maison de cet homme de cinquante ans, brun, raffiné, qui vit là avec la femme qu'il aime et leurs enfants. Rien d'un ermite, rien d'un possédé. Un homme très cultivé, qui a de l'humour, des curiosités multiples, qui parle avec mesure de son travail démesuré. *« Je n'avais pas du tout l'intention d'écrire vingt mille pages, j'aurais aimé être concis, n'écrire que deux cents pages dans ma vie. »*

Chez lui l'anonymat n'est pas une pose. Onuma Nemon n'est pas non plus un pseudonyme : *« Profondément, je crois que l'auteur n'est qu'un lieu de passage. »* Le nom qui figure sur son passeport, on n'a pas envie de le lui demander, même *off* comme on dit dans les médias. Et quand il répond : *« Ce que je fais pour gagner ma vie ? Est-ce vraiment utile que vous le sachiez ? »*, on n'insiste pas. Il est né à Bordeaux et il a commencé à écrire pour son frère, mort quand il était enfant. *« Au début j'écrivais pour les deux frères, à chaque texte d'un frère correspondait le texte de l'autre. »*

TRIPTYQUE

Dans les années 70, il a commencé de s'intéresser à la Chine – sa compagne, qui l'a toujours soutenu, assisté, faisait des études de chinois. *« J'étais proche du groupe d'études théoriques de Tel Quel, très intéressé par Marcelin Pleynet, et je ne crache pas sur cette époque-là, même si mon écriture n'a pas vraiment à voir avec ça. »* Comme son texte, il va et vient de cette avant-garde au sentiment *« d'être un peu décalé, d'être du XIXe siècle »*. Il cite Huysmans et Rodenbach, mais soudain apparaissent Pound, probablement celui qui le fascine le plus, mais aussi Neruda, avec le désir de *« créer un emportement général, un chant général »*, ou encore, parmi les écrivains qu'il aime, José Lezama Lima, Katherine Mansfield ou Carson McCullers.

Il n'est pas l'homme d'un *« système global »* d'une volonté d'*« art total »*, et peut-être que, si l'on ne s'était pas obstiné à ne pas le publier, il n'y aurait pas eu cette *« prolifération réorganisée au fur et à mesure »* – *« j'ai beaucoup jeté »* –, mais des volumes paraissant l'un après l'autre et constituant, au final, une œuvre unique. Aujourd'hui, la cosmologie s'organise en trois parties : *OGR*, la dévoration, *OR*, le moment alchimique, *O*, la disparition définitive de l'auteur. *« Le volume paru se compose de deux volumes déjà constitués pour les deux frères (volumes simplement "amincis") : "Quitte et Monte" pour Nycéphore (c'est-à-dire un renversement de "Mythes et Contes") et "Amères Loques", constitué essentiellement de "rêveries" autour de voyages effectués dans le Nouveau Monde. »*

« S'il y a un mouvement général dans la Cosmologie*, il est d'ordre poétique »* : Onuma Nemon travaille sur les états-limites, les fulgurances. Son style est très calculé : la cadence, le souffle. *« Calculé, peut-être pas, mais travaillé, certainement. Je sais pourtant que bien des gens écrivent mieux, moi je ne suis pas un grand polisseur de la forme, au sens où un écrivain comme Sollers peut l'être. Mais je ne veux pas pour autant tomber dans le brut – au sens de brouillon, d'informe. Et j'ai aussi toujours veillé à échapper au procédé. »*

Sa passion de la précision le conduit même, après avoir reconduit son visiteur à Valence, à envoyer un petit mot qui récapitule ce qu'il a *« oublié de dire »*, et notamment ceci : *« J'ai oublié de vous dire que* OGR *serait toujours forcément* maigre*, puisqu'il n'en sera jamais publié qu'une infime partie. Le nom de la publication intégrale de* OGR *serait* LOGRES*, c'est-à-dire "le Pays des Ogres" ou royaume d'Arthur. »* L'endroit, certainement, où l'on n'arrive jamais... A défaut de cet inatteignable « royaume d'Arthur », on espère d'autres fragments, par exemple d'*OR*, dont son auteur explique qu'il se développe sur *« une multiplicité de foyers, périphéries sans aucun centre (comme à New York) »*. Il est très singulier, et finalement bien agréable, de se dire qu'on attend un nouveau rendez-vous avec... « personne ».

Josyane Savigneau

Livraisons

● **LE FLAMBANT NU**, de Claude Péloquin
Auteur de la chanson la plus célèbre de Robert Charlebois (*Lindbergh*) et d'une trentaine de recueils d'histoires débridées, manifestes pour une vie de bohème cultivant le plaisir à fond de train, ce poète ardent égrène ici souvenirs d'enfance, anecdotes, évocation des amis et maîtresses qui ont épicé sa turbulente existence. De Montréal aux Baléares, ce conteur ricaneur privilégie cuites, bombances et libations, énumère les bars où il a ri, désiré, vomi *« à se fendre l'âme »* et les femmes qui ont partagé ses *« sessions de jambes en l'air »*. Claude Péloquin n'a pas qu'un tempérament à prendre pension dans l'abbaye de Thélème : ce grand gamin de cinquante-sept ans trousse une prose qui laisse réellement croire qu'il a effectué ses randonnées volcaniques *« sur les ailes d'un ange »*. (Leméac/Actes Sud, 126 p., 98 F [14,94 €].) **J.-L. D.**

● **NOUVELLES ORIENTALES ET DÉSORIENTÉES**, d'Ook Chung
Qu'elles se déroulent à Tokyo, en Inde, au Canada ou dans un village japonais peuplé d'immigrés coréens, les nouvelles d'Ook Chung sont teintées d'atmosphère énigmatique ou fantastique. Il enferme un écrivain à succès dans une cage de verre sur une place publique pour une expérience radicale (« La Cage de verre »). Il déplie la mélancolie froissée d'une immigrée au Canada à son retour au Japon (« La Prison de cristal »). Dans sa nouvelle la plus ironique, un sportif embauché pour empêcher les gens de se jeter sous les rames se laisse troubler par ces candidats au suicide (« Le Catcheur du métro »). Ook Chung, écrivain de langue française, est né en 1963 au Japon de parents coréens et vit au Québec depuis son adolescence. (Le Serpent à Plumes, « Motifs », 220 p., 39 F [5,94 €].) **C. Ba**

● **AIMEZ-MOI LES UNS LES AUTRES**, de Denise Bombardier
Au Québec, dans les années 60, tout bloque et retient la jeune narratrice. Son père détesté, sa mère geignarde, ses tantes folâtres et la pauvreté, qu'on accepte sans regimber. L'Anglais veille à l'ordre, l'Eglise aussi, et la virginité est de plus en plus lourde à supporter. A force de passion, de ténacité, malgré les coups bas, les trahisons et les imprécations, la jeune fille pressée bâtit sa vie sur le militantisme. Rythmée, allègre, drôle et triste sans jamais s'alourdir, cette histoire fiévreuse d'une formation aurait mérité d'être plus écrite, mais elle contient toute la vigueur, toute la chaleur vitale de son héroïne et, supposet-on, de son auteur. La brouillonne est bien sympathique. (Seuil, 220 p., 110 F [16,76 €].) **J. Sn**

● **EAUX**, de Monique Durand
Journaliste, réalisatrice et scénariste, Monique Durand vit à Toronto. Dans ces dix nouvelles, la brutalité implacable masque d'abord le désir de tendresse. Suicides, crime passionnel, maladie, déréliction : en quelques pages des destins basculent, emportés comme par le *« vertige d'eau »* d'une rivière en crue. Restent l'écho de confidences fraternelles, de lettres d'amour, et la gratitude d'être en vie, alors qu'on pourrait disparaître *« comme ça, sans crier gare »*. (Le Serpent à plumes, 140 p., 99 F [15,09 €].) **M. Pn**

● **UN CAILLOU À LA MER**, de Nadine Ribault
Six nouvelles sensibles, frémissantes. Traversées par la musique de Bach, Schubert et Janacek. Des maisons aux volets bleus, des plages balayées par le vent, des personnages *« rêveurs, vivant ailleurs, comme (des) lanternes suspendues à l'entrée d'un pavillon de thé »*. Nadine Ribault capte l'imperceptible, les bruissements d'insectes au-dessus des terrasses, les brisures d'eau qu'ouvrent en ricochant les galets, la chute tremblante d'une feuille, les miettes d'un pique-nique que guettent les oiseaux. (Léméac/Actes sud, « Un endroit où aller », 126 p., 79 F [12,04 €].) **M. Pn**

Le « vacarmeur »

Ainsi se définit le Québécois Robert Lalonde, pour qui l'écriture est synonyme de vagabondage

LE VASTE MONDE
de Robert Lalonde.
Seuil, 180 p., 85 F (12,95 €).
LE VACARMEUR
de Robert Lalonde.
Ed. Boréal, 174 p., 89 F (13,56 €).

LE MONDE SUR LE FLANC DE LA TRUITE
de Robert Lalonde.
Ed. de L'Olivier, 200 p., 59 F (8,99 €).

Son rôle peut sembler secondaire, mais sans lui le chasseur rentrerait souvent bredouille. Le « vacarmeur », par son tapage, fait sortir le lièvre de sa cachette ou la perdrix de son bosquet. Cette activité subalterne souvent confiée à des enfants, Robert Lalonde en fait la métaphore de l'écriture. *« Eternel "vacarmeur", je fais toujours lever un gibier que je ne vois pas, qui détale à mon approche, galope, vole dans un nuage de feuilles, un dédale de branches. Spécialiste du débusquement, je donne à voir et ne fais moi-même qu'entrapercevoir. Ecrire, c'est cela : faire lever le gibier, écouter tirer les autres, dans un lointain très proche. »* Dans ses *Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, dont deux volumes paraissent simultanément, *Le Monde sur le flanc de la truite* et *Le Vacarmeur*, Robert Lalonde cultive un genre qui tient à la fois du journal intime, de la critique littéraire, de la méditation philosophique. Voir, lire et écrire ne sont pas des activités distinctes mais une seule et même façon de vivre, d'arpenter *« le vaste monde »*. Il écrit dans le bus, dans le train, dans sa loge au théâtre. *« J'adore laisser une nouvelle au milieu d'une phrase inachevée pour entrer en scène. Je joue alors avec l'excitation de la nouvelle à terminer. Cela me met en déséquilibre. C'est le manque qui nous fait écrire. Quand mes camarades regardent par-dessus mon épaule, ils pensent que je prends des notes sur eux ou sur le théâtre et s'étonnent que, portant encore le costume du père Capulet sur le dos, je sois en train de raconter une battue que j'ai faite il y a quinze jours pour retrouver une outarde. »*

Robert Lalonde pratique l'écriture comme une forme d'errance, de vagabondage, une poursuite des écoles buissonnières de l'enfance, ce qu'il appelle son côté délinquant. Mais la parenté avec le jeu de l'acteur n'est pas seulement circonstancielle. *« On travaille un geste, une réplique, pas un personnage qui en sera la somme, il faut aller au-delà du concept pour donner à voir quelque chose. La contrainte du cadre aussi est importante. Moi qui fais toujours de trop grands pas, un metteur en scène m'a fait jouer dans douze pieds carrés, coincé entre une chaise et un bureau. Je suis arrivé à bouillir sur place. »*

Les *« histoires sans histoires »* de Robert Lalonde sont d'autant plus surprenantes qu'elles empruntent une forme classique et semblent évoquer la nature, mais *« la nature n'est pas un décor apaisant et l'écriture n'est pas une façon de dire ce qu'on pense »*. C'est, pour reprendre le mot de Gabrielle Roy, une tentative de décrire *« l'insaisissable essentiel auquel je donne la chasse »*. Chasse subtile où l'on ne capture aucune certitude, où la pensée n'est jamais séparée de l'émotion et par laquelle Robert Lalonde revendique son héritage métissé, celui de la culture indienne en premier lieu mais aussi le dialogue permanent avec des auteurs comme Flannery O'Connor, Rick Bass, Jean Giono, Annie Dillard... On ne sort peut-être pas plus intelligent de la lecture de Robert Lalonde mais certainement plus humain, à la fois troublé et réconforté par cet inlassable effort pour *« ralentir les progrès d'une médiocrité qui nous est naturelle »*, cette conduite d'existence en quoi, selon Georges Perros, consiste l'exercice même de la littérature.

Gérard Meudal

LeMonde Job: WIV1299--0005-0 WAS LIV1299-5 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0376 Lcp:700 CMYK

Les maisons sphinx de Colette

Entrouvrant les portes du souvenir, celles des incertitudes de l'enfance, de cette Tunisie qui a nourri sa sensibilité, Colette Fellous offre un émouvant poème sur la demeure, « théâtre du temps »

LE PETIT CASINO
de Colette Fellous.
Gallimard, « L'un et l'autre »,
136 p., 85 F (12,96 €).

RÉ SOUPAULT. – ÉD. WONDERHORN/HEIDELBERG

Colette Fellous porte bien son prénom. Bien que l'auteur du *Blé en herbe* ne soit pas cité dans son livre, c'est souvent elle que suggèrent ces pages sensuelles, un peu désinvoltes dans la rêverie et soudain ramassées dans la réflexion précise, brutale, forte, dans l'exactitude du souvenir douloureux ou délicieux, dans la liberté du temps, des lectures, des allusions, dans l'originalité aussi du ton.

Poème sur la demeure, ce *Petit Casino* est un retour en Tunisie, où Colette Fellous a vécu jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Depuis, d'autres pays, d'autres maisons se sont succédé. La découverte de l'Italie s'est comme surimposée et a coloré d'autres tonalités la mémoire. Un très beau chapitre sur Venise et sur la chambre de sainte Ursule, qui paraît concentrer toutes les idées possibles sur le rêve, sur le sommeil, sur le souvenir à travers l'esthétique austère et dense de Carpaccio, montre de quelle façon la mémoire s'enrichit d'une expérience à venir.

Non, Colette n'aurait probablement pas désavoué ce livre singulier et serein, encore vibrant des incertitudes de l'enfance. *« Incertitude »*, précisément, est un mot qu'affectionne Colette Fellous, parce qu'elle ne veut pas reconstruire l'enfance et l'adolescence comme un édifice immobile. Elle sait que ni le temps ni l'espace ne sont jamais clos : notre expérience, les lieux que nous avons traversés, les êtres que nous avons rencontrés attendent encore, pour être pleinement compris et accomplis, tout le temps qui suit et tout le reste de notre vie. Lorsque survient l'oubli, c'est qu'ils étaient peut-être moins pleins que de furtives images ne nous l'avaient fait croire.

GOYEN, LOTI, MAUPASSANT...

Dans son enfance, Colette Fellous avait deux maisons, l'une d'hiver, l'autre d'été. La première était située au cœur de Tunis, dans une avenue dont le nom, nous dit-elle, *« fabriquait en secret (...) la matière de* [sa] *vie. Avenue de Paris »*. Et la deuxième surmontait un lupanar, au bord de la mer. Ces maisons, comme celle qu'elle a maintenant choisie pour écrire, en France, près de Lyon, sont un *« sphinx »*, un *« livre »*, un *« rébus »*, un *« théâtre du temps »*, une *« lettre d'amour »*.

Pour cette promenade dans le temps, Colette Fellous s'accompagne de quelques guides : William Goyen et sa *Maison d'haleine*, Pierre Loti et son musée universel de Rochefort, Maupassant et sa *Maison Tellier* qui, rétrospectivement, révèle à l'adulte qu'est devenu l'auteur, les mystérieux manèges des clients de ce *Petit Casino* au-dessus duquel sa famille innocemment passait l'été. Mais il y a surtout Proust qui donne au livre sa conclusion : *« Ne vient de nous-même que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres. »* Pourtant peu d'obscurité dans ces maisons toutes baignées de la lumière tunisienne.

Peu d'obscurité, mais une certaine mélancolie incarnée par la mère, régulièrement saisie de crises incompréhensibles. Va-et-vient du médecin qui tente de conjurer le mal, pour rétablir l'insouciance, la gaieté des chansons et des danses, une forme d'artifice en somme. Car dans ces années-là, on cache beaucoup de choses. L'indépendance du pays s'annonce par des heurts, des violences contenues, des angoisses. La mère semble la seule dépositaire de cette peur-là, pendant que la fille danse sur la terrasse. *« On ne savait presque rien de ce pays, je n'exagère pas. Personne n'avait pris la peine de nous expliquer qui nous étions. Où nous étions. Pourquoi cette langue chez eux et pas chez nous, pourquoi ces gens, pourquoi ces fêtes, pourquoi nous étions à la fois eux et nous et pourquoi ne voulaient-ils pas être eux et nous... »* Ce sont les omissions qui justifient et permettent le colonialisme. L'enfant le sent, l'adulte le sait, l'écrivain sans l'écrire tout à fait le révèle. *« Quand je serai grande, je serai livre »*, dit la fillette en adressant aux dieux muets une sorte de *« prière païenne »*. Et sous ses pieds, un bordel.

ÉNIGME

Cette Tunisie qui a nourri toute la sensibilité de Colette Fellous (dont les précédents livres sont pourtant plutôt tournés vers l'Italie) est maintenant comparée par elle à *« un grand corps d'homme enroulé sur lui-même, qui ne chercherait qu'à protéger son secret »* pendant qu'autour de lui on murmure des noms de femmes, Kelibia, Sbeïtla, Hergla, villages blancs et bleus qui plongent dans la mer entre palmiers et oliviers. Belle métaphore qui permet de deviner l'ambiguïté de ces réminiscences, fondées sur des silences et des éclairs, de grandes joies sensuelles et une énigme insoluble, celle de l'enfance en pays étranger, ce pays même qui sera aussi celui de la littérature.

René de Ceccatty

Scène de ménage

Un récit dialogué où Marie NDiaye conte « l'absorption » d'une domestique par sa maîtresse

HILDA
de Marie NDiaye.
Ed. de Minuit, 92 p., 59 F (9 €).

Après avoir dessiné la tangente désespérée d'une sorcière des périphéries pavillonnaires dans *La Sorcière* (*Le Monde* du 6 septembre 1996), Marie NDiaye dresse le portrait d'une ogresse contemporaine avec *Hilda*, récit dialogué de la fusion-absorption d'une domestique par sa maîtresse, sur fond de désarroi bourgeoisement provincial. Cette fois, les relations ancillaires relookées *« de gauche »*, dans les rôles et les costumes du théâtre économique unique, s'enfoncent peu à peu dans l'horreur ambivalente d'un conte sans fées.

L'« ogresse » se nomme Mme Lemarchand. Patronyme à la Molière, pour celle qui vit dans la mauvaise conscience outrée de ses propres rapports marchands. Patronne en série, comme il existe des tueurs du même nom, elle en a échangé des Françoise, des Consuelo, des Brigitte, des Yvette, des Paulette et des Marie-Thérèse. Une Hilda lui a de nouveaux attraits. Sera-t-elle la *« servante définitive »* dont elle rêve ? Forte carrure de femme à la maison, tête politique (le mari est au Parti radical), *« ancienne révolutionnaire »*, et prototype acide de certains de nos gouvernants actuels, Mme Lemarchand sait très exactement ce qu'elle veut, et elle le veut tout de suite.

Son besoin d'amour et de reconnaissance est sans fin. Les seuls qu'elle ne peut accepter, comme chez les ensorcelés de *La Sorcière*, sont ses propres enfants. Mais rien ne la grise autant que parler de ses *« femmes de peine, femmes de corvée et de devoir, femmes de service et de servitude »*. Elle ne veut rien d'autre qu'être aimée d'elles, disparaître en chacune d'elles. Avant de passer à la suivante. *« Cultivée, sensible à la détresse humaine »*, comme elle se décrit modestement, Mme Lemarchand a un peu plus que des notions de dialectique. Elle sait son Sartre et son Genet. En asservissant, elle s'asservit un peu : *« Ces femmes font de moi leur esclave, puisque je ne puis me passer de les avoir. »* Elle sera donc sa propre victime, mais sans rien lâcher de l'essentiel : avoir sa *« femme »*.

Le dialogue de Marie NDiaye tire le premier de ses inquiétants pouvoirs du quasi-monopole de parole de Mme Lemarchand, et de l'invisibilité totale de Hilda. La jeune femme est condamnée à n'être ni vue ni entendue. Existe-t-elle ailleurs, autrement ? Est-elle autre chose qu'un objet de transaction ? Son destin est d'être tout entière contenue dans les propos des autres, patronne, mari et sœur. Car elle a un mari, Franck, un ectoplasme, dont le discours est réduit le plus souvent à des oui prudents, faire-valoir révélateurs d'une puissance prédatrice qui s'insinue partout avec l'allant d'une mécanique impérialiste jamais rassasiée.

Après six romans, Marie NDiaye passe du donner à lire au donner à entendre. *Hilda* est sorti en même temps que son adaptation (paresseuse) sur France-Culture. Sa structure, en six actes et trois personnages, est clairement théâtrale. La brièveté, la simplicité implacable de la phrase, les incises, les reprises, les interrogations appellent l'espace de la voix et du corps dans un affrontement public. Ainsi, discrètement, avec des auteurs des éditions de Minuit comme François Bon, Yves Ravey ou Jacques Serena, la jeune romancière semble prendre ses distances avec la fatalité du tout-roman. *Hilda*, l'ombre de Hilda, dans la cruauté précise et si désespérément drôle d'une vilaine conscience de notre temps, est faite pour la scène. Vite.

Jean-Louis Perrier

Les chemins de Sampiero

Une fable et deux récits autobiographiques pour découvrir la géographie intérieure du poète, coscénariste du film de Bertrand Tavernier

LE TEMPS CAPTIF
de Dominique Sampiero.
Flammarion, 150 p., 90 F (13,72 €).

LE DRAGON ET LA RAMURE
de Dominique Sampiero.
Verdier, 62 p., 59 F (8,99 €).

ÉPREUVE DE L'AIR
de Dominique Sampiero.
Ed. du Laquet, 96 p., 55 F (8,38 €).

Passer brusquement de l'ombre à la lumière, des tirages modestes à la notoriété, c'est l'expérience que vient de vivre le poète Dominique Sampiero, coscénariste du film de Bertrand Tavernier *Ça commence aujourd'hui*. Dominique Sampiero, pourtant, écrit et publie depuis longtemps. On lui doit notamment, depuis 1991, douze recueils de poèmes, des nouvelles, deux récits, et un livre d'entretiens avec Bernard Noël, *L'Espace du poème*, paru l'année dernière (1).

Les poèmes de *La Vie pauvre* (2) évoquent déjà le cheminement du marcheur, savourant l'espace, entre tension et apaisement : *« Regarder dehors, c'est se voir. »* Ceux de *La Claire Audience* ou de *La Fraîche Evidence* (3), publiés en 1995, célèbrent le même plaisir de *« consentir »* au monde extérieur, au vent, au feuillage, à la friche et aux sources. La parole poétique y est simple, discrète comme le souffle, limpide comme *« un peu d'eau fraîche tirée du puits »*.

Trois ouvrages très divers viennent de paraître en quelques mois. Après *La Lumière du deuil*, étonnante stèle légendaire (4), Dominique Sampiero revient à la fable avec *Le Dragon et la Ramure*, où un orphelin, Justin, apprend l'art de l'enluminure auprès des moines d'une abbaye. Plus tard, Justin vivra des nuits hantées par des monstres, mais des jours qu'éclairent la rivière ou celle qu'il aime, Agate. Pour cet homme de terre, l'*« Eden est de sarrasin, d'épines ou de fleurs »*. C'est une histoire de joie et de ténèbres, déposée, *« comme un dragon dans une lettrine »* en marge des textes saints, par le bénédictin Sawalo – copiste voué à sa patiente tâche, qui lisse, avec une patte de lièvre, l'enluminure achevée : *« La main est le berger de l'ombre. L'ombre des mots. L'ombre de rien. Elle rassemble. Une île entre le visible et l'invisible. C'est par là qu'elle touche les morts, qu'elle les caresse et leur parle. »*

Or l'ombre et les tourments se dissipent à l'*Epreuve de l'air*. Sous ce titre, Sampiero propose une admirable évocation de Salesches, où il vit, dans le département du Nord, cette *« terre à taiseux »*. Avec une discrétion laconique et radieuse, il évoque la géographie *« intérieure »* qui le lie à ce pays natal, sensuel et abstrait, irréel et tangible. Ici, c'est comme si l'étendue rendait humble. *« Ce n'est pas un pays qui exalte, mais qui dénude et enseigne l'infiniment intime. »*

« PLAINITUDE »

C'est un *« village de peu »*, où en 1539 on dénombrait vingt-neuf feux. Les gens y sont blottis derrière les fenêtres. *« Trop de vie, trop de regard. Trop de sang. Trop de tout dans un lieu de rien. »* On peut arriver ici des quatre coins de l'horizon, par le chemin de l'ouest, qui voudrait filer à l'indienne, ou par le chemin du nord, qui semble *« pondu par les talus »*. On hésite entre ronce et ortie, entre pierre et flaque. Le trop-plein d'air frais est, ici, violent comme une gifle. *« Jamais, dans aucune autre région,* écrit Dominique Sampiero, *je n'ai ressenti cette sorte de "plainitude". Ecarquillement du regard et du cœur. »* Le pays de Mormal sépare Salesches d'Escaudain, où il est directeur d'école maternelle : une expérience dont il a nourri le scénario de *Ça commence aujourd'hui*, écrit avec Tiffany Tavernier – tandis que le texte poétique, qui en voix off accompagne la trame narrative, lui est dû, pour l'essentiel. Forte, passionnante, l'aventure du tournage lui a toutefois donné le désir de surmonter, en écrivant *Le Temps captif*, une sorte de dépossession.

S'il a presque prêté son nom – Jean-Claude Lefèbvre – à l'instituteur du film (sauf le prénom, pour signaler l'écart qui le sépare de ce personnage de fiction), tout est véridique, par contre, dans les fragments autobiographiques du *Temps captif*, qu'il signe de son nom d'écrivain, Dominique Sampiero, un nom solaire, choisi depuis l'enfance.

Cette dualité est soulignée par la forme du livre, où des proses lyriques, en italiques, rythment les fragments de récit. Toute une vie y est, par bribes, retracée, depuis la naissance traumatique (en 1954) : l'enfance dans une famille ouvrière, les livres qui font *« grandir seul »*, le père cheminot qui *« aurait pu être instit »*, le grand-père menuisier amoureux du paysage ; mais aussi, plus tard, la psychanalyse, les récits de rêve qui ont fini par composer le premier manuscrit, l'école où il faut faire la classe à *« cent cinquante lutins »*, l'écriture à l'aube. *« Je n'ai pas l'impression d'écrire, plutôt de participer au fourmillement, à l'énergie du monde. Une façon de faire quelque chose avec mes mains. »*

Le film, *« un morceau de* [sa] *vie en pleine gueule »*, aura donné à Sampiero, le poète, une audience exceptionnelle. Et du temps, celui d'une année sabbatique, trop courte pour des projets à foison, tant en littérature (un roman sur l'enfance de Matisse) qu'au cinéma : le scénario d'un autre film « social », et un moyen-métrage, filmé avec une caméra légère, mêlant des images du Nord – paysages, caractères, lumière.

Monique Petillon

(1) POL.
(2) La Différence.
(3) Le Cherche-Midi et Lettres vives (*Le Monde* du 29 septembre 1995).
(4) Verdier (*Le Monde* du 29 août 1997).

Petit désastre à Berlin

Prenant la capitale du Reich pour décor, Pascal Mérigeau raconte l'histoire d'une passion prise malgré elle dans les rouages de la guerre

MAX LANG N'EST PLUS ICI
de Pascal Mérigeau.
Denoël, 236 p., 120 F (18,29 €).

C'est une histoire minuscule dans une immense tragédie, cette rencontre improbable, à Berlin, en 1940, d'un instituteur et d'une jeune actrice inconnue qui aspire à une flamboyante carrière. Max Lang et Liselotte Schmidt (qu'on appelle Lotte) ne sont pas des héros, ni même des victimes désignées. Seulement des citoyens allemands d'une tranquille banalité, effrayés, incrédules devant ce premier hiver de guerre, accablés par le froid, la pénurie.

Pascal Mérigeau a pris un pari périlleux pour ce deuxième roman, après *Escaliers dérobés* (1) : raconter un petit désastre, sans suspense, sans péripéties. Poser le décor. Montrer les protagonistes, par une succession de brefs chapitres, comme autant de morceaux de puzzle qui vont finir par constituer l'image. Heureusement dès les premières pages, il sait faire naître une angoisse diffuse. On sent très vite qu'on est face à des condamnés. A quoi ? On l'ignore.

Max Lang, qui ne souhaite pas se faire remarquer, a commis l'erreur, dans sa classe, lors d'une leçon sur les colonies, de parler *« des nègres comme d'êtres à part entière »*. Un élève l'a rapporté à ses parents et Max a été poussé à la démission. La dénonciation est devenue un drôle de passe-temps, que les nazis encouragent. Lotte, elle, voudrait rester insouciante. Elle refuse de voir ce qui se passe réellement à Berlin et s'émerveille, petite provinciale, de côtoyer des artistes dont elle découpait les photos dans les magazines. Elle désapprouve son amie Hilde, qui écoute la BBC.

Le garçon solitaire et la rêveuse fragile se croisent par hasard, se revoient, tombent amoureux. Et Lotte va être engagée pour aller tourner aux Etats-Unis. Une oasis de bonheur dans un univers de dévastation... Mais Pascal Mérigeau, avec son style à la mélancolie douce, a déjà signifié que c'était impossible. Puis, patiemment, il fait fonctionner les rouages de la terrible machine à détruire les individus qui règne sur l'Allemagne : en 1940, il n'y a plus de place, à Berlin, pour des amoureux inconscients.

Jo. S.

(1) Denoël, 1994.

PHILIPPE
FOREST

TOUTE LA NUIT
roman

«Quand vient le temps de se dire au revoir
restent les mots-talismans. À l'un ou à l'autre,
Pauline murmure : «Je pense à toi toute la nuit !»
Puis, l'un ou l'autre lui répond : «Moi aussi
ma chérie, je pense à toi toute la nuit...»

GALLIMARD

LeMonde Job: WIV1299--0006-0 WAS LIV1299-6 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0377 Lcp:700 CMYK

Livraisons

● **LA BOUTIQUE MALÉFIQUE et LA POUPÉE AUX YEUX VIVANTS,** de Gudule
Avec ces deux nouveaux romans, Gudule s'affirme comme le meilleur auteur fantastique français pour la jeunesse. *La Boutique maléfique* est le résultat du concours « Plume en herbe 1998 » ; un concours ouvert aux classes des écoles primaires qui devaient écrire le synopsis d'un roman fantastique, à partir de deux contraintes édictées par Gudule, à savoir utiliser les deux personnages de son roman *L'Ecole qui n'existait pas* – la jeune Mickette et son père – et un décor : un magasin de jouets. Parmi les nombreuses réponses reçues, l'une se distinguait du lot commun et des intrigues à la « Chair de poule » par une trouvaille originale. Il s'agissait de celle d'une classe de Lusse, dans les Vosges. Après avoir rencontré les élèves et discuté de leur scénario, Gudule l'a mis en scène. Cela donne un récit vif, fertile en péripéties dans lequel pointe une critique du passéisme.
La Poupée aux yeux vivants est un joli roman sur le thème du destin. Parce que sa grand-mère Marie, soixante-dix ans, est persuadée que c'est sa poupée de porcelaine qui a laissé échapper le poulain qu'on lui avait offert pour ses dix ans, en la privant d'une carrière rêvée d'écuyère, Barbara réussit à remonter le temps pour découvrir la vérité et renverser le cours de la vie de son aïeule. Mais peut-on modifier sans danger la destinée d'un être ? La circularité subtile de l'intrigue, l'alacrité de l'écriture, la grâce poétique d'une comptine récurrente, tout concourt à faire de ce roman un petit joyau (Nathan, coll. « Lune noire », respectivement 134 p. et 118 p., 43 F [6,55 €] et 39 F [5,94 €]). **A partir de 10 ans)** **J. Ba.**

● **LE GROS NAVET,** d'Alekseï Tolstoï et Niamh Sharkey
Voilà un conte traditionnel russe restitué avec une fraîcheur naïve et avec un humour bonhomme convenant parfaitement à cette fable qui rappelle certaine moralité chère à La Fontaine. Le trait tendre et la palette lumineuse de Niam Sharkey jouent des représentations conventionnelles avec une poésie discrète mais gracieuse (texte français de Robert Giraud, Père Castor Flammarion, 40 p., 79 F [12,04 €]). **A partir de 3 ans.**

● **LA FÊTE À NEUNEU,** de Zazie Sazonoff
A-t-on jamais mieux fait la foire dans un livre d'images ? Neuneu le grincheux s'aventure dans l'univers magique et spectaculaire de la fête foraine. Saut de la mort et grand huit, train fantôme et femme-obus, Zazie Sazonoff n'a rien oublié et livre, en vingt tableaux (en trois dimensions !) éclatants et pleins d'astuce, un reportage acidulé, rythmé par un texte riche en assonances – comme un festival de formules de bonimenteur (éd. du Rouergue, 44 p., 72 F [10,98 €]). **A partir de 3 ans.**

● **ZOOM SUR LA BOURSE**
Avec le début de l'ère de l'euro, ce petit traité didactique vient à son heure. La Bourse, l'épargne, les cotations, indices et places internationales, tout est succinctement présenté. Mais la technicité du propos, rigoureusement rendue, réserve l'ouvrage aux années lycée. Trop peu sélectif, l'index ne discerne pas parmi les occurrences la page où la notion est expliquée. Et certains rappels historiques gagneraient à être plus pédagogiques. Une initiative fort bienvenue cependant. (Hachette/Société générale, 48 p., 39 F [5,95 €]). **A partir de 13 ans.**

● **LA CHÈVRE DE M. SEGUIN**, d'Alphonse Daudet et Eric Battut
On ne présente pas le conte de Daudet, quoiqu'il soit rare qu'on le donne à lire, comme c'est ici le cas, avec son adresse à *« M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris »* et sa chute en provençal. Le travail très dépouillé d'Eric Battut, le traitement intelligent de l'espace dans les toiles, somptueuses épures, donnent à ce classique une fraîcheur et une force inespérées. Sobrement beau (Didier jeunesse, 32 p., 78 F[11,89 €]). **A partir de 3 ans.**

● **QU'Y A-T-IL SOUS NOS PIEDS ?** de Peter Kent
Archéologues, mineurs, prisonniers des culs-de-basse-fosse, spéléologues et usagers du métro ont un point commun : ils connaissent mieux que personne le monde souterrain. C'est pourquoi Peter Kent nous invite à la recherche de mondes cachés. En onze gros plans, quelques figures emblématiques et un rappel pratique des techniques d'excavation, son livre malin met ainsi au jour des univers secrets. Un vocabulaire accessible et des anecdotes piquantes, un dessin parfois savoureux et des jeux d'observation dissipent les craintes de ceux qui redouteraient l'austérité de l'information (traduit de l'anglais par Marie-Françoise Husson, Larousse, 32 p., 69 F [10,52 €]). **A partir de 6 ans.** **Ph.-J. C.**

● **LES CYGNES ET LA PRINCESSE,** des frères Grimm, illustré par Dorothée Duntze, texte français de Michelle Nikly
Inépuisables et merveilleux contes de Grimm ! Où la dureté des situations familiales – entre autres, l'absence des mères, la faiblesse des pères, récurrente, et le courage des enfants : celui qu'il faut pour grandir – se mêle à la tendresse et à la poésie. Très bien illustré par Dorothée Duntze, *Les Cygnes et la Princesse* ouvre une fenêtre subtilement colorée sur cet univers enchanté, peuplé de marâtres et de rois fous d'amour, de garçons transformés en oiseaux et d'enfants disparus. Les enfants s'y forgent un destin tout autre que celui de certains jeunes héros modernes, confrontés à des affres bien prosaïques (éd. Nord-Sud, 24 p., 89 F [13,56 €]). **A partir de 6 ans.**

● **LA FLEUR SANS COULEUR**, de Kveta Pacovska, texte français de Géraldine Elschner
Dans une avalanche de couleurs éclatantes, disposées suivant des formes géométriques aux contours adoucis, Kveta Pacovska raconte l'histoire d'une fleur qui cherche sa couleur à travers le monde. Et la trouve, finalement, dans le cœur d'un vieil homme bienveillant. Un livre beau et gai, dont la typographie – pourtant composée de très gros caractères – n'est malheureusement pas très agréable à déchiffrer (éd. Nord-Sud, 32 p., 145 F [22,10 €]). **A partir de 6 ans.**

● **LE GRAND COURAGE DE PETIT BABAJI**, de Helen Bannerman et Fred Marcellino
Les parents qui ont lu, dans l'enfance, la belle histoire du petit garçon qui se fait voler ses habits par des tigres, retrouveront avec plaisir *Le Grand Courage de petit Babaji*, du même auteur, mais avec de nouvelles illustrations. Et feront connaître à leurs enfants ce conte indien où l'on voit un garçonnet céder successivement son *« très beau petit manteau rouge »*, son *« très beau petit pantalon bleu »*, son *« très beau parapluie vert »* et ses *« très jolies chaussures violette et cerise »* à des animaux cupides. Lesquels, vaniteux, se battent pour savoir qui est le plus *« magnifique tigre de la jungle »* et finissent sous forme de beurre fondu que la maman de Babaji incorpore à des crêpes. Délicieux festin (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Claudine Pardo, Bayard éditions, 67 p., 69 F [10,51 €]). **A partir de 3 ans.** **R. R.**

Le Monde
DES LIVRES DE POCHE
Le supplément mensuel consacré aux livres en format de poche
paraîtra exceptionnellement dans *Le Monde* du jeudi 8 daté vendredi 9 avril

Que d'eau, que d'eau

DE L'EAU DE L'EAU
de Philippe-Jean Catinchi.
Illustrations de L. Corazza, J. Gerner, F. Bertrand, O. Douzou.
Ed. du Rouergue/Paris-Musées, 76 F (11,58 €).
A partir de 9 ans.

C'est une des vertus de ce livre qui raconte l'histoire de l'eau à travers ses représentations que de ne pas noyer le jeune lecteur. Même les photographies de l'inondation de Paris en 1910 lui laissent l'esprit à pieds secs. Il n'en imaginera que mieux les efforts qui furent déployés pour domestiquer l'élément liquide. Efforts laissant fort heureusement entière sa force primitive, comme le montre cette vague dessinée par Victor Hugo et titrée (pompeusement) : *Ma destinée*.

Dans ces mêmes années du début du siècle, le lavoir, avec femmes à la tâche, sur le canal Saint-Martin, donnera aux chères têtes blondes l'occasion de méditer sur les progrès d'une humanité qui songea à élever les quais de la Seine sans oublier d'inventer la machine à laver. Elles se pencheront avec profit, ces mêmes têtes, sur les croquis joyeusement didactiques qui ornent l'ouvrage, tout en suivant le texte fluide et bien venu de Philippe-Jean Catinchi. Et puis, comme il faut se distraire, on institua les loisirs de mer, ou de rivière... Mais la chronologie s'affole : n'est-ce pas une ravissante nageuse égyptienne qui tient à bout de bras, depuis presque la nuit des temps, une cuillère à fard ? Et ces jeunes gens nus comme Adam qui batifolent dans l'eau sur une enluminure, n'ont-ils pas cinq siècles bien sonnés d'âge ? Mais l'éternel a toujours son mot à dire : les *Trois Baigneuses* de Cézanne ou la jeune allongée dans son bain de Bonnard ne nous démentiront pas.

P. K.

Philippe-Jean Catinchi est journaliste au « Monde des livres »

Du bon angle

A partir de ses propres images, Tana Hoban propose une initiation à la lecture photographique

REGARDE BIEN
de Tana Hoban.
Ed. Kaléidoscope, 44 p., 18 photos, 89 F (13,56 €).
A partir de 2 ans.

La photographie est partout, dans la rue, les journaux, le métro, les albums de famille, les manuels scolaires, à la télévision, sur les boîtes de jouets, la cheminée, les vêtements. Sauf dans les livres pour enfants. Ou presque. Face au dessin et à l'illustration, l'image fixe, qu'elle soit en couleur ou en noir et blanc, figurative ou abstraite, documentaire ou fantastique, curieusement, trouve péniblement sa place.

Sans doute parce que les photographes eux-mêmes se détournent du genre, préoccupés, pour certains, par des travaux plus rentables – la mode, la publicité. On serait d'ailleurs curieux et inquiet à la fois de voir ce qu'un Oliviero Toscani – auteur de toutes les campagnes Benetton – pourrait imaginer s'il s'en donnait la peine.

Dommage. La photographie offre un vocabulaire visuel efficace et fragile, qui autorise, notamment quand elle est enrichie par des mots, une riche palette de lectures, entre le ludique et le pédagogique. On en a eu la preuve avec l'astucieux imagier intitulé *Album*, de Jean-François Bauret et Grégoire Solotareff (L'école des loisirs, 1995) qui associait, dans l'ordre alphabétique, des mots à des images photographiques : arbre (Boubat), cheval (Depardon), escalier (Brassaï), fourchette (Kertész), Indien (Curtis), œil (Man Ray), etc.

Tana Hoban propose une initiation à la lecture photographique à partir de ses propres images. Cette Américaine installée à Paris a publié une cinquantaine de livres aux Etats-Unis et onze en France, aux éditions Kaléidoscope, qui en font la spécialiste du genre. La photographie est, pour elle, un moyen d'identification et de perception, de narration et de rêve, destiné aux plus petits. On lui doit par exemple un bel imagier, *Des couleurs et des choses* (1990), dans lequel des objets, fruits, légumes, jouets, photographiés sur fond blanc et rapprochés par coloris, autorisent plusieurs lectures.

La couleur, mais aussi les ombres et reflets, les figures en ombres chinoises, sont d'autres thèmes de ses livres. Elle a également utilisé la photo dans un livre ambitieux que l'on doit retourner à mi-parcours – *Des sous et des lettres* (1996) –, qui permet d'initier à la lecture en associant les lettres de l'alphabet à des images, puis d'apprendre à compter en associant des chiffres et... des pièces de monnaie.

Mais son livre le plus étrange, qui aborde au plus près l'imaginaire et l'ambiguïté de l'image, sa part de visible et d'invisible, est certainement *Où précisément ?* (1992), dans lequel elle associe des photos de lecture apparemment limpide – une fillette joue avec une corde à sauter, un bateau amarré, du linge qui sèche au soleil, un tronc d'arbre – à des locutions qui incitent l'enfant à décrypter ce qu'il voit pour ensuite se faire sa propre histoire : là-haut, parmi, à travers, dans, dehors, derrière, dessous, contre, etc.

Le dernier-né de Tana Hoban a pour titre *Regarde bien*, dont le principe est voisin. Un même motif est découvert sous trois angles, trois formes différentes : un détail, un plan rapproché, une vue large qui en donne le contexte. Ou comment un banal pingouin peut sembler inerte et empaillé, puis servir de motif abstrait ouvert à toutes les interprétations – un fleuve dans la forêt ou un nuage dans le ciel ? – et enfin apparaître bien vivant, évoluant parmi d'autres pingouins. Toute la distance entre la réalité et sa représentation, la vision et la perception, le connu et l'inconnu, guide cet album.

Michel Guerrin

La philo en images

LE LIVRE DES PHILOSOPHES
de Laurent Dechery.
Illustrations de Peter Lawman, Gallimard Jeunesse, 64 p., 98 F (14,94 €).
A partir de 11 ans.

Pour chacun des philosophes retenus, une grande image et de petites vignettes. Peu de texte, des anecdotes, des idées de base. Des signaux pour se souvenir qu'il y a là, peut-être, des œuvres à lire, des idées à comprendre, des lectures à compléter plus tard. En attendant, on regarde. Tout est conforme aux clichés : Sartre et le Castor sont au Flore, Descartes a sa perruque, Epicure son jardin. On s'étonne à peine de quelques dissonances. Que fait donc dans cette galerie de penseurs célébrissimes la belle Hypatie, philosophe et mathématicienne d'Alexandrie, belle figure lapidée par les chrétiens fanatiques ? Sans être méconnue, elle n'appartient pas au même registre de notoriété. Sans doute fallait-il une femme dans la galerie. Et John Dewey, pourquoi égale-t-il ici Wittgenstein et Husserl ?

Peu importe. On renoncera volontiers aux jeux interminables du « pourquoi x et pas y ? » et du « si w, pourquoi donc z ? ». La seule question, face à cette galerie d'images des philosophes à l'usage d'un fort jeune public, est de savoir si elle est utile ou néfaste. Ces images d'Epinal préparent-elles à la réflexion ? Risquent-elles de vacciner contre les idées ? Eveillent-elles les esprits, ou bien les enferment-elles dans un cadre trop simple ?

Les deux, mon capitaine, les deux... Et c'est là le problème. Mieux vaut savoir des philosophes deux ou trois choses élémentaires que rien, et s'accoutumer aux noms de ces grands hommes. Mais on risque en même temps d'imprimer à l'imagination une marque préjudiciable aux découvertes à venir. Il n'y a pas de bonne solution.

R.-P. D.

La douce nostalgie de Sophia de Mello Breyner

Signés par la grande dame de la poésie portugaise, trois récits pleins de charme, de délicatesse, où l'humour l'emporte sur la mélancolie du souvenir

LA FÉE ORIANE
(A Fada Oriana)
de Sophia de Mello Breyner.
Traduit du portugais par Natalia Vital,
illustrations d'Olivier O. Olivier,
La Différence, « Au pays des merveilles »,
120 p., 89 F (13,56 €).

LA PETITE FILLE DE LA MER
(A Menima do mar)
de Sophia de Mello Breyner.
Illustrations de Quentin et Jean-Luc Parant,
La Différence, 60 p., 59 F.

LE GARÇON DE BRONZE
(O Rapaz de Bronze)
de Sophia de Mello Breyner.
Illustrations de Boris Lejeune,
La Différence, 76 p., 69 F.

LOUIS MONIER

Pour une fois, risquons un adjectif qui ne s'emploie pas à la légère : les trois petits livres qui viennent de paraître aux éditions de La Différence sont tout simplement admirables. Et réjouissants, comme le sont les textes parfaitement équilibrés, qu'il soient destinés aux adultes ou aux enfants. Ces histoires, d'ailleurs, peuvent faire les délices des uns et des autres, tant leur langue est belle et leur construction dénuée de toute mièvrerie. Née en 1919 dans une famille d'aristocrates, Sophia de Mello Breyner, cette grande dame de la poésie portugaise, a cessé d'écrire pour la jeunesse lorsque sa propre descendance a grandi. Laissant des ouvrages pleins de charme et de délicatesse, où l'humour vient adoucir ce que la vie peut avoir de nostalgique.

Car il y a de la nostalgie dans les histoires qu'elle raconte. Celle des époques révolues, de l'âge d'or, des êtres qui vous manquent. Prenez *La Fée Oriane*, par exemple. Voilà une aimable petite fée, serviable comme tout, qui passe le plus clair de son temps à faire le bien dans la forêt dont elle est responsable. Transformant ici des cailloux en objets de première nécessité, rangeant là le désordre engendré par une famille de onze enfants, sauvant les petits de la noyade et les grands de la misère, écoutant les doléances des uns et des autres, prêtant ses facultés d'enchantement au poète en mal d'inspiration.

Un jour, cependant, sous la houlette d'un petit poisson de rien du tout, Oriane découvre qu'elle est belle. Et passe alors des heures à se mirer dans un étang, au détriment des tâches ordinaires. En même temps que ses ailes et ses pouvoirs magiques, confisqués par la reine des fées, la petite perdra son enfance. Il lui faudra surmonter des épreuves pour se racheter et franchir, peut-être, le cap de l'âge adulte en puisant de nouveaux espoirs dans le monde qui l'entoure. *« Merci, arbre,* dit-elle un matin en se réveillant sous une bienveillante frondaison. *(...) Tu as recouvert mes yeux de tes feuilles et, pendant que je dormais, ma tristesse s'est envolée. »* La nature, dans toute sa subtile splendeur, est omniprésente chez Sophia de Mello Breyner. A commencer par les fleurs aux nuances variées, aux senteurs savoureuses.

Dans *La Petite Fille de la mer,* un garçonnet veut faire connaître les choses *« de la Terre »* à une curieuse petite créature surgie des eaux. C'est une *« rose rouge très parfumée »* qui sera le premier témoin de ce monde inconnu, beau et cependant propre à engendrer la mélancolie. *« Dans la mer,* dit la fillette, *il n'y a pas de parfum comme ça. Je me sens étourdie et un peu triste. (...) Dans la mer, il y a des monstres et des dangers, mais les choses sont belles et joyeuses. Sur la terre, il y a de la tristesse dans les belles choses. »* En même temps que la terre, la petite découvre la nostalgie, c'est-à-dire *« la tristesse qui demeure en nous lorsque nous perdons ce que nous aimons. »*

La mélancolie n'a toutefois pas le dernier mot, surtout lorsque l'humour s'en mêle. Il faut lire le dialogue des objets empilés dans la maison de *« l'Homme Très Riche »*, se plaignant à la fée Oriane de leur insupportable promiscuité. Ou encore les désopilants conciliabules de fleurs, dans *Le Garçon de bronze.* Inspirée par le parc qui entourait la propriété de sa grand-mère, Sophia de Mello Breyner a imaginé un jardin rempli de fleurs, où un glaïeul assez snob se met en tête d'organiser une grande réception. Les dilemmes liés à la tournure que devra prendre la fête sont délectables. Car les glaïeuls sont *« des fleurs très mondaines »*, pour qui, par exemple, les *« jardins civilisés »* comportent toujours des buis et des azulejos. *« Les buis, quand ils entendaient ça, souriaient et murmuraient, avec leur voix de buis, qui est une toute petite voix, humide et verte : dans les jardins anciens il y avait des buis et des azulejos, mais il n'y avait pas de glaïeuls. »* Le plus naturellement du monde, la poésie crée une alliance entre rêve et réalité.

Raphaëlle Rérolle

LeMonde Job: WIV1299--0007-0 WAS LIV1299-7 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0378 Lcp:700 CMYK

La chronique
de Roger-Pol Droit

L'Occident n'est pas un destin

L'ORIENT EN OCCIDENT (The East in the West)
de Jack Goody.
Traduit de l'anglaispar Pierre-Antoine Fabre,Seuil, « La librairie du XXe siècle », 400 p., 150 F (22,86 €).

Des sciences, des machines, du capital et du profit seraient nés de la rationalité propre à l'Occident. Dépourvu de ce génie spécifique, l'Orient n'aurait pu en faire autant. Légendes et balivernes !

Tout le monde sait qu'ils prirent fort rapidement le contrôle du monde. Les Européens – encore une fois, qui l'ignore? – conquirent la planète en quelques générations. De la Renaissance à l'âge industriel, ils s'emparèrent de continents jusqu'alors inaccessibles. Sous tous les ciels, on les vit développer leur domination commerciale et politique, leur religion et leurs techniques, inventant la modernité et l'économie planétaires, défaisant des dynasties antiques et des souverainetés immémoriales. Mais comment firent-ils ? Pourquoi donc cette conquête aux mille formes marcha-t-elle si bien ? Cette fois, il semble que plus personne ne sache exactement quelles sont les réponses vraies à de telles interrogations. Sans doute ne manque-t-on pas d'hypothèses de toutes sortes. Ainsi discerne-t-on, aux origines du « miracle européen », une convergence complexe entre des avancées techniques (caravelles, fusils à balle, imprimerie, etc.), des mutations intellectuelles (sciences exactes, méthode expérimentale, applications systématiques), de fantastiques appétits de gains nouveaux et la fabrication des outils – militaires et idéologiques, spirituels et financiers – destinés à les satisfaire. Ainsi naquirent les représentations d'un Occident triomphant, capable de se rendre *« comme maître et possesseur de la nature »* qu'on se plût à opposer à un Orient contemplatif, apathique, destiné à stagner dans la routine artisanale et le despotisme politique.

Le destin de l'Occident, croyait-on, révélait quelque chose d'unique. Il correspondait à une forme particulière de rationalité, capable de théorie et porteuse de réalisations concrètes. Voilà ce que l'Orient aurait ignoré, demeurant étranger à la raison tel qu'on l'entend ici – rêveur, mystique ou asservi, hébété par l'opium ou par la dissolution de soi. Ces images convenues ont plus ou moins persisté dans l'imaginaire social. D'autres représentations les ont concurrencées fortement, depuis que l'Asie industrialisée s'est mise à battre l'Occident sur son terrain. Les réussites techniques et commerciales du Japon, celles des « quatre dragons », à présent celles de l'Inde, collent mal avec le vieux préjugé d'un Orient « irrationnel », incapable d'innover, incompétent et approximatif dans les domaines pratiques. Du coup, il convient de penser à nouveaux frais les motifs et les limites de la réussite de l'Occident et considérer autrement l'image de l'Orient.

C'est à cette vaste tâche que s'est attelé l'anthropologue Jack Goody. Pour la mener à bien, il a pris l'initiative de quitter les vues générales et les considérations d'ensemble. Au lieu de disserter, une fois de plus, sur les génies respectifs de l'Est et de l'Ouest, il examine à la loupe les procédures de raisonnement. Comment construit-on une démonstration en Grèce, en Inde, en Chine ? Les différences sont-elles assez nettes pour qu'on puisse attribuer à « un âge de la raison » spécifiquement occidental les succès des marchands hollandais ou vénitiens, des conquistadors, des troupes britanniques ou françaises ? Il ne semble pas. Epluchons donc les livres de compte. Parcourons les registres des compagnies, comparons les techniques bancaires de l'Inde et de la Chine avec celles de l'Europe à l'âge classique. Les Occidentaux, en inventant la comptabilité à partie double, se sont ils réellement dotés d'un outil de gestion rompant avec toutes les habitudes connues ? La minutieuse et originale exploration de Jack Goody aboutit ici encore à un constat de proximité : *« L'activité économique de l'Asie aux XVIIe et XVIIIe siècles ne semble pas avoir beaucoup différé, dans sa nature, de celle de l'Occident. »* Mêmes méthodes de base, mêmes principes de fonctionnement, mêmes mécanismes de prix.

Les structures familiales et leurs différences relatives ne paraissent pas, elles non plus, avoir joué un rôle déterminant. Telle est en tout cas la conclusion que tire Jack Goody du dernier volet de cette longue enquête. Alors ? On pourrait s'étonner que tant de recherches et d'efforts n'aboutissent qu'à effacer de fausses différences. Mais ce travail n'a pas d'autre ambition, au moins dans un premier temps. Son but : mettre en lumière le fait qu'aucune singularité extraordinaire de l'esprit européen n'a fondé le succès de l'Occident. Cette réussite récente n'est pas la conséquence d'une nécessité absolue ou d'un énigmatique destin. Contingente, temporaire, aléatoire, conjoncturelle, circonstancielle..., la domination de l'Ouest ne repose pas sur « un génie » de l'Occident. Il convient d'abandonner cette croyance et de tirer toutes les conséquences de cet abandon. De même, il convient de se défaire de *« l'idée selon laquelle l'Orient aurait été interdit de changement pour des raison générales, par exemple l'absence d'un modèle rationnel ou familial adéquat »*. On dira donc adieu aux considérations sur les *« raisons culturelles profondes »* qui expliqueraient les différences de développement. Ce ne sont que trompe-l'œil et faux-semblants, pour Jack Goody, au terme de sa vaste enquête. Vient le temps des études de détail et des réévaluations.

Deux chantiers s'ouvrent en effet, une fois ruinées les grandes différences illusoires de l'Orient et de l'Occident. L'un consiste à mettre en lumière, sur la très longue durée, les héritages communs et aussi les facteurs de circonstance qui permirent par moment à tel de ces deux mondes de prendre la tête – dans un domaine, à une époque. Affaire d'expertises serrées et de recherches à venir. L'autre chantier s'attache à reconstituer l'histoire de ce découpage imaginaire du monde entre deux pôles, à faire saillir les traces laissées par cette division dans des domaines très divers. Michel Foucault, dans la préface à la première édition de l'*Histoire de la folie à l'âge classique* – texte superbe, qu'il supprimera des éditions suivantes – en avait déjà indiqué le programme : *« Dans l'universalité de la* ratio *occidentale, il y a ce partage qu'est l'Orient : l'Orient pensé comme l'origine, rêvé comme le point vertigineux d'où naissent les nostalgies et les promesses de retour, l'Orient offert à la raison colonisatrice de l'Occident, mais indéfiniment inaccessible, car il demeure toujours à la limite : nuit du commencement, en quoi l'Occident s'est formé, mais dans laquelle il a tracé une ligne de partage, l'Orient est pour lui tout ce qu'il n'est pas, encore qu'il doive y chercher ce qu'est sa vérité primitive. Il faudra faire une histoire de ce grand partage, tout au long du devenir occidental, le suivre dans sa continuité et ses échanges, mais le laisser apparaître aussi dans son hiératisme tragique. »* Peut-être les études ont-elles suffisamment avancé, depuis ces lignes parues en... 1961, pour qu'on se demande si Foucault n'était pas lui-même largement tributaire du mythe qu'il souhaitait voir étudié. L'effacement des frontières est une tâche de longue haleine.

Les débuts de Castro au « Monde »

1959. CASTRO PREND LE POUVOIR
Présentation de Marcel Niedergang. Seuil, « Les événements dans *Le Monde* », 256 p., 95 F (14,48 €).

Le 26 juillet 1953, un jeune avocat rebelle, Fidel Castro, tentait l'assaut de la caserne de Moncada à Santiago de Cuba. Arrêté, emprisonné, puis exilé au Mexique, et devenu le symbole de l'opposition à la dictature de Batista, il débarquait à nouveau dans l'île, clandestinement, en décembre 1956. Son arrivée triomphale à La Havane, trois ans plus tard, prélude à un bouleversement politique et stratégique immense. Revenir sur les événements, à travers les impressions à chaud de l'époque, est un exercice toujours passionnant. Inaugurant cette nouvelle collection du Seuil, voici la quasi-totalité des articles paru en 1959 et 1960 dans *Le Monde* présentés tels quels : séries de longs reportages – comme les journaux n'en publient plus aujourd'hui – ou courts encadrés qui permettent de se replonger dans le climat – délibérement optimiste – de l'époque. On notera à la veille de la révolution un long reportage effectué par Claude Julien en mai 1958, intitulé « Cuba, entre la colère et la peur », complet et accablant sur la dictature de Batista et qui a de curieuses résonances aujourd'hui. Puis vient la révolution. L'enthousiasme des « fidélistes » d'alors, la modération de Washington au départ, l'épuration, les premières approches soviétiques, l'enthousiasme des démocrates du monde entier ou les premiers discours de Castro replongent dans une atmosphère bien souvent oubliée. Qu'on ne cherche d'ailleurs pas dans cet ouvrage les épisodes clés qui ont suivi la révolution cubaine ; toutefois sont proposés en final trois articles « bilan », parus en 1969, 1979 et 1989.

Anne Proenza

Vues sur Marseille

Trois essais sur la cité phocéenne à l'occasion des 2 600 ans de sa fondation

MARSEILLE, 2 600 ans d'histoire
de Roger Duchêne et Jean Contrucci.
Fayard, 880 p., 198 F (30,18 €).

HISTOIRE DE MARSEILLE de la Révolution à nos jours
d'Emile Témine.
Editions Perrin, 432 p., 149 F (22,71 €).

GUERRE FROIDE, GRÈVES ROUGES Parti communiste, stalinisme et luttes sociales
de Robert Menchérini.
Editions Syllepse, 305 p., 140 F (21,34 €).

Marseille fête ses 2 600 ans cette année. Ou plutôt : la ville fête le centenaire de son 2 500e anniversaire, puisque c'est en 1899 qu'une date précise de fondation était adoptée par la municipalité Siméon Flaissières, afin d'organiser de grandes réjouissances en cette fin de XIXe siècle agitée. Les éditeurs ont saisi l'occasion.

Premier volume paru, un colossal *Marseille*. L'ouvrage cumule les avantages et les inconvénients des grands panoramas généralistes. Ecrit dans une langue alerte, il est pratique pour connaître les grandes lignes d'un épisode de cette si longue affaire. Les premiers chapitres sur la fondation de la ville et les fouilles en cours opèrent une mise au point très utile. Mais embrasser tant de siècles d'une histoire totale expose à quelques écueils : les points de vue adoptés constituent des sortes d'opinions moyennes, sans que les termes des débats historiques soient clairement exposés. Par exemple : au XVIIe siècle, *« il y avait* (..) *de bons architectes et de bons artistes marseillais, et une tradition locale vivace.* (...) *Il faut donc se garder de voir partout l'influence de l'Italie ou de Paris »*. Face à une (mauvaise) réputation qui n'est évoquée qu'implicitement, cela sonne comme une piètre dénégation : il y a vraiment un mystère de cette ville sans chefs-d'œuvre alors que sa voisine Gênes, bâtit de somptueux palais.

Emile Témime publie de son côté une imposante *Histoire de Marseille, de la Révolution à nos jours*. On y reconnaît le grand historien des immigrations et son souci d'une histoire économique qui soit aussi celle de la main-d'œuvre. Emile Témime feuillette la vie politique de ces deux siècles sans les placer sous le signe d'un unanimisme introuvable. A propos des batailles du libre-échange, il souligne que la bourgeoisie marseillaise est divisée, contrairement à ce que suggère *Marseille*. Les pages sur la *« tentation des extrêmes »*, concernant le début du XXe, alimentent utilement la réflexion sur les passions politiques actuelles, et les étonnantes contradictions qui continuent de les marquer. L'historien cite l'Action française dénonçant en 1911 le nouveau préfet Schrameck, *« garde-chiourme juif »*, dans un climat xénophobe et raciste étouffant comme la ville en sécrète souvent. Mais il précise que ce préfet sera finalement élu sénateur en 1920.

Emile Témime mentionne souvent Robert Menchérini comme référence à propos des occupations d'usine des années 45 et suivantes. Il faut signaler la sortie récente de *Guerre froide, grèves rouges*, du même auteur, à propos des grandes grèves de 1947 qui, parties de Marseille, secouèrent la France : le travail, qui porte sur « Parti communiste, stalinisme et luttes sociales en France », est impeccable.

Michel Samson

Signalons la sortie d'un remarquable dictionnaire biographique : *Marseillaises, vingt-six siècles d'histoire*, (ouvrage collectif) Editions Edisud/Ville de Marseille/Région PACA, 240p; 185F (28,20€)

Alphandéry, la soif du militant

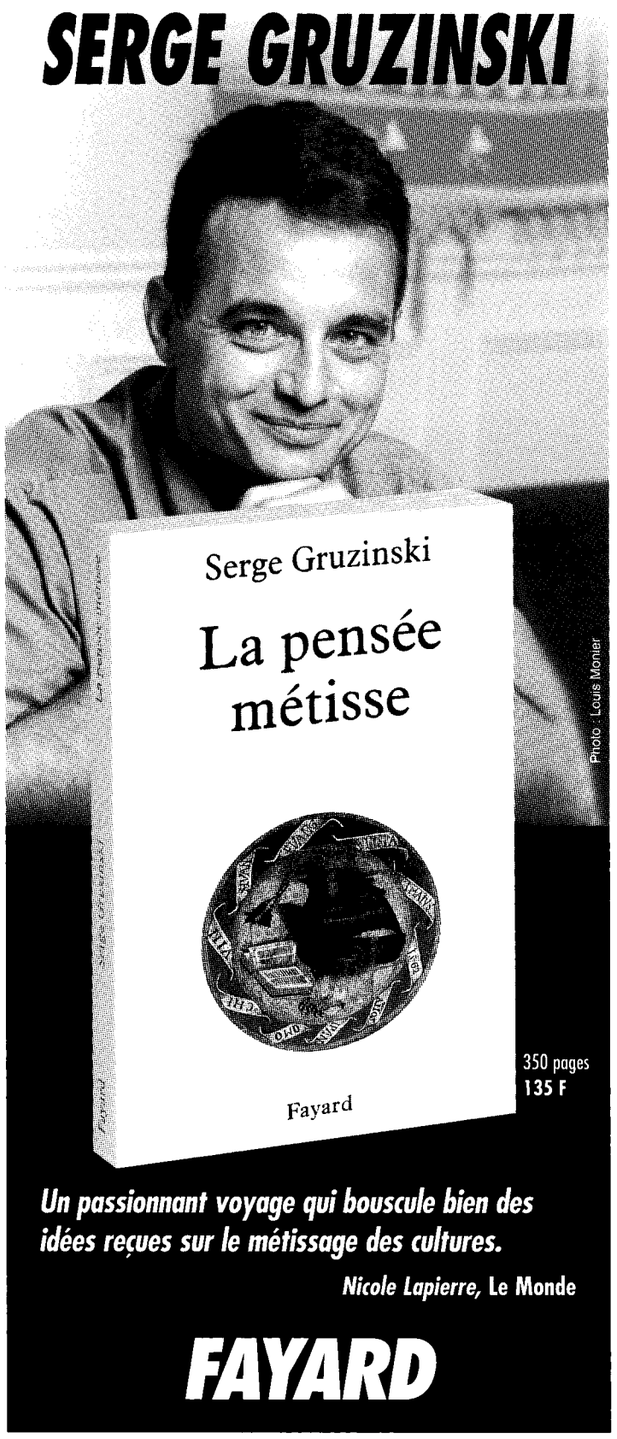
VIVRE ET RÉSISTER
de Claude Alphandery.
Editions Descartes & Cie, 148 p., 92 F (14,02 €).

Claude Alphandery doit avoir un penchant pour le conseil verlainien : *« Prends l'éloquence et tords lui son cou. »* Sans jamais élever le ton, il témoigne d'une existence d'une grande richesse. Lieutenant-colonel FFI à vingt-deux ans puis nommé au même âge attaché de presse à Moscou, il démissionne ensuite de l'ENA pour retourner à Moscou essayer de créer un quotidien français. Ses déboires là-bas ne l'empêcheront pas, revenu au pays, d'adhérer au PCF et... de se représenter à l'ENA, où il est à nouveau reçu.

C'est le récit d'un parcours à la double allégeance, celle des intérêts de l'Etat et celle du militant, qui pique ensuite l'intérêt du lecteur. Après avoir fait ses adieux au communisme, il prend des responsabilités au comité directeur du Club Jean-Moulin, pendant qu'il rejoint aux finances Claude Gruson, grand prêtre des comptes de la nation. S'il accepte ensuite le métier de banquier, c'est pour pousser le plus possible à la construction de logements. Admirateur de Mendès France, son retour au militantisme politique s'opère aux côtés de François Mitterrand, mais c'est vite avec Michel Rocard et la « deuxième gauche » qu'il se sent le plus à l'aise.

On lira avec fruit les pages qui développent le thème : marché, oui ; capitalisme, non. Claude Alphandery, toujours sur le terrain, encourage les entreprises à vocation solidaire qui s'efforcent de ramener à la dignité par le travail ceux qui ont été rejetés sur les bas-côtés de la route. Pas de retraite pour les militants, qui connaissent toujours l'art de retrousser les manches !

Pierre Drouin



LeMonde Job: WIV1299--0008-0 WAS LIV1299-8 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0379 Lcp:700 CMYK

Vagues propos sur l'art

Nicolas Bourriaud propose sa théorie de l'art. L'éclectisme consensuel est-il la bonne méthode ?

FORMES DE VIE
L'art moderne et l'invention de soi
de Nicolas Bourriaud.
Denoël, 190 p., 110 F (16,76 €).

Nicolas Bourriaud est assez à la mode. Critique d'art aimé des institutions, il a décidé de la représentation française à la dernière Foire d'art contemporain de Madrid. Ecrivain, il a participé à la revue *Perpendiculaire*, avant de prendre parti contre Michel Houellebecq. Il lui manquait cependant un livre où ses positions se définissent. *Formes de vie* se veut cet ouvrage et traite de questions sérieuses : qu'est-ce que la modernité ? Que faut-il faire aujourd'hui ?

Quelques convictions s'affirment. Il apparaît d'abord que Bourriaud entend être d'accord avec le plus grand nombre possible d'autorités. Aussi se réclame-t-il de Marx, Valéry, Blanchot, Foucault, Baudelaire, Benjamin, Gombrowicz, Nietzsche, Althusser, Bataille, Debord, Lévi-Strauss, Guattari, Lyotard, Barthes et autres. L'éclectisme de l'auteur paraît sans limites. Il se joue des contradictions avec tant d'aisance qu'il peut en appeler au situationnisme et à Henri Lefebvre, quoique ce dernier ait été accablé de quolibets par l'IS.

Cette technique a ses inconvénients. Elle incite à lire vite. De là des approximations. Ainsi apprend-on que Monet aurait peint *Impression soleil levant* à Londres et que Gauguin se serait rendu aux Marquises en 1891. De là des rapprochements à grande vitesse qui se rient des singularités, tel celui qui réunit Blanchot, Dali et Klein à l'enseigne de la *« pure pratique d'existence »*. La philosophie et son histoire ne sont pas mieux traitées, l'essentiel étant qu'elles donnent raison à Bourriaud.

Mais raison sur quoi ? Tant de pensées si distinctes ne peuvent se rejoindre que selon la méthode du plus petit commun dénominateur. L'auteur rappelle donc à un lecteur qu'il suppose ignare ou distrait que la définition de l'art ne va pas de soi, que le développement de l'industrie a changé la civilisation, que le travail est désormais parcellaire et spécialisé, le temps de chacun segmenté et organisé par la société. On peut en convenir tranquillement et en déduire que l'artiste s'oppose à cet asservissement par des attitudes et des œuvres. Les unes ne se séparent pas des autres, jusqu'à se confondre. Bourriaud le dit avec insistance et renvoie – encore des références et des révérences hétéroclites – aux présocratiques, à Brummel et à Beuys.

Ces considérations conduisent à des principes évasifs. *« C'est la cohérence d'un univers, et le réseau de correspondances que l'artiste arrive à établir entre son existence, son dispositif de production et ses processus d'exposition, qui fonde la valeur de l'œuvre d'art »*, apprend-on. Arno Breker, que Bourriaud déteste assurément, eut l'existence d'un artiste officiel nazi, il produisait des bronzes monumentaux avec ses assistants et les exposait à des fins idéologiques. Aussi était-il cohérent dans l'abjection, ce qui ne fonde en rien la valeur de ses œuvres. La logique interne ne suffit pas.

Que l'art doive permettre *« une compréhension globale d'une économie d'existence »* est indubitable, mais si vague... Il faudrait savoir de quelle économie il s'agit, selon quelles exigences intellectuelles et morales. Le propos se perd dans de bonnes intentions sans effets, éloge consensuel de la subversion. Cherchant une thèse qui soit sienne, Bourriaud écrit : *« Le monde de l'art devient un lieu intermédiaire d'où il serait à la fois possible d'analyser le réel et d'agir sur lui, un porte-avions d'où partiraient des raids réguliers vers le champ social. »* La piste est un peu courte.

Philippe Dagen

Les robots ont-ils une âme ?

Spécialiste d'histoire et de philosophie de la technique, Jean-Claude Beaune s'interroge sur les rapports de l'homme et des machines

PHILOSOPHIE DES MILIEUX TECHNIQUES
de Jean-Claude Beaune.
Ed. Champ Vallon, 624 p.,
198 F (30,18 €).

Depuis le Neandertal, disait Octavio Paz, *je vois trois grands problèmes : le sexe, le travail et la mort. »* Les philosophes contemporains, pourtant, ont moins parlé du sexe que de la mort, et moins encore du travail que du sexe. Le travail, les outils, les machines, les usines, l'industrie, la technique : il y a là un territoire immense offert à la pensée, et curieusement négligé – ou presque. Heidegger, il est vrai, a proféré sur le sujet quelques paroles définitives. *« La technique*, a-t-il dit, *n'est pas la même chose que l'essence des techniques »* – formule dont ses exégètes ont en vain essayé de découvrir le sens caché. En France même, un universitaire plus modeste, Bertrand Gille (1), s'est efforcé, durant les années 60 et 70, de promouvoir l'histoire des techniques au même niveau de *« dignité »* que celui dont jouissait déjà l'histoire des sciences, tout en rêvant, à la fin de sa vie, d'une *« épistémologie des techniques »* qui, en replaçant *« technè »* et *« épistemé »* sur un pied d'égalité, aurait effectivement renoué, de ce point de vue, avec la pensée grecque.

Mais l'œuvre de Bertrand Gille n'a malheureusement pas atteint le grand public. Reste l'influence qu'elle a pu exercer sur un petit groupe de philosophes français, de Gilbert Simondon à Gilles-Gaston Granger, de Gilbert Hottois à François Dagognet, et du regretté Jean-Pierre Séris à Frank Tinland. C'est à cette mouvance que se rattache Jean-Claude Beaune. Celui-ci enseigne actuellement la philosophie des sciences à l'université Jean-Moulin, à Lyon, après avoir été, de 1978 à 1989, l'animateur de la revue *Milieux*, dont les trente-sept numéros continueront pendant longtemps de faire référence. Auteur ou directeur d'une bonne dizaine d'ouvrages consacrés à divers aspects de la « culture » technologique, Jean-Claude Beaune vient de rédiger – seul, ce qui n'est pas un mince exploit – une monumentale « somme » de plus de six cents pages, qui fait, sur ce vaste sujet, le point des connaissances, tout en ouvrant, au fil des pages, mille pistes passionnantes de recherche et de réflexion.

Jean-Claude Beaune
Né en 1942, Jean-Claude Beaune est professeur de philosophie des sciences à la faculté de philosophie de l'université Jean-Moulin de Lyon, où il a exercé la fonction de doyen. Il a dirigé la revue *Milieux* (écomusée du Creusot). Il a publié, outre de nombreux articles, *L'Automate et ses mobiles* (Flammarion, 1980), *La Technologie introuvable* (Vrin, 1981), *Le Vagabond et la machine* (Champ Vallon, 1983) et *Les Spectres mécaniques* (Champ Vallon, 1988). Il a aussi dirigé deux ouvrages collectifs, chez Champ Vallon : *La Philosophie du remède* (1993) et *Le Déchet, le Rebut et le Rien*, issu d'un colloque qui s'est tenu à Lyon en 1997 (1999).

L'auteur commence par nous rafraîchir la mémoire en rappelant que, si technique et philosophie semblent avoir divorcé depuis Kant, elles ont été, au contraire, en étroites relations, non seulement chez les Grecs, mais jusqu'au siècle des Lumières. Pour Piero della Francesca, Léonard de Vinci ou Galilée, le beau titre d'« ingénieur » est aussi prestigieux, sinon plus, que celui d'« artiste » ou de « penseur ». Au seuil du XVIe siècle, Bacon reste le véritable inventeur de la méthode « expérimentale ». Avec sa théorie des *« animaux-machines »*, Descartes jette les bases de ce que nous appelons, depuis Norbert Wiener, « cybernétique ».

Spinoza gagne sa vie en polissant des verres de lunette. Pascal invente la montre-bracelet. Plus fortuné, Leibniz, qui a les moyens de payer des ouvriers, se lance dans les entreprises les plus diverses : on ne lui doit pas seulement la Monadologie, mais aussi, ce qui n'est pas moins utile au bonheur de la vie, un nouveau système de bouchage des bouteilles, un modèle de machine à calculer ainsi qu'un projet d'assèchement des mines du Harz. Quant à Diderot, il ne se contente pas, en pilotant *l'Encyclopédie*, d'élever un monument grandiose à la gloire de l'artisanat et du travail manuel. Joignant le geste à la parole, il s'exerce à démonter, de ses propres mains, trois des machines les plus sophistiquées de l'époque : le métier à bas, le métier à velours et le métier à étoffes brochées. Cette performance lui vaut notre respect. D'autant qu'on ne voit pas du tout Bergson démonter le moteur de son Hispano-Suiza, ni Heidegger celui de sa Volkswagen.

Jean-Claude Beaune montre ensuite comment la question de la technique – ou de ce qu'il préfère appeler les « milieux » techniques – ne peut être abordée, de nos jours, que dans un esprit résolument interdisciplinaire. Cette question a, en effet, des dimensions multiples. Une dimension physiologique, par exemple, puisque les processus techniques ne font souvent que reproduire ceux de l'organisme vivant, modèle ultime de tous les « automates » et autres « robots ». Mais aussi une dimension anthropologique : la magie n'est-elle pas, dans toutes les civilisations, y compris dans la nôtre, l'une des figures les plus anciennes de la technologie, et le réparateur de la télé la réincarnation moderne du shamane sibérien ? Une dimension esthétique, aussi : qu'il s'agisse de musique, d'architecture ou de design, le créateur actuel ne doit-il pas se faire, avant tout, ingénieur ? Ainsi, bien entendu, qu'une dimension politique : non seulement parce que, de la guillotine à la chaise électrique, la technologie a toujours été un instrument du pouvoir, mais, surtout parce que, l'histoire de la technique n'est pas séparable de celle de l'exploitation. *« Une machine à tisser*, rappelle Marx, *fut inventée à Dantzig vers 1530 : mais les magistrats, craignant à juste titre que cette invention ne convertît nombre d'ouvriers en mendiants, firent noyer l'inventeur. »* Heureux temps.

L'ouvrage de Jean-Claude Beaune s'inscrit, enfin, dans le sillage des méditations de Bachelard sur la symbolique des éléments. Il nous propose, en quelque sorte, une *« psychanalyse de l'outil »* – et, surtout, de l'utilisateur d'outils. Car la technique, même lorsqu'elle est efficace, est loin d'être transparente. Elle renvoie l'homme aux résistances de la matière, aux défaillances de son propre corps, aux angoisses de la « panne », à l'inertie des choses. Par où il apparaît que toute réflexion sur la technique est aussi, à sa manière, une réflexion sur le sexe et la mort.

Christian Delacampagne

(1) On lui doit, dans l'« Encyclopédie de la Pléiade », une remarquable *Histoire des techniques.*

Voir pour savoir

Ou comment la construction des savoirs passe par celle de l'élaboration d'appareils optiques

LA FABRIQUE DU REGARD
de Monique Sicard.
Ed. Odile Jacob,
276 p., 160 F (24,39 €).

Pour l'édition du *De fasciculo de medecina* par les frères Giovanni et Gregorio de Gregori, le 5 février 1494, un artiste anonyme a réalisé une gravure sur bois. Elle représente une dissection. Le médecin officie du haut d'une chaire de bois sculptée. Un assistant entreprend la découpe du corps d'un homme allongé sur une planche, tandis qu'un étudiant montre à l'aide d'une baguette les parties du corps à observer. Le renouveau de l'anatomie et la modernité du bois gravé donnent une impulsion commune à l'*« oser voir »* par lequel le regard scientifique s'affranchit des autorités. Léonard de Vinci, qui ne pouvait *« peindre sans savoir, ni savoir sans voir »*, illustre pleinement ce rôle des images dans la connaissance que Monique Sicard relève et interroge avec perspicacité. Sans images, que seraient la biologie, la géographie, l'astronomie ou la médecine ? Argentiques ou électroniques, gravées ou aquarellées, les images savantes sont des outils de la raison scientifique. La construction des savoirs passe par celle d'optiques et de machines qui donnent accès à ce que l'œil humain ne verra jamais. La transparence des images garantirait l'objectivité des connaissances. Dévoiler la face cachée des images, restituer leurs organisations techniques, c'est aller à l'encontre de leur illusoire neutralité et *« rendre aux médiations la place qui leur revient »*.

Gravures, photographies et images numériques construisent notre regard. Les histoires d'images, brèves et précises, réunies ici ont pour seul point commun de montrer comment nos représentations de la réalité sont guidées par les dispositifs techniques de production des images. Certains épisodes sont bien connus des historiens des sciences. Sur la lunette astronomique de Galilée ou le microscope d'Antoni van Leeuwenhoeck, comme sur les débats que l'emploi de ces instruments nouveaux a provoqués, le cortège des commentaires est imposant.

D'autres événements sont presque oubliés. Guillaume Duchenne de Boulogne, médecin à l'hôpital de la Salpêtrière, obtint plusieurs distinctions, sous le Second Empire, pour ses expériences électrophysiologiques. Duchenne appliquait des réophores sur le visage des patients. Le passage du courant électrique provoquait la contraction de muscles du visage. Il photographiait minutieusement les résultats obtenus, soignant ses éclairages, apportant ainsi sa contribution à l'étude de l'expression des passions. Au début des années 1870, Jules Janssen bénéficia d'une célébrité fugitive pour son emploi du fameux revolver photographique. Le nouvel outil de prise de vue devait assurer le triomphe de la mission astronomique française envoyée au Japon pour observer, le 9 décembre 1874, le passage de Vénus devant le disque solaire. Les photographies obtenues seront à peine lisibles, mais le revolver, promesse de prises de vue automatiques en cascade, frappait l'imagination des contemporains...

Souvent passionnantes, les descriptions de Monique Sicard ne garnissent pas seulement de plaisants portraits les galeries de l'histoire des sciences, elles dénoncent les méfaits d'une épistémologie naïve, trop empressée à justifier la grossière opposition de l'usage scientifique et des abus médiatiques des images. Savante, l'image demeure polysémique ; construction, elle se donne pour une empreinte. Des rêves anciens informent nos regards outillés.

Jean-Paul Thomas

Malaise dans la société marchande

De Machiavel à La Rochefoucauld, en passant par Hobbes, Spinoza et Montesquieu, sur le thème de l'intérêt comme passion et antidote aux passions, comme raison et serviteur de l'honneur

POLITIQUES DE L'INTÉRÊT
Sous la direction de Christian Lazzeri et Dominique Reynié.
Presses universitaires franc-comtoises, 454 p.,
190 F (28,96 €).

A une époque où le moindre fléchissement du taux de croissance économique provoque mécontentement et inquiétude, les préoccupations éthiques ont tendance à passer au second plan. Les multiples affaires qui défrayent la chronique sont-elles concevables sans un certain affaissement de la morale, sans la poursuite exclusive d'intérêts souvent sordides ? Dans les périodes d'abondance et de plein emploi s'expriment plus facilement les faiseurs de sermon et autres prêcheurs. Ou bien au moment où s'invente un nouveau système. Entre le XVIe et le XVIIIe siècle, le concept d'intérêt est devenu non seulement le principal paradigme explicatif des conduites individuelles et collectives, mais aussi l'une des principales formes de légitimation des actes de gouvernement. Et il n'a pas manqué d'auteurs, parmi les plus grands, pour s'en émouvoir. De Machiavel à La Rochefoucauld, de Guichardin à Hobbes, de Spinoza à Rousseau, de Montaigne à Montesquieu, somptueuse est la galerie que nous offrent à visiter Christian Lazzeri et Dominique Reynié sur le thème de l'intérêt, à la fois comme passion et antidote aux passions, comme raison, y compris la sinistre raison d'Etat, et comme serviteur de l'honneur et autres valeurs irrationnelles. Sade ne manque pas à l'appel, bien sûr. Quand on a appris avec Mandeville que *« les vices privés font les bénéfices publics »* (c'est le sous-titre de la fameuse *Fable des abeilles)*, comment ne pas rire des *Infortunes de la vertu* en compagnie du « divin marquis ». A vrai dire, on ne rira pas longtemps quand on découvrira chez le plus célèbre, le plus subversif des embastillés, que *« le pouvoir est par nature criminel »*. Mais laissons cela qui nous entraînerait trop loin, et revenons à nos moralistes.

UN PIÈGE

Sans doute le philosophe anglais Adam Ferguson (1723-1816) est-il l'un de ceux qui ayant le mieux formulé le malaise qui est susceptible de troubler la société marchande. *« On peut parfois considérer*, écrit-il, *que l'homme* [dans une telle société] *est un être solitaire et indifférent ; il a trouvé un objet qui le met en compétition avec ses semblables, et il traite ces derniers comme il traite son bétail et sa terre, en fonction des profits qu'ils lui apportent ; le mécanisme qui, comme nous le supposons, a permis la formation de la société, ne fonctionne en fait que pour introduire la discorde, ou permettre à ses membres de continuer leur commerce une fois que les liens affectifs sont brisés (1) ». Beaucoup de choses sont dites dans ces quelques phrases, qui seront redites indéfiniment jusqu'à nos jours : la société civile prise à son propre piège, la désaffection des rapports sociaux, la solitude de l'individu moderne, un ordre qui se délite immédiatement en désordre. Montesquieu a beau enseigner de son côté que le commerce adoucit les mœurs et qu'il conduit à la paix, l'arrogance insultante des gagnants, des parvenus et l'envie rageuse des laissés-pour-compte, des malchanceux, instituent dans les rapports sociaux une sauvagerie qui n'a rien à envier au mythique état de nature que l'on est censé avoir abandonné par « contrat social ». L'Adam Smith de La Théorie des sentiments moraux*, qui n'a pas encore conçu les mécanismes explicatifs de la *Richesse des nations*, a bien conscience lui aussi que les hommes n'hésitent pas à renoncer à la vertu pour la richesse. Mais il y a tout de même une différence entre le fait de dire que la richesse se fait souvent aux dépens de la vertu et celui de dire que la richesse ne peut venir qu'aux dépens de la vertu. Dans le duel qui les oppose à un demi-siècle de distance, Smith ne manque pas d'arguments à opposer au génie diabolique de Mandeville (surnommé en son temps *« homme-diable »*, *man-devil*). L'homme n'est pas aussi calculateur qu'on le suppose quand on le dit mû uniquement par son intérêt ; d'autre part, l'intérêt particulier n'est pas forcément vicieux ; enfin, les marchands se trouvent eux-mêmes dans la nécessité d'adopter des normes de comportement – probité, ponctualité et prudence – dans la conduite de leurs affaires. Et certes, l'on peut concilier deux idées contradictoires, la première que la plupart des hommes ne sont pas vertueux, la seconde que la plupart des hommes agissent vertueusement pour des raisons (la vanité, l'ambition, l'avarice) que l'on ne peut qualifier de vertueuses. Mais il n'est pas sûr que la morale y trouve son compte.

Pour sortir de ce prêchi-prêcha, rien de mieux que de faire un bond de deux siècles en arrière, jusqu'à Giovanni Botero (1540-1617). L'immense auteur *Della ragione di stato* nous fait comprendre que, même si la fortune du Prince dépend de celle de ses sujets, l'économie ne peut suffire à assurer la conservation de l'Etat. En effet, de deux choses l'une : ou bien l'économie fonctionne convenablement, et il n'est pas sûr que l'on en crédite le gouvernement, ou bien l'économie entre en crise, et ceux qui sont en difficulté pourront toujours s'étonner que l'autorité ne vienne pas à leur secours. Dans les deux cas, le lien politique entre gouvernants et gouvernés est menacé. C'est pourquoi Botero conseille au Prince de tirer un aussi grand profit politique que possible des moments de crise en veillant toujours à renforcer le lien de dépendance de ses sujets. Ainsi la condition sociale des gouvernés sera-t-elle saisie comme le résultat direct d'une reconnaissance des gouvernants. Ainsi sera rétribuée l'obéissance. Pour parfaire le système, il est aussi conseillé au Prince de mettre ses sujets au travail *« à fin que s'appliquans à la culture et labeur de leurs terres, ils s'y affectionnassent, et par ce moyen, ne se souciassent beaucoup de gouvernement et de la seigneurie (2) »*. Malaise, dites-vous, indifférence pour la *res publica*, apathie politique ! sans doute, mais au profit de qui ?

Philippe Simonnot

(1) Adam Ferguson, *Essay on the History of Civil Society,* Edinburg University Press, 1966. *Historie de la société civile,* PUF, 1992.
(2) Giovanni Botero, *Della ragione di stato,* Venise, 1589. Traduction de Gabriel Chappuys : *Raison et gouvernement d'Estat, en dix livres du Seigneur Giovanni Botero,* Paris, chez Guillaume Chaudière, 1599.

Chaque samedi avec
Le Monde
DATÉ DIM./LUNDI
retrouvez
LE MONDE TELEVISION

LeMonde Job: WIV1299--0009-0 WAS LIV1299-9 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0380 Lcp:700 CMYK

L'Asie centrale au miroir de la soie

Kate Fitz Gibbon et Andrew Hale dévoilent l'autre trame des ikats : celle des techniques, des réseaux marchands et l'usage codifié des teintures

IKAT
Splendeur des soies d'Asie centrale
de Kate Fitz Gibbon et Andrew Hale.
Traduit de l'anglais par Lydie Echassériaud,
Editions Adam Biro, 206 p., 395 F (60,21 €).

Les ikats sont ces soieries où la teinture est appliquée uniquement aux fils de chaîne, par bains successifs avant tissage, tandis que des ligatures renouvelées à chaque bain protègent les parties qui ne doivent pas, cette fois-là, recevoir la couleur. Les dessins peuvent être complexes, les couleurs multiples et posées avec une grande précision : l'aspect final présente toujours un tremblé, une vibration spécifiques dus à la légère et constante irrégularité des contours. Connue en Europe sous le nom d'ikat, qui est d'origine malaise, cette technique s'est développée en divers pays, indépendamment. L'Asie centrale, au carrefour terrestre de l'Inde et de la Chine, grande pourvoyeuse de tissus, ne pouvait pas l'ignorer et ses ikats font aujourd'hui les délices des amateurs.

La présentation de la collection Guido Goldman aurait pu rester un pur délice pour les yeux, les motifs, les couleurs, les formes et presque les textures et les reflets, se combinant au fil des pages pour nourrir une rêverie muette. Mais les auteurs se sont donné la peine de passer de l'autre côté de la trame, pour scruter les techniques, la vie des artisans et de leurs commanditaires, retracer les réseaux marchands, expliquer la circulation cérémonielle des vêtements, l'usage codifié des teintures. Ils précisent ainsi les destinations différentes des larges pièces brodées *(suzanis)* ornementales pour les rites familiaux ou des longs panneaux ikatés, en général doublés, qui servent de clôture ou de rideau plus fonctionnels. De même, les dons de vêtements (jusqu'à trois manteaux, enfilés les uns sur les autres, dans une seule réception) n'ont évidemment aucune visée utilitaire et à peine esthétique. Les marchands qui entourent le visiteur s'attendent que celui-ci les revende aussitôt, et le même vêtement, au cours d'un voyage, peut être offert plusieurs fois à la même personne. Il s'agit en fait d'une gratification déguisée.

Femme ouzbèke portant une robe ikatée (1871-1872)

Kate Fitz Gibbon et Andrew Hale ont donc fait œuvre d'historiens, et des plus sérieux, confrontant les savants centre-asiatiques (Sukhareva, Mukminova...), russes et occidentaux. Ils s'interrogent sur le rôle notable des Juifs dans les arts de la soie. Ce rôle part d'une activité salissante et incommodante pour le voisinage, la teinture, qui avait été laissée à ce groupe marginal, surtout la teinture à l'indigo dont ils se retrouvèrent les seuls maîtres ; mais, placée au cœur de la préparation de l'ikat, elle les a réintégrés en bonne place dans un cycle de coopération étroite entre artisans de différentes spécialités.

Bref, un monde fort peu connu, celui de l'Asie centrale au moment où les Russes s'y installent, retrouve dans ce livre son chatoiement et ses irisations, même si la diffusion des teintures chimiques introduit peu à peu des couleurs plus crues et le colonialisme des classements plus tranchés.

Il serait en effet simpliste de parler simplement de déclin des cultures indigènes, lorsqu'on évoque la colonisation russe des principautés d'Asie centrale (l'émirat de Boukhara, les khanats de Khiva et de Kokand). Depuis des siècles, le commerce avec la Russie apportait des revenus substantiels à ces principautés et il a continué à en être ainsi, non sans transferts depuis les zones sous protectorat vers les zones sous administration directe. Le vrai bouleversement est venu après 1917 et pourtant, jusqu'à nos jours, il n'a pas tout à fait tué la fabrication traditionnelle de l'ikat, un tissu revenu à la mode, après les indépendances, comme symbole national. Les commentaires ne se bornent pas à aider notre regard à percevoir, sous d'étranges motifs géométriques, les silhouettes familières de l'aiguière ou du cyprès. Ils nous introduisent, via les objets et les plantes, dans cette civilisation, élégante et fluide, éprise des ondulations du papier marbré (dit là-bas *« nuageux »*), des rinceaux infinis de la céramique khivienne et enfin de l'indéfini miroitant des ikats ...

Pierre Chuvin

Le pacha de l'égyptologie

Le roman vécu d'Auguste Mariette qui,dans les pas de Champollion, ressuscita l'ère pharaonique

MARIETTE-PACHA OU LE RÊVE ÉGYPTIEN
de Claudine Le Tourneur d'Ison.
Plon, 340 p., 149 F.

Claudine Le Tourneur d'Ison aime l'égyptologie et plus précisément les égyptologues. Mettant la chronologie à l'envers, elle commença par nous donner *Une passion égyptienne : Jean-Philippe et Marguerite Lauer* (1) : l'aventure alors méconnue du doyen actuel de l'archéologie nilotique, un vert nonagénaire que Jacques Chirac, du coup, alla décorer en plein désert libyque (*Le Monde* du 26-27 mai 1996). Cette fois, notre consœur égyptomane est remontée jusqu'à l'égyptologie naissante lorsque, après le déchiffreur Champollion disparu à quarante-et-un ans, d'autres Français réinventèrent avec précision horlogère et patience angélique les millénaires pharaoniques. Ces chercheurs travaillaient au milieu d'un peuple auquel le dogme islamique enseigne que ce passé appartient à *l'« âge de l'ignorance »*... Ils eurent en revanche le soutien de la dynastie turco-mahométane éclairée du Caire, sauf sous Abbas Ier (1849-1854).

Mariette-Pacha, chef de file de ces Français orientalisés, créa en 1863 le Musée des antiquités égyptiennes, dont la version présente reste champion toutes catégories des entrées parmi les monuments cairotes. Son fondateur y fut inhumé après son trépas, en 1881, et son tombeau est depuis lors un but de pèlerinage pour les orientalistes du monde entier. Passé à la postérité avec son titre administratif ottoman, attaché selon l'usage local à son patronyme en forme de prénom de soubrette, Auguste Mariette était né en 1821 à Boulogne-sur-Mer. Il eut la vocation subite en étudiant les papiers d'un de ses cousins, disciple de Champollion. Envoyé par le Louvre acquérir des manuscrits coptes dans la vallée du Nil, il n'y parvint pas et de son propre chef consacra les deniers publics à des fouilles à Sakkara, là même où Lauer s'illustrera un jour. Les découvertes de Mariette furent d'emblée si spectaculaires, du Sérapeum, *campo santo* du taureau divin Apis, au Scribe accroupi, du temple d'Edfou à celui de Dendérah, que le fouilleur heureux devint à l'époque une gloire franco-égyptienne, pendant culturel du génie technicien de Ferdinand de Lesseps. Après avoir affronté les féroces pilleurs d'hypogées dans une atmosphère digne d'Agatha Christie, Mariette eut la charge, tout aussi éprouvante dans un autre registre, de guider l'impératrice Eugénie en Egypte, puis il imagina le thème d'*Aïda*, dont Verdi s'empara sans même dire merci.

Ce rêve réalisé de carrière originale en Orient, Claudine Le Tourneur d'Ison l'a reconstitué avec un sens approprié de la mise en scène, mais elle n'a rien eu à inventer tant la vie de son héros fut, dans l'Egypte des khédives, fertile en événements marquants, le moins grandiose n'étant pas la résurrection du temps de Pharaon orchestrée par le pacha français avec une santé réjouissante. Un regret toutefois : le Collège de France et le Centre Golénischeff, à Paris, n'ont pas permis à l'auteur de consulter leurs fonds Mariette. Heureusement les cartons des Musées royaux belges, riches en documents sur l'égyptologue, et des collections privées, se sont généreusement ouverts à la biographie.

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

(1) Plon.

Mystères dionysiaques ?

Après l'étonnante interprétation de Paul Veyne, Gilles Sauron procède à une lecture plus « classique » de la fresque de la Villa des mystères de Pompéi

LA GRANDE FRESQUE DE LA VILLA DES MYSTÈRES À POMPÉI
de Gilles Sauron.
Picard, « Antiqua », 168 p., 195 F (29,72 €) jusqu'au 31 mars, 245 F ensuite (37,35 €).

Ainsi va la vie scientifique qu'à quelques mois d'intervalle deux grands livres proposent deux interprétations opposées d'un monument parmi les plus célèbres de la peinture antique, et qui a déjà suscité des publications en grand nombre. Au printemps dernier, Paul Veyne (1), prenant largement le contrepied des interprétations antérieures, ne voulait voir dans cette somptueuse fresque, réservée aux appartements privés d'une riche femme de Pompéi, que l'évocation d'un mariage, où les symboles du sacré ne figuraient que pour autant qu'ils imprègnent toute la vie des hommes de l'Antiquité. Démonstration éblouissante et qui emportait largement la conviction.

Gilles Sauron conteste cette interprétation et soutient, avec non moins d'éclat et de talent, une lecture plus traditionnelle, mais aussi plus complexe, de cette fresque *« conçue comme une énigme »*. On aurait représenté *« en parallèle trois histoires, d'une part celle de Sémélé (à droite) et celle de Dionysos (à gauche), et d'autre part celle de la prêtresse qui revit ces deux histoires dans certains événements apparemment purement humains de sa vie mais aussi par sa participation aux initiations féminines (comme initiée puis comme initiante) et masculines (comme initiante seulement) aux mystères dionysiaques, et la fusion en une seule narration picturale de ces trois histoires parallèles fait toute la matière de cette somptueuse illustration de l'histoire d'une femme qui a prétendu s'identifier aux dieux »*. Interprétation qui s'inscrit donc dans le droit fil de la plupart des auteurs qui l'ont précédée, ce qui ne signifie pas que Sauron n'apporte rien de neuf. On le mesure d'autant mieux qu'il prend la peine de dresser un bilan historiographique passionnant, qui montre la variété infinie des identifications de détail autant que des interprétations d'ensemble.

Sauron, par une série de rapprochements iconographiques souvent décisifs, en récuse beaucoup et éclaire bien des symboles obscurs ou mal compris. Et son apport, sur certains points, paraît difficilement contestable, comme l'identification de Sémélé (et non d'Ariane) au côté de Dionysos (idée reprise de Boyancé) ou la distinction entre les silènes d'Apollon et ceux de Dionysos. D'une façon générale, l'enchaînement de la démonstration séduit et, avec un bonheur d'expression jamais pris en défaut, Gilles Sauron conduit le lecteur à adhérer à ses conclusions. En d'autres termes, il donne de l'interprétation classique l'explication la mieux argumentée, entrant dans les détails sans jamais nous y perdre, ne laissant rien dans l'ombre, ne négligeant ni la forme d'une coiffure ni la couleur d'un manteau. Une érudition sans faille, mais constamment dominée et exposée avec une limpidité qui rend la lecture aisée pour tous.

HÉSITATIONS

Et pourtant, si impeccable que soit la démonstration, on hésite à abandonner Veyne pour Sauron. Pourquoi ? Séduisante sans aucun doute, la thèse de Sauron repose cependant sur un postulat exprimé tôt : la fresque se situe dans le contexte *« des pratiques initiatiques dionysiaques qui en forment l'essentiel de l'inspiration »*. Certes, personne ne songe à nier la présence de Dionysos et d'éléments qui se rapportent à son culte ou à ses mythes (Sémélé, le van mystique), mais à formuler par hypothèse que l'on se trouve face à une scène de mystères, le risque était grand de finir par démontrer qu'il s'agit bien de mystères ! Cela conduit Sauron, par exemple, à retrouver la *Domina* dans plusieurs personnages de la fresque, à des moments divers de sa vie de femme et d'initiée, et à supposer une composition d'une grande complexité, dont la commanditaire aurait ordonné chaque détail. Malgré l'intelligence de la démonstration, on hésite à souscrire sans réserve à tant de subtilités.

On accordera volontiers à Sauron que ce décor *« exprime sous des formes voilées une vérité et une seule »*, et il faut donc renoncer à l'idée que toute lecture est légitime. Certes, *« si les exégètes contemporains se sont contredits, c'est parce qu'ils sont victimes de l'"obscurcissement" concerté qui a présidé à la mise en forme du message plastique qu'il exprime »* mais, plus encore, l'exégèse nous fait mesurer ici quel abîme nous sépare d'une civilisation que nous revendiquons comme nôtre mais dont des aspects essentiels nous restent aussi obscurs que les mythes des Papous ou ceux des Arawaks. Car plutôt que d'obscurcissement concerté, c'est de perte de sens qu'il faudrait parler : cette culture nous est devenue largement étrangère car, bien qu'elle nous ait longtemps nourris de sa langue et de ses mythes, elle obéit à d'autres comportements face au sacré, à d'autres codes sociaux et moraux, que nous pouvons essayer de comprendre de l'extérieur – comme ceux des Papous ou des Arawaks ! La compréhension des œuvres ne nous est plus possible sans un formidable apparat didactique et savant, sans une démonstration scientifique nécessairement soumise à évaluation, car nous ne possédons plus les référents intellectuels et spirituels qui en permettraient le décodage simultané. Reste le pouvoir de séduction d'une plastique d'une rare perfection, qui fascine et émeut en dépit de nos ignorances.

Maurice Sartre

(1) « Le Monde des livres » du 5 juin 1998.

Le chantier de la mémoire

Revenir sur les massacres du siècle en convoquant historiens, philosophes et artistes, c'est aussi tenter de définir un nouvel usage du passé

TRAVAIL DE MÉMOIRE 1914-1998
Collectif dirigé par Christian Coq et Jean-Pierre Bacot.
Autrement, « Mémoires », n° 54, 256 p., 130 F (19,81 €).

On sait, depuis le beau travail de Frances Yates sur les origines de la mémoire dans la Grèce antique, la noce incestueuse de l'espace et de la mémoire. Rapportant les séminaires tenus au parc de La Villette au printemps 1998, ce volume s'inscrit assez logiquement dans une collection, qui tente de penser l'Histoire *« au travers de lieux-symboles saisis à des moments charnières de bouillonnement ou de rupture »*. Certes, l'espace est ici sans limites, mais c'est la démarche de l'historien qui est au cœur de ce débat sur la transmission ironiquement illustré par *The Philosopher's Conquest* de Chirico.

Revenir sur les massacres du siècle en mobilisant historiens, philosophes, artistes et magistrats a l'intérêt de croiser les regards... et l'inconvénient de juxtaposer des propos inégalement contrôlés, le contestable ou le caricatural n'étant pas toujours évités. Michelle Perrot est plus juste lorsqu'elle reconnaît que *« l'histoire est un champ de bataille »* dont la force de dénégation ne doit jamais être sous-estimée (ses oublis annulent purement et simplement les réalités occultées). Inapte à apaiser la mémoire sociale – dire le droit relève de la société elle-même –, l'historien ne saurait être un juge, pas même un témoin; un gêneur plutôt, dont le souci de penser l'impensable – comme d'autres s'attachent à représenter l'irreprésentable, d'autres enfin à punir l'inexpiable – définit la vraie mission : ce devoir d'interpellation qui secoue les conformismes et reverse le passé, même récent, dans le champ de la réflexion contemporaine. *« Thérapeute du mal social »*, il ne peut faire l'économie des réflexions de Ricœur sur l'*« épuisement »* de nos ressources de figuration après Auschwitz, de celles d'Adorno ou de Habermas sur l'irrémédiable rupture ; reconnaître la dette de mémoire et de justice au cœur d'une fièvre commémorative désormais universelle manifeste ainsi un usage nouveau du passé dont le chantier ne livre pas encore le code.

Philippe-Jean Catinchi

LeMonde Job: WIV1299--0010-0 WAS LIV1299-10 Op.: XX Rev.: 25-03-99 T.: 09:08 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0381 Lcp:700 CMYK

Georges Vedel reçu à l'Académie française

Elu le 28 mai 1998 au fauteuil de René Huyghe, décédé le 4 février de l'année précédente, Georges Vedel a été reçu jeudi 18 mars sous la coupole. Le nouvel académicien a retracé l'itinéraire intellectuel et spirituel de l'historien d'art, professeur au Collège de France. C'est à Jean-François Deniau qu'est revenue la charge de prononcer l'éloge du professeur de droit, constitutionnaliste et ancien membre du Conseil constitutionnel

Messieurs,

(...) Appelé par l'Académie en 1961 dans le milieu de sa cinquantaine – [René Huyghe] était né en 1906 –, il y siégea plus d'un tiers de siècle. Sa présence parmi vous était naturelle et nécessaire. Elle s'inscrivait dans une tradition toujours vivante, celle de réserver une place aux auteurs qui, historiens, philosophes ou critiques d'art ou de lettres, servent doublement les créations de l'esprit puisqu'ils les comprennent, les expliquent, les éclairent et, ce faisant, les accroissent de leur œuvre propre. Mais René Huyghe était, on le sait ici comme au Louvre, comme au Collège de France, comme dans beaucoup de hauts lieux de la France et du monde, une personnalité dont la richesse se déployait dans plus d'une dimension.

Les hasards de la vie à Paris m'avaient permis de l'approcher à l'occasion d'un dîner dans lequel la distribution des places n'était pas favorable à la communication. J'en avais gardé le souvenir d'une haute et belle stature, d'un visage ouvert et attentif, d'un abord cordial. C'était peu pour satisfaire le désir, que j'avais un instant nourri en forme d'espoir, d'approcher une personnalité dont la réputation avait dépassé très largement le cercle des amateurs d'art et d'un public spécialisé. La perte de cette occasion m'attriste encore plus aujourd'hui. Pour être digne de mon premier travail académique et de celui à qui il est dédié, je ne peux retrouver que par des signes et des traces l'homme dont le souvenir est toujours vivant. (...)

L'unanimité dans l'admiration était totale : elle réunissait tous les publics, celui de l'Ecole du Louvre, celui du Collège de France, celui des conférences ouvertes, celui des réunions savantes, celui de l'Alliance française, des universités ou académies étrangères. Elle allait au fond comme à la forme. A chacun des auditeurs, René Huyghe apportait la joie de comprendre et la magie du discours. Le plus remarquable est que cette adhésion vienne sans différence des hommes comme des femmes, des anciens comme des jeunes. (...)

Dans des écrits de souvenirs où cheminent de pair la réflexion et la narration, René Huyghe a retracé son itinéraire des années 30 avant la guerre et notamment comment, sur l'invitation de Louis Hautecœur dont il avait été l'élève à l'Ecole du Louvre, il entra pour commencer à la conservation du Louvre, d'ailleurs à titre gratuit.

Sa prédilection déjà ancienne pour Delacroix, la parfaite harmonie entre celui-ci et son admirateur passionné, le fait que chacun était le *« sosie astrologique de l'autre »*, tout cela préparait à un événement qui, sous le signe du peintre, allait être décisif pour celui qui n'était alors qu'un simple attaché à la conservation. En hommage au centenaire du romantisme, la mise sur pied de la grande exposition Delacroix avait démontré l'efficacité et le talent d'organisateur du jeune Huyghe, auquel ensuite l'on confia, comme responsable principal, la grande exposition de la peinture française à Londres en 1932. (...)

La vie et les occupations de René Huyghe furent toujours très denses. A partir de sa nomination comme conservateur en chef des peintures en 1937, il faudrait un théâtre aux multiples scènes pour suivre l'action et on devrait d'ailleurs y ajouter l'ubiquité de l'acteur puisqu'il joua plusieurs rôles au même instant. (...)

La conservation et la restauration des tableaux sont évidemment pour un musée des tâches capitales. Le Louvre recourut sous la houlette de son conservateur en chef à une méthode plus douce et plus respectueuse que celle qui était à la mode ailleurs. Dès avant la guerre, il était nécessaire de donner un peu de fraîcheur et d'attrait à ce qu'avec férocité quelqu'un nommait les *« solitudes cirées »* des musées sans imagination. (...)

Son rôle dans l'enrichissement des collections se mesure d'abord aux donations en général, qui ne vont ni sans incitations ni sans négociations laborieuses et qui ont porté sur des œuvres capitales de David, d'Ingres, de Corot, de Monet, de Gauguin, et cette liste n'est qu'un bel échantillon. Quant aux acquisitions, dues aux initiatives de René Huyghe au sein du conseil des Musées de France, elles furent incessantes et particulièrement heureuses. (...)

Faut-il maintenant conter en détail comment le conservateur en chef, non content de restaurer, de présenter, d'accroître les trésors dont il avait la charge, joua un rôle capital dans leur préservation des périls de la guerre et des convoitises des occupants ? Je ne puis évidemment le faire qu'en forme abrégée sinon télégraphique. Mais, même résumée, cette aventure, à certains moments épique, fournit une magnifique grille d'analyse de la personnalité de René Huyghe.

Tout d'abord le réalisme et la vertu de prudence au sens cardinal. René Huyghe n'a pas cru que Munich ait engendré une promesse de paix, au contraire. Dès l'automne de 1938, il organise des dispositifs d'emballage, certains particulièrement ingénieux, pour les grands tableaux auxquels il faut éviter les blessures de l'enroulement. Le plan des opérations est complet et s'exécute sans heurt dès le 1e septembre 1939. Alors, à partir des refuges du début qui se trouvent en général en Normandie s'enchaînent, selon les péripéties de la guerre, de la défaite, de l'occupation partielle, de l'occupation totale, les migrations des tableaux. Le gîte final fut pour la plupart des cas trouvé dans le Lot, près de Saint-Céré. L'ensemble de l'opération fut un total succès qui, à lui seul, garderait de l'oubli le nom de René Huyghe.

Comme toujours dans cette vie foisonnante, le récit linéaire est trop pauvre. Nous en avons sauté quelques pages : au début de la guerre, quelques mois chez Jean Giraudoux, ministre de l'information, puis l'école des élèves-officiers du génie. Quant aux fonctions, ensuite reprises au Louvre, elles ne se bornaient pas à l'administration des œuvres mises à l'abri. A Paris, des tâches à remplir, la plus facile n'était pas celle des relations avec les autorités allemandes. Celles-ci ne paraissent pas avoir en principe prétendu à un butin sur les œuvres d'art. Mais à telle ou telle occasion, ne fût-ce qu'à titre de prêt ou d'échange, des envoyés allemands, d'ailleurs généralement eux-mêmes connaisseurs, suggéraient un bon procédé de la part du musée. En pareil cas, le rôle des autorités françaises, et notamment de René Huyghe, était évidemment difficile. La seule tactique qui pouvait efficacement tenir en échec les tentatives de l'occupant tenait en un mot qui d'ailleurs est plus significatif en allemand : *« finassieren »*. Ce qui suppose des feintes, des mensonges, de fausses amabilités, une certaine cruauté mentale, péchés sanctifiés par la cause juste qui les engendre. (...)

> *L'unanimité dans l'admiration était totale : elle réunissait tous les publics, celui de l'Ecole du Louvre, du Collège de France, de l'Alliance française, des universités ou académies étrangères. René Huyghe apportait la joie de comprendre et la magie du discours*

Comment omettre que René Huyghe, entré en résistance dans le Lot, était devenu capitaine d'un maquis, en portait l'uniforme et avait élaboré un plan qui cumulait ses deux devoirs : la guérilla en cas de besoin protégerait au bon moment les œuvres réfugiées ? Ce rappel met en lumière l'une des composantes essentielles de la psychologie de l'auteur : la passion d'accueillir le plus généreusement, possible les chances et les risques de son destin, de croire que le cumul de toutes les possibilités est infailliblement enrichissant, que, pensées de haut et généreusement les contradictions se dissipent, bref un noble éclectisme qui marque toute sa vie et toute son œuvre. (...)

La bibliographie de René Huyghe, qui débute en 1932 par un livre sur Cézanne, se développe tout au long de sa vie. Sans doute ces écrits sont-ils très liés avec l'expression orale qui les a généralement précédés et qui, on le sait, bénéficiait de la primogéniture. A cet égard, on doit évoquer essentiellement l'enseignement au Collège de France auquel René Huyghe est appelé en 1951 dans une chaire dénommée selon ses vœux : « Psychologie des arts plastiques ». (...)

Georges Vedel

Pendant vingt-cinq ans dans une grande salle comble et devant un public fidèle et enchanté, le professeur, renouvelant chaque année son sujet mais dans la continuité de sa recherche, découvrit, inventa, proposa, médita, retoucha et enfin offrit au lecteur ce que son ami et son ancien du Collège de France, Paul Valéry, désignait comme le fruit de *« celui qui pense. Et dont l'âme se dépense / A s'accroître de ses dons »*. Le talent de parole de l'auteur lui permettait certes de passer presque sans rature du discours à l'article ou au livre auxquels il communiquait l'élan initial. Le Collège de France apportait en outre à René Huyghe, avec des amitiés, un haut rassemblement de savants que, dans son avidité de culture, il interrogeait fréquemment. (...)

Contemplons le monument en forme de somme que livres, articles ou dialogues composent. Non seulement plusieurs milliers de pages sont devant nous, mais cet ensemble couvre un domaine immense et impose un étonnement à chaque page renouvelé.

Pour avoir une idée de l'empire ainsi assujetti, on doit se rappeler la direction par René Huyghe de trois histoires de l'art dont la première dans le cadre de la revue *L'Amour de l'art* dont il était le responsable, une histoire de la peinture française aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, des livres consacrés à de grands peintres, Delacroix évidemment, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, et ces grands classiques que sont *Dialogue avec le visible, L'Art et l'Ame, Formes et forces.*

Plus impressionnant encore est le grand dessein de René Huyghe qui, au fur et à mesure de sa réalisation, l'élargira. Le point de départ est un article de foi selon lequel l'art est une donnée de la condition humaine qui, en un certain sens, la transcende. Au-delà même de ses fonctions évidentes, fussent-elles de l'ordre de la gratuité ou de l'utilité, l'art est un mode de connaissance qui déchiffre le mystère de l'univers. Il est, dit quelque part René Huyghe, *« une tierce réalité »* entre le monde du subjectif et celui de l'objectif, entre l'esprit et la matière. Il va de soi que cette analyse ou plutôt cette profession de foi rejoint ou recoupe la philosophie et ses problèmes. La rencontre de l'art et de la philosophie, dont l'esthétique n'offre qu'un aspect, est pour la plupart des artistes un simple incident de parcours. Au contraire, pour l'auteur de *Dialogue avec le visible*, elle est une révélation de laquelle on peut partir pour tenter de décrypter le mystère fondamental.

Dès son adolescence René Huyghe était aux prises avec cette inquiétude sans laquelle on n'est pas philosophe et il lui avait répondu par l'étude et par la lecture. Quelques années après l'armistice de 1918, le paysage philosophique français était évidemment composite mais sa branche spiritualiste était placée sous l'égide d'Henri Bergson dont les cours au Collège de France ne furent égalés en succès que, plus tard, par ceux de René Huyghe.

C'est viscéralement que celui-ci refuse le matérialisme et le combat sur tous les fronts et avec tous les moyens. Il n'hésite pas par exemple à regarder Sigmund Freud comme un allié dans cette lutte. Freud a commencé d'être connu en France dans l'entre-deux-guerres, et René Huyghe l'a lu et utilisé. La place majeure faite à la sexualité dans la doctrine et la pratique freudiennes choque cependant René Huyghe qui corrige Freud par Jung, un peu comme une feuille de vigne sur la nudité. En réalité Huyghe fait flèche de tout bois dans sa réflexion profonde et incessante qui prend en charge l'homme, l'art, la nature et le cosmos. (...)

Dans son œuvre écrite déjà considérable avant 1951, date de l'entrée au Collège de France, puis dans les cours du Collège, René Huyghe avait voulu clairement rendre à la psychologie une place de premier rang dans l'histoire de la peinture tout comme dans la compréhension et dans l'interprétation des œuvres. Sans ignorer la tendance de la psychologie à s'émanciper, ni son aspiration à un statut de science expérimentale, René Huyghe reste fidèle à la charge de philosophie et en un certain sens de métaphysique que porte la psychologie. Il veut d'abord réagir contre une histoire de l'art qui fait trop de place à une explication des œuvres par des facteurs objectifs de nature historique, technique, sociale, économique, extérieurs à l'âme, donc quasi matérialistes, opérant au surplus selon le mode déterministe. L'artiste apporte bien autre chose que la signature sur une production sociale ; il est un singulier irréductible et en un certain sens incommunicable. (...)

Dans un texte de 1976, Marcel Brion avait déjà célébré le mariage chez son ami *« de la sensibilité et de l'intellect »* et remarqué que *« René Huyghe se hausse à ce palier de la connaissance où il se pourrait bien que fût déchiffré cet "alphabet secret de la nature", ce "chiffre des choses" »*... qui serait la clef commune de la nature et de l'art. (...)

Dans sa culture philosophique, s'il met au premier rang Bergson, il lui accole en compagnonnage bien d'autres auteurs, ce qui est évidemment légitime, mais, par exemple à propos de Kant, pourrait faire question. Là où des esprits moins ouverts verraient une contradiction, voire une incompatibilité, il voit une complémentarité. Cet œcuménisme se déploie et c'est très naturel en matière religieuse. René Huyghe ne relève d'aucune Eglise, d'aucune religion établie ; mais il s'y réfère comme à des témoins de l'Esprit et comme à des croisés de l'antimatérialisme ; pour lui les trois religions du Livre non seulement sont porteuses de messages interchangeables mais ceux-ci se retrouvent dans le bouddhisme, ce qui, tout de même, est hardi.

Le mieux sur ce point est de donner la parole à l'auteur : *« J'ai toujours redouté de me réduire, comme trop d'esprits, à des affirmations et à des négations. Il faut éviter de penser "en ligne droite" en ne s'offrant que deux directions, le oui ou le non. J'ai toujours rêvé de placer la pensée au centre d'une rose des vents qui s'ouvre sur la totalité du possible mais le fait converger vers un centre d'unité. Si j'ai adopté une méthode, c'est celle-là ; elle est fidèle à l'étymologie du mot "compréhension". »* En le citant, je m'aperçois que l'auteur se réclame non de la seule complémentarité des contraires mais de leur convergence. (...)

On sait que Delacroix a été pour lui beaucoup plus qu'un modèle idéal, une sorte de frère aîné et de référence majeure tant sur l'art que sur l'artiste. Il est la démonstration de ces convergences que l'on évoquait tout à l'heure. Sa vie et son œuvre ont été une montée allant de la spontanéité du génie à la révélation de ce que lui ajoute le combat solitaire de l'esprit. En épigraphe d'un chapitre, Huyghe cite Delacroix : *« Ils ont peint leur âme en peignant les choses et ton âme te demande son tour. »*

A son tour, il veut être fidèle au dessein de « peindre une âme ». Mais cette âme n'est pas un ectoplasme. Elle habite un corps ; elle est encadrée par une hérédité, par une société. Elle communique et elle échange. Avec ses joies, ses peines, ses expériences, elle est pleine du monde auquel elle appartient et, avec lui, elle éprouve le temps irréversible. Rien de cela n'est omis dans le livre. Le grand passage, après 1830, de Delacroix du « bazar romantique » au Maroc, s'il est une vraie aventure intérieure, est accroché à une réalité extérieure dont la présence est exaltante. Mais sans doute le plus probant du livre est dans cette réussite qu'est le chapitre sur le « dandysme » où justement l'auteur, dans ce qui pourrait passer pour une mode toute d'affectation et de morgue, fait découvrir une exigence artistique, une discipline esthétique et un recours moral. (...)

> *« (...) Il faut éviter de penser "en ligne droite" en ne s'offrant que deux directions, le oui ou le non. J'ai toujours rêvé de placer la pensée au centre d'une rose des vents qui s'ouvre sur la totalité du possible mais le fait converger vers un centre d'unité. Si j'ai adopté une méthode, c'est celle-là ; elle est fidèle à l'étymologie du mot "compréhension" »...*

Deux dons sont chez Huyghe portés à la perfection. Le premier est, sans brusquerie dogmatique, d'apprivoiser l'attention au visible, de la détourner de ce qui paraît sauter aux yeux pour voir ce qui est inaperçu, et qui peut être l'essentiel, de retrouver à partir des impacts anecdotiques subis par un regard trop ingénu une totalité complexe. (...) A ce don s'en ajoute un autre : celui de replacer l'œuvre dans le monde du temps et de l'espace, de faire comprendre que, bien née ou dérangeante, elle était sinon prévisible du moins espérée. Et c'est le moment où le savant explique les tenants et aboutissants individuels ou collectifs, conscients ou inconscients, rappelle les bons auteurs et, même si le cas suggère le contraire, ne laisse pas trop de part à l'inexplicable, et affirme ainsi qu'œuvre n'est pas miracle, c'est-à-dire naissance par hasard. Ces deux dons ne s'exercent pas séparément ; René Huyghe opère un va-et-vient inlassable entre l'intérieur de l'œuvre et le monde d'où elle vient et sur lequel elle s'ouvre. La lumière surgit de sources multiples. Le regard en devient plus vif et plus profond. Le tableau n'est plus un objet matériel mais un message et un appel. (...)

ECRIVAINS
pour vos envois de manuscrits renseignements :
Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

LIBRAIRIE
LE TOUR DU MONDE
120 000 livres épuisés
Pour fêter ses 25 ans
remise 25%
sur catalogues et listes
Service gratuit sur demande
9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

LeMonde Job: WIV1299--0011-0 WAS LIV1299-11 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:35 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0382 Lcp:700 CMYK

Le discours de réception de Jean-François Deniau

Monsieur,

C'est sans doute la première fois, depuis près de quarante ans (trente-sept exactement) que vous êtes appelé par ce seul mot, Monsieur, et non monsieur le Doyen, titre qu'il paraît difficile de séparer de votre nom. Mais, ici, seule l'ancienneté de l'élection compte, et, pour nous, vous êtes un jeune, très jeune académicien. J'ai donc l'honneur d'être votre aîné et de vous recevoir. (...) Ainsi je peux me hasarder à vous découvrir comme si nous étions l'un pour l'autre *terra incognita*. Je ne suis qu'un voyageur. Je vous invite à une sorte de voyage en Vedélie ignorée.

D'abord, exploration en profondeur, les racines qui vous sont si chères. Vous êtes né à Auch, où votre père était militaire de carrière, mais votre origine c'est le Tarn et Mazamet. Prononcez Mazamette, m'ont vivement conseillé vos amis. Vos arrière-grands-parents sont des gens très pauvres, dites-vous, et pas du tout misérables. Ils vivent de seigle et de châtaignes, difficilement, mais jamais découragés, durs au travail, économes. L'un de vos grands-pères sort de la condition paysanne, mais sans quitter vraiment le monde rural, c'est la première incursion familiale dans le droit : il devient gendarme. Vous notez avec humour qu'il n'aura aucun avancement parce qu'il était trop gentil. Un autre de vos grands-parents, né en 1830, bénéficie de

Professeur de science inexacte, avez-vous dit, ou plutôt expérimentale. Vous aimez le Droit, mais pas seulement le Droit. Toujours dans une poche un grand quotidien du soir, dans l'autre un roman policier

votre sympathie amusée : il était contrebandier. Contrebandier interne, il faisait passer le vin, de l'Aude au Tarn, sans payer les droits d'octroi et de la Régie, sur des mulets chargés d'outres que vous avez conservées. Peut-être le début du droit est-il d'éviter les droits. (...)

Professeur de droit vous êtes devenu. Pour vous, cette vocation naît d'abord d'un refus bien modeste. Baccalauréat de philo en poche, attiré par la philosophie, on vous conseillait la voie alors classique de l'Université et du pouvoir, la khâgne et Normale sup. Mais cela voulait dire l'internat, et vous n'en vouliez pas. Le droit offrait un enseignement sans internat. Vous vous inscrivez en droit, mais aussi, bergsonien vous étiez et vous êtes resté, en philosophie. (...)

Dans ces années 30, le droit à Toulouse est une place forte, un sacerdoce, un modèle intellectuel et social. Les grands noms du droit français à l'époque sont des « régionaux » : Duguit à Bordeaux, Carré de Malberg à Strasbourg, Hauriou à Toulouse. Les grandes carrières, ce n'est pas l'ENA, qui n'existe pas, ni les grands corps, trop parisiens. C'est le barreau, la préfectorale, les frères Sarraut. Vous avez été avocat. Mais votre vraie carrière, c'est professeur. Nommé après l'agrégation à Poitiers en 1937, à Toulouse en 1938, et à Paris, chaire de droit public, en 1948. Un professeur pas tout à fait comme les autres. Vos collègues, vos amis, vos élèves, vos disciples, et je n'en cite que quelques-uns : Jean Rivero, Jean Carbonnier, Pierre Delvolvé, Jean-Jacques Israël, et le plus jeune mais pas le moins enthousiaste, Guy Carcassonne, admirent encore avec émotion à la fois l'autorité et la distance qui sont les vôtres. La science est une forme de la modestie. Vous avez raconté dans une conférence au titre insolite, « Le rire et le droit », comment étudiant, à la bibliothèque, vous dévoriez les livres mais à quel point cette passion de savoir, à l'époque, exigeait d'effort. Pour savoir, il faut chercher à savoir. (...)

Pourquoi citer ce texte sur le rire et le droit qui va beaucoup plus loin que les recueils traditionnels de perles ? D'abord parce qu'on y trouve une analyse nouvelle et pénétrante de tous nos classiques qui ont mis en scène des gens de justice, de Rabelais à Marcel Aymé et Jean Anouilh en passant, ce n'est pas rien, par La Fontaine, Racine, Voltaire, Beaumarchais, Labiche, Courteline bien sûr. A cette liste, vous avez ajouté le nom surprenant de Giraudoux : *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, acte II, scène 5, passage supprimé à la représentation. Demokos, chef du clan belliciste, appelle en consultation Busiris, expert et arbitre international de haute renommée qui démontre que le droit international exige la guerre *« après constat de visu », « enquête subséquente »* et analyse de la distinction entre *« formations défensives-offensives »* et *« offensives-défensives »*. Irrésistible. Hector, qui est pour la paix, exige qu'il donne une consultation en sens contraire : *« Nous savons tous, mon cher Busiris, que le droit est la plus puissante école de l'imagination. Jamais poète n'a interprété la nature aussi librement qu'un juriste la réalité. »* Et Busiris rend l'avis contraire que souhaite le pouvoir dans un jargon technico-international que pourraient envier nos experts modernes qui font signer à quinze gouvernements réunis en sommet, face à des massacres épouvantables, un communiqué officiel *« invitant toutes les parties intéressées à davantage de retenue »*.

Pourquoi vous avoir, avec Giraudoux, cité si longuement ? Parce que, Monsieur, seul un professeur de droit public comme vous, le meilleur, peut prendre cette distance dont un nom est l'humour et l'autre la liberté à l'égard de son propre domaine. Grande leçon : les vraies leçons, seule la vie les donne. Professeur de science inexacte, avez-vous dit, ou plutôt expérimentale. Vous aimez le droit, mais pas seulement le droit. Toujours dans une poche un grand quotidien du soir, dans l'autre un roman policier. Quant à votre réputation de misogynie, elle n'est pas crédible pour quelqu'un qui aime autant la vie, et pas seulement les bons cigares.

Continuons ce voyage. Il passe par la guerre. Vous racontez votre guerre encore avec humour et modestie sans mentionner votre citation. Et, sans oublier toujours le droit, la remarque en 1940 d'un officier français dont la voiture a heurté de front un motocycliste allemand qui déboulait en tête des panzers : *« C'est l'Allemand qui était dans son tort, il ne tenait pas sa droite. »* Cinq ans prisonnier dans un oflag, c'est trop cher pour une anecdote. Vous en avez tiré le meilleur : l'étude, encore l'étude, des mathématiques, de la théologie, des langues étrangères. Vous apprenez aussi la camaraderie, une forme de recueillement. Pour vous c'est dans une certaine mesure une nouvelle école. Et, bien sûr, en contre-partie vous enseignez. Le droit. (...)

Vous avez publié une étude qui vous destinait à succéder à René Huyghe dont vous venez de prononcer le remarquable éloge. Premier, Monsieur le Professeur, de vos devoirs académiques. René Huyghe avait été et de loin le plus jeune conservateur, ce qui pouvait vouloir dire dans les temps difficiles : sauver. Comme vous le soulignez, il restera aussi en tant que philosophe de l'art. Dans votre étude, *L'Esthétique élément de l'éthique démocratique*, vous notiez que le mot éthique est à la mode, parce qu'il permet de ne pas utiliser celui de morale qui désormais est repoussé par une étrange pudeur, comme les concierges sont devenues gardiennes, dites-vous. L'esthétique a un sort plus ambigu. Le droit au beau peut être reconnu aux peuples dans la longue liste établie d'abord par la déclaration d'indépendance américaine puis par ses versions française et universelle, qui va du droit au bonheur et à la liberté jusqu'au droit à la santé, aux loisirs et à l'air pur. Mais est-ce l'Etat qui définira le beau ? Les chefs-d'œuvre doivent-ils être soumis à référendum ? Vous vous interrogez. Et vous recommandez plutôt de bannir le laid, c'est moins périlleux et plus efficace. Vous terminez en citant deux vers de Charles Maurras : *« Toi qui brille enfoncée au plus tendre du cœur / beauté, fer éclatant, ne me sois que douceur... »* (...)

Me permettez-vous au cours de ce voyage d'aborder un autre rivage, plus connu, de la Vedélie :

Jean-François Deniau

l'Europe. Nous avons été collègues dans cette aventure à la fin des années 50. Vous vous passionniez pour l'Euratom, traité objet de tous les espoirs des autorités françaises, et j'étais plus modestement chargé de négocier l'obscur traité appelé Communauté économique européenne, ou même, plus vulgairement, Marché commun. Nous nous sommes retrouvés l'année dernière à Rome pour le quarantième anniversaire de ces traités fondateurs, deux seuls Français présents parmi les survivants de la signature historique au Capitole. Vous vous souvenez des difficultés de dernière heure du Marché commun sur les bananes (toujours d'actualité d'ailleurs)... C'est un peu nous rabaisser. Rappelez-vous que la culture fut aussi en cause et qu'une séance spéciale, juste avant la signature, dut régler malgré le Syndicat du livre le problème de la circulation en France du journal *Tintin*.

Déjà – dans la fin des années 50 – votre autorité est considérable, ainsi que votre engagement européen. Vous êtes le juriste supérieur des deux délégations françaises, soutenu sans réserve par le secrétaire d'Etat, Maurice Faure, le ministre, Christian Pineau, et le président du Conseil, Guy Mollet. Chaque jour, il faut inventer un calendrier, une philosophie, un équilibre, un droit. Vous êtes, nous sommes bien dans la création artistique. Parfois l'Histoire hésite. Dans le traité d'Euratom il y a six articles, de votre plume, sur la propriété des matières fissiles. Le chancelier Adenauer n'aime pas l'étatisation plus ou moins rampante qui est de règle en France. L'industrie nucléaire allemande, pacifique, sera confiée au secteur privé. Il s'inquiète de ces articles plutôt ésotériques. Vous êtes convoqué, en tant qu'auteur, par Adenauer lui-même, qui vous demande ce qu'ils veulent dire. Votre réponse (au procès-verbal) est : *« Rien. »* Adenauer, surpris, vous demande : *« Herr Professor* (et Herr Professor, en allemand, c'est beaucoup), *rien ? Pouvez-vous le garantir ? »* Et vous dites *« Herr Bundeskanzler, rien. Je le jure. » (Ich schwore.)* Voilà comment, Monsieur, grande leçon de sagesse historique, vous avez à la fois écrit un traité international et, pour assurer sa survie, certifié qu'il n'avait aucun sens. (...)

Vous n'avez cessé de réfléchir à cette construction européenne dont vous aviez soutenu les débuts. Selon vous, il y a eu, dès la négociation, une sorte de *« conspiration »* (c'est vous qui employez le mot) des Européens. J'entends par là le très petit groupe des négociateurs qui s'entendaient parfois beaucoup plus facilement entre eux qu'avec les administrations parisiennes, conscientes des dangers économiques, certes, mais hostiles aussi à ce qui pouvait présenter le risque d'une réduction de leurs pouvoirs, ou pis, on en tremble, à l'augmentation relative du pouvoir d'une autre administration française. Quant au privé... Vous souvenez-vous aussi de l'exigence des avocats d'être exclus de l'application normale du traité, donc de la concurrence européenne, en excipant de l'article cher à Courteline qui fait qu'un avocat, Me Barbemolle en l'occurrence, peut être appelé à compléter un tribunal et donc participer à l'exercice de la puissance publique ? Et de cette séance de coordination du vendredi matin à Matignon chez Guy Mollet – j'étais responsable de l'ordre du jour – où le représentant du ministère de l'éducation nationale d'abord refuse de venir, puis d'entrer dans la salle du conseil, enfin de s'asseoir à la table : il répétait que tous les textes étaient clairs, qu'il était strictement interdit à tout étranger d'enseigner en France, et qu'il n'avait donc pas de temps à perdre avec nous.

Quand on se souvient qu'au XIIIe siècle les grands noms de l'université de Paris étaient des étrangers : un Italien, Thomas d'Aquin, un Allemand, Albert le Grand, un Britannique très celte, Duns Scot, on a parfois l'impression que l'Europe est derrière nous et qu'aller de l'avant est seulement tenter de rattraper le temps, et le sang, perdus.

Cette *« conspiration »* des Européens a pour instrument principal le *droit,* et la Cour de justice européenne, avec votre active complicité. Le jurisconsulte du Quai d'Orsay a beau multiplier les notes de mise en garde, Maurice Faure vous donne instruction de *« vous asseoir dessus »* et Paul Reuter et vous-même posez le principe de la suprématie du droit européen, celui *« de la norme européenne »*, dites-vous, et de l'applicabilité directe. Des doutes apparaissant sur la capacité d'initiative et de construction du Parlement de Strasbourg, voire de la Commission de Bruxelles, face à une crise institutionnelle quasi permanente, des juristes jouent systématiquement le rôle de la Cour et la pratique du droit européen comme moteur de la construction européenne. En utilisant même ce préambule, qui n'a pas de valeur juridique, qu'on avait oublié et que j'ai dû rédiger d'un trait de plume littéraire juste avant la signature. C'est le seul cas, me semble-t-il, en droit international public, de l'emploi dans un traité du mot « idéal ». Je l'ai dit, je ne suis pas juriste. (...)

Deuxième thème européen qui est vôtre et dans la droite ligne de Jean Monnet : le progrès à la fois naît des crises et permet de les résoudre. Si au départ les négociateurs avaient voulu régler le problème de l'union monétaire, c'est un non catégorique qu'il aurait fallu inscrire dans le traité de Rome. Ce n'est qu'une fois de longs et importants progrès réalisés dans les autres domaines qu'il faudra évoquer la monnaie, quand ne pas progresser serait remettre en cause l'acquis du passé. Il faut le poids du passé pour engager l'avenir. Les progrès ne doivent pas être souhaitables : ils doivent être indispensables. Tout le traité de Rome est une leçon de crises. C'est en fait la

Déja – dans la fin des années 50 – votre autorité est considérable, ainsi que votre engagement européen (...). Vous n'avez cessé de réfléchir à cette construction européenne dont vous aviez soutenu les débuts

mise en route d'une sorte d'engrenage à fabriquer de la solidarité. Interrogé par le général de Gaulle, je m'étais permis de lui indiquer qu'à la différence de l'ONU ce n'était pas un machin mais une machine. (...)

Tout cela, c'est la politique, Monsieur. Je vous ai connu sous la IVe République alors que vous étiez plutôt démocrate-chrétien, au cabinet de Maurice Faure, vous m'avez connu à celui de Bourgès-Maunoury, alors que j'étais plutôt un gaulliste radical indépendant, ce qui ne nous rajeunit pas vraiment l'un et l'autre. Mais plus que du choix d'une étiquette, il s'agissait de liens amicaux, de commodité technique, d'affinités pour un extrême centre qui permettait de réfléchir et d'avancer en toute liberté d'esprit. Etrange et passionnante période que celle de la IVe République. Elle dure on ne sait comment, sous les rires des chansonniers et le mépris inquiet de nos partenaires, dans les crises monétaires et politiques répétées jusqu'à ce que la dernière tourmente coloniale l'emporte. La République subsiste par la force des habitudes, surtout des mauvaises. Mais si la France tient, c'est aussi grâce à l'administration française qui joue admirablement son rôle de filet, voire de tuteur, résolument en dehors des désordres partisans. Et aussi d'hommes politiques d'alors, qui sont compétents, sérieux, patriotes et en fait plus indépendants des machines et appareils que certains de leurs successeurs. C'est le système qui est mauvais. On peut dire que de 1946 à 1958 la IVe République commence à finir dès sa naissance. (...)

Dès 1947, dans une étude publiée avec votre ami Jean Rivero, vous décrivez toutes les tares de la Constitution de 1946 et son avenir avec une précision et une lucidité exemplaires, comme vous mettrez en garde la Ve République contre ses dérives possibles. Prévoir est l'art politique des plus grands. Dire, des plus courageux. Il reste aussi à essayer d'infléchir cet avenir. La fin de la IVe République connaît une intense activité de recherche intellectuelle notamment dans cette science politique dont certains pensent que vous êtes le véritable fondateur. Certes, depuis des années, le général de Gaulle a dénoncé le système. Vous, telle est votre vocation, vous essayez de le réformer. Les Clubs Jean-Moulin sont votre lieu privilégié de réflexion, et de réflexion débouchant sur l'action, avec Olivier Chevrillon, Stéphane Hessel, Georges Suffert. Votre influence est considérable. Vous réussissez à dissocier l'idée d'un régime présidentiel et celle qui lui est accolée automatiquement en France par une propagande très orientée, de boulangisme, de fascisme, de dictature personnelle odieuse. C'est vous, qui n'êtes pas gaulliste, qui préparez le mieux la Ve République ! C'est vous qui faites peu à peu admettre, contre tout le vocabulaire politique dominant de l'époque, que la distinction fondamentale n'est pas entre le régime parlementaire et les autres, non la vraie coupure est entre régimes où les gouvernés *choisissent ceux qui les gouvernent* (ce qui veut dire aussi peuvent les remercier), Etats-Unis, Angleterre, France, Europe occidentale ; et régimes où les gouvernés ne choisissent pas leurs gouvernants : dans la même catégorie toutes les dictatures y compris la soviétique et ses satellites dits « démocratiques » et « populaires ». Une percée intellectuelle historique. Dans une conférence prononcée à Athènes « Démocratie, droits de l'homme, Etat de droit », vous condamnez ceux qui, refusant l'opium du peuple, ont enfumé le peuple de drogues qui n'étaient pas toutes douces. Votre humour n'épargne pas la spécialité dont vous êtes le maître : *« Rien n'est plus humiliant pour les spécialistes de l'observation politique, économique, sociale, que de constater que la vérité était infiniment moins compliquée que leur analyse. Le monde avait vécu sur une gigantesque mystification (l'Union soviétique et son régime). Il n'y avait rien à voir : ainsi les meilleurs observateurs ont été les aveugles. »*

Je reviens à la politique intérieure, qui ne peut se dissocier de la politique étrangère, ma conviction ayant toujours été que la vision des autres et du monde ne peut pas être séparée de celle de nous-mêmes. Pour vous, il faut combattre cette idée stupide et néfaste que le mot efficacité a une odeur de dictature... Il faut sortir de ce système complètement archaïque qui est le nôtre. Dès 1951 vous le dites, et vous le répétez en 1953. Dans certains milieux on vous soupçonne de prendre pour modèle les Etats-Unis, tare impardonnable. Ou même d'avoir lu Michel Debré, crime contre l'esprit républicain selon les vents du moment. Mais vous tenez bon. Vous avez deux arguments fondamentaux qui touchent à l'existence de l'Etat de droit et à l'exercice de la démocratie : la continuité, avec alternance. Et la capacité de décision, avec contrôle. Seuls un régime présidentiel et un président élu au suffrage universel direct pourront répondre à ces deux obligations. Il est à remarquer que le général de Gaulle vous donnera complètement raison seulement en 1962, avec un peu de retard, jugerez-vous. (...)

Deux républiques et de si nombreux gouvernements, de droite, de gauche et d'ailleurs, vous ont demandé votre avis sur l'impôt, l'agriculture, la presse, les modes de scrutin, la révision constitutionnelle. Les sages doivent respecter les règles de la sagesse, pensez-vous, dont la première est de bien comprendre ce qu'on leur demande. Parfois il s'agit de répondre à une question très matérielle : combien cela coûte, comme celle posée à propos des immeubles de l'enseignement privé. Sur les impôts, en 1955, en pleine révolte poujadiste, de réfléchir aux causes du « malaise fiscal », comme on disait avec pudeur. La démission du ministère ayant emporté votre commission, vous avez eu le temps de noter la réponse très courte d'un de vos collègues : *« Les seules causes du malaise fiscal, ce sont les impôts. »* (...)

Autre fonction des sages : aider les choix. Ce fut le cas en matière de révision constitutionnelle où vous auriez dû avoir droit avec la France, dites-vous, à une sorte de prime d'instabilité. Il s'agit notamment de la durée du mandat présidentiel. Le président Mitterrand ne choisira pas. Vous n'auriez pré-

C'est sur le plan intérieur français, dans le cadre de notre Conseil constitutionnel (...) que vous aurez à dire hautement le Droit

senté que deux solutions au lieu de trois, l'absence de choix aurait été plus difficile. La sagesse est parfois d'attendre. (...)

C'est sur le plan intérieur français, dans le cadre de notre Conseil constitutionnel, où vous a nommé la sagesse du président Giscard d'Estaing, que vous aurez aussi à dire hautement le droit. Le duo, si j'ose dire, Robert Badinter-Georges Vedel a laissé de grands souvenirs. Le résultat est que le Conseil constitutionnel va peu à peu prendre son rang dans la République. D'abord en 1971, première étape, un projet de modification de la loi de 1901, souhaité par le ministre de l'intérieur, est déféré au Conseil constitutionnel sur les conseils discrets de son président, Gaston Palewski, par M. Poher, président du Sénat. Le projet est bloqué. En 1974, nouvelle étape, le président Giscard d'Estaing fait passer une réforme qui permet, avec soixante signatures de députés ou sénateurs, de saisir le Conseil. L'institution, qui au départ était plutôt un instrument de l'exécutif, devient un recours de l'opposition quelle qu'elle soit. Le Conseil évite les excès du socialisme comme ceux du libéralisme dans des exemples fameux : lois sur la presse en sens contraires, loi de nationalisations ou de dénationalisations.

Est-ce ce que certains dénoncent comme le pouvoir des juges à l'anglo-saxonne ? Non, car vous tenez scrupuleusement à cette version de l'exercice de leur puissance qui nous distingue de la plupart de nos voisins : *toujours se rattacher à un texte qu'il s'agit seulement d'interpréter et de replacer dans une cohérence.* Et pour interpréter vous n'hésitez pas à vous référer aux différents textes fondamentaux : Déclaration des droits de l'homme de 1789 mais aussi préambule de la Constitution de 1946. C'est l'équilibre de la société qui est votre but, autant ou plus que celui du droit. Au-dessus des lois ? Non. Un éclaireur de lois. (...)

La sagesse. L'Ecriture affirme : le pouvoir de Dieu est de cacher, le pouvoir des rois est de faire apparaître. Vous avez, Monsieur, beaucoup fait apparaître. J'ai demandé à plus expert que moi : quelle est votre contribution essentielle au droit. Un vaste traité de droit constitutionnel, un autre de droit administratif sans cesse réédité ? La notion de puissance publique, qui permet de mieux définir la juridiction compétente ? La distinction fondamentale des régimes et de la vraie démocratie par la nature des rapports entre gouvernants et gouvernés ? En France, la révision des relations entre législatif et exécutif, donnant à la Ve République sa respectabilité ? L'autorité morale du Conseil constitutionnel ? Ne cherchons pas un texte ou un arrêt particulier. Il n'y a pas de loi Vedel. Il y a grâce à vous, de notre temps, un esprit des lois. (...)

LeMonde Job: WIV1299--0012-0 WAS LIV1299-12 Op.: XX Rev.: 24-03-99 T.: 20:32 S.: 111,06-Cmp.:25,11, Base : LMQPAG 19Fap:100 N°:0383 Lcp:700 CMYK

L'EDITION FRANÇAISE

● **Les éditeurs et la liberté d'expression.** Le Syndicat national de l'édition, les principaux éditeurs français, des patrons de presse et des journalistes ont rendu public un « Manifeste pour l'écrit » (publié dans la page « Débats » de *Libération* daté 24 mars) dénonçant le projet de loi sur la présomption d'innocence qui *« risque de limiter la liberté d'expression déjà malmenée par certaines décisions de tribunaux »* (*Le Monde* du 24 mars). Dénonçant le *« risque de développement d'une censure insidieuse »*, les signataires du Manifeste estiment que *« le journaliste ou l'écrivain ont pour vocation d'être les témoins critiques de leur temps. Ils ne peuvent se borner, tels des miroirs, à renvoyer à la société ses stéréotypes, mais doivent, au contraire, exercer une fonction d'analyse, parfois même contestataire »*. Il préconisent plusieurs mesures afin que soit respecté l'esprit des principes fondamentaux de la loi sur la liberté de la presse, notamment de *« codifier le droit à l'image pour qu'il cesse d'être un obstacle à la liberté d'informer »*, de *« réviser la procédure du référé »*, d'*« instaurer une commission de réflexion sur la déontologie de l'écrit »*.

● **La nuit de l'an 2000.** Le Centre national du livre, la Bibliothèque publique d'information - Centre Georges-Pompidou et la Mission 2000 en France se sont associés pour lancer un concours national d'écriture de nouvelles *« consacrées à cette nuit du grand passage »*. Avant le 30 juin 1999, les jeunes de 18 à 25 ans désirant participer à ce jeu devront rédiger un texte de trente pages maximum racontant une histoire qui se passe pendant cette première nuit de l'an 2000. Les dix nouvelles sélectionnées par un jury présidé par Henri Dougier, PDG des éditions Autrement, seront éditées dans un recueil pour la fin de l'année. De plus, chaque organe de presse participant à cette opération – *Le Monde, Les Inrockuptibles,* Fun TV et Le Mouv'– publiera la nouvelle de son choix. Par ailleurs, les auteurs recevront 3 000 F (457,34 €) en Chèques-Lire (rens : BPI : 01-44-78-44-17 ou CNL : 01-49-54-68-64).

● **Revues.** Le Salon de la revue, qui a désormais retrouvé son indépendance (alors que depuis quatre ans il était abrité par le Salon du livre de Paris au sein d'un espace autonome), se tiendra du 15 au 17 octobre 1999 à l'Espace Tapis rouge (67, rue du Faubourg-Saint-Martin, 75010 Paris). C'est ce qu'a annoncé André Chabin, administrateur de l'association Ent'revues, tout en précisant que ce nouvel espace de plus de 1 000m² permettra d'accueillir des revues de toutes disciplines, venues de France, Suisse, Belgique et Québec notamment (Ent'revues, 9, rue Bleue, 75009 Paris ; tél. : 01-53-34-23-23).

● **Nouvelle collection.** Les éditions Ouest France lancent « Latitude ouest », une collection de littérature générale dirigée par Hervé Jaouen. Romans, récits, biographies ou essais célébrant l'ouest de la France seront proposés, à raison de quatre à cinq ouvrages par an, pour moins de 100 F (15,24 €). Les premiers titres sont : *Le Voyage de Jabel*, d'Angèle Jacq ; *Le Premier sera Vincent*, de Cathy Stéphan ; *Confession d'un matin de Pâques*, de Maurice Polard ; *Golden Days, journal d'un pêcheur anglais en Bretagne*, de Romilly Fedden et *Le Dernier du nom*, de Charles McGlinchey.

● **Les prix Chronos du livre de jeunesse** – ont été remis en présence d'Yves Duteil, parrain de l'édition de cette année. Les enfants de maternelle ont élu l'album *Adieu Veïa* d'Antonie Schneider et Maja Dusikovà (Ed. Nord-Sud) ; les élèves de cours moyens ont choisi *Le Vieux Fou de dessin*, de François Place (Gallimard, « Folio Junior ») et les élèves de 6e et 5e ont préféré *Les Chats*, de Marie-Hélène Delval (Bayard). Le 5e **prix RFO du livre** a été décerné à Louis-Philippe Dalembert pour son roman *L'Autre Face de la mer* (Stock). En outre, *L'Appel du Pacifique*, de Denyse-Anne Pentecost, publié aux éditions Robert Laffont, a reçu le prix spécial du jury.

Rectificatif

● Dans « Le Monde des livres » du 19 mars, une erreur nous a fait attribuer l'article sur Jacques Poulin à Stéphane Baillargeon. L'auteur de ce portrait du romancier québécois est Michel Arseneault.

Internet et le livre : comment lirez-vous demain ?

Un sondage réalisé par la Société des gens de lettres montre les comportements des lecteurs-internautes

Mieux vaut le dire d'emblée : oui, Internet entraîne des modifications essentielles dans les comportements des lecteurs et bouleverse la chaîne du livre (modes de diffusion et rôle des libraires) ; non, l'écran tout-puissant ne remplacera pas le support papier, pas plus que l'informatique ne tuera l'écrit. Telles sont les deux grandes lignes qui se dégagent de la lecture des résultats d'une enquête (1) réalisée par la Société des gens de lettres de France (SGDL).

Ce sondage montre que le recours à Internet n'engendre pas, au contraire, l'abandon du support papier au profit de l'écran. Ainsi, 64 % des personnes ayant répondu à ce questionnaire ont déclaré passer autant de temps à lire des supports papier depuis qu'ils utilisent Internet. 13 % d'entre elles ont même souligné que le recours au Web les incitent à consacrer davantage de temps aux livres. Internet serait donc, contrairement aux idées reçues, un vecteur favorable au livre comme à la lecture d'une manière générale. Le réseau permet en outre de faire découvrir ouvrages (dans 83 % des cas) et auteurs (pour 55 %). Allant dans le même sens, il apparaît que la lecture sur écran d'un texte long ne concerne que 36 % des cas, les autres préférant soit l'impression soit le stockage sur disque dur, disquette ou CD-Rom.

D'autre part, le téléchargement (transfert de fichiers numériques sur un réseau informatique) de textes, tout comme l'acte d'achat de livres, ne sont pas encore entrés dans les mœurs puisque 83 % des personnes reconnaissent ne jamais avoir téléchargé de livres et que 29 % seulement déclarent en avoir acheté *via* Internet. La majorité des personnes qui ont commandé un livre de cette manière passent plus de six heures par semaine sur le Web. Il faut pourtant souligner que les pratiques des internautes hors Hexagone diffèrent en quelques points de celles des surfeurs français. Ainsi, les 42 % des personnes résidant à l'étranger qui ont répondu à ce sondage avouent consacrer un peu moins de temps à lire depuis qu'ils utilisent Internet. En revanche, ils sont plus nombreux à pratiquer le téléchargement. Par ailleurs, l'usage d'Internet sert autant à fournir des informations sur les livres (pour 66 %) qu'à accéder directement à ceux-ci (63 %). Ainsi, on peut imaginer que librairies traditionnelles et librairies virtuelles ne se posent pas fatalement en concurrentes et peuvent se penser au contraire comme complémentaires, ces dernières donnant en outre l'accès à la consultation et à l'achat de livres rares ou épuisés.

Alors que les sites consacrés à la poésie ne sont visités que par 13 % des personnes ayant répondu à cette enquête, le champ des sciences humaines fait l'objet (pour 77 % d'entre elles) d'une demande de sites spécialisés. Le secteur jeunesse quant à lui intéresse un quart des répondants et davantage les résidents français que les résidents étrangers. Par ailleurs, 83 % des répondants ont consulté, durant l'année en cours, les sites du *Monde* ; 53 % celui de la FNAC, tandis que 46 % se sont rendus sur les sites d'éditeurs et 44 % sur le site de la Bibliothèque nationale de France.

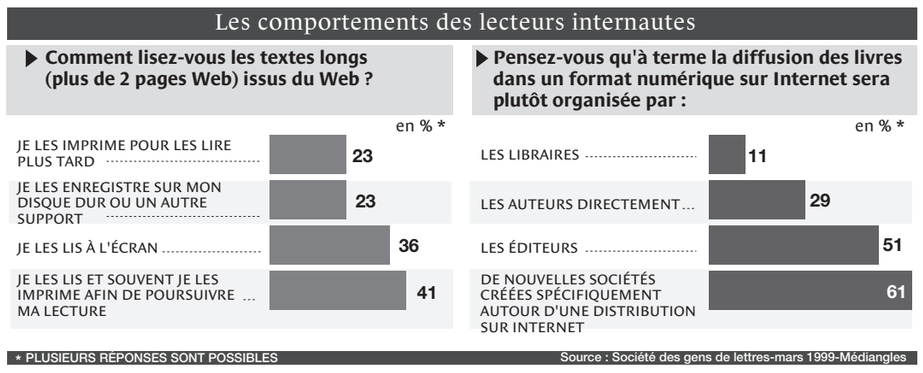
Cette enquête a en outre permis de mettre en lumière deux sources d'inquiétudes légitimes des différents acteurs de la chaîne du livre, depuis l'auteur jusqu'au libraire. Ainsi 82 % des personnes ayant répondu se sont prononcées pour que les auteurs touchent des droits pour la diffusion de leur œuvres sur Internet. 88 % d'entre elles estiment pourtant que le prix de la mise à disposition d'un livre sur Internet devrait être inférieur à celui affiché en librairie. Pour 56 %, le prix d'un livre sur Internet – traditionnellement proposé à 100 F (15,24 €) – ne devrait pas excéder 50 F (7,62 €). Ce dernier élément est au cœur des discussions sur la remise en cause ou non de la loi Lang sur le prix unique du livre. Les débats autour de ces deux derniers points restent donc, et peut-être plus que jamais, ouverts.

Les résultats de cette enquête ont été divulgués au Salon du livre le 24 mars lors d'un débat sur le thème : « Les bonheurs de Sofia, Internet et l'écrit ».

La Société française des intérêts des auteurs de l'écrit (Sofia) est une société de gestion collective. Créée en 1998 par la SGDL, elle est chargée de défendre pour les « auteurs de l'écrit » les nouveaux droits liés à l'Internet et le droit de prêt en bibliothèque recommandé par le rapport Borzeix (*Le Monde* des 4 et du 11 septembre 1998).

Emilie Grangeray

(1) La Société des gens de lettres (SGDL) a mis ce questionnaire en ligne sur les sites des éditions de 00 h 00, du *Monde*, de France-Loisirs, BOL, de la Bibliothèque nationale de France, du Club-Internet Livre ainsi que sur son propre site (www.sgdl.org). 2 474 réponses ont été recueillies – puis dépouillées par le cabinet Médiangles – entre le 1er et le 12 mars 1999. Les personnes ayant répondu à ce sondage reconnaissent (à 67 %) utiliser Internet ou un service en ligne (à raison de deux heures par semaine) depuis 1997, voire plus récemment. L'âge moyen des répondants est trente-quatre ans.



La diffusion ne serait plus assurée par les libraires mais par des sociétés créées dans ce but et à cet effet. D'autre part, l'écran ne se substitue pas nécessairement au traditionnel support papier.

La non-conformiste « Musica Falsa »

C'est le 2 octobre 1997 qu'a été révélée la naissance de *Musica Falsa* sous la forme d'un numéro zéro distribué gratuitement au public du concert d'ouverture du Festival d'automne à Paris. Pertinemment orienté vers la thématique de l'artifice, ce mince (une douzaine de pages) mais précieux fascicule du festivalier se refermait sur une sorte de manifeste destiné à justifier l'existence (favorable aux débats) et l'appellation (empruntée à une technique d'écriture médiévale) d'un nouveau périodique. En tête d'une page aux allures de compte rendu de dispute philosophique (avec « interventions » contradictoires d'Adorno, de Schopenhauer et de Nietzsche), on pouvait alors lire : *« Toute musique digne de ce nom est évidemment fausse, et cela en tous les sens du mot. »*

Depuis, sept numéros ont paru, et *Musica Falsa* a conservé sa ligne – *« de fuite »* – éditoriale tout en étoffant son propos. Présenté à la manière d'une énigme nourrie de réflexions sur le temps musical, le numéro 3 (avril-mai 1998) défendait, par exemple, avec imagination la nécessité d'un questionnement tous azimuts dans l'abord renouvelé de la création artistique et témoignait d'une volonté de décloisonnement bien dans l'esprit des années 90. Résolument hybride et délibérément en mutation, *Musica Falsa* s'intéresse à la musique contemporaine (assez privilégiée) comme au jazz, au rock, ou aux musiques traditionnelles et pose également un regard interrogateur sur la danse, la littérature, la philosophie et les arts plastiques.

Le ton particulièrement subjectif qu'ont en commun la majorité des rédacteurs (dans une gamme de styles allant du décontracté faussement humble au sophistiqué prétendument docte en passant quand même par divers degrés beaucoup plus réjouissants) confère à *Musica Falsa* l'apparence d'un magazine d'humeur. Ses fondateurs – l'éclectique Bastien Gallet, étudiant en philosophie passionné de saxo, et l'érudit Omer Corlaix, bibliothécaire au Conservatoire national de Paris, féru de musique contemporaine – aspirent moins à développer les contributions documentaires (dont les critiques de disques constituent la rubrique la plus inégale) qu'à entretenir une réflexion théorique ou aménager un *« espace expérimental »*. En témoignent, par exemple de manière extrémiste dans le numéro 2, le compositeur Frédérick Martin (« Musique et langage : n'en jetez plus ! ») et le plasticien Andreï Molodkine (auteur d'une installation graphique concrètement motivée par la pose d'un implant pubien). *Musica Falsa* ouvre largement ses colonnes aux compositeurs. Notons que les petits textes (signés Pascal Dusapin ou Gérard Pesson) nous en apprennent plus sur leur compte que les grands entretiens (Berio, Crumb, Stockhausen, Xenakis). Il est vrai que *Musica Falsa* ne cherche pas à prendre le relais des revues à caractère musicologique consacrées à la création contemporaine dans les années 70 (*Musique en jeu*) puis 80 (*Entretemps*), mais s'essaie plutôt à une sorte de croisement entre *Art Press* et *Les Inrockuptibles* susceptible de séduire les amateurs de non-conformisme.

Pierre Gervasoni

★ N° 7, février-mars, 96 p. Bimestriel, 38 F [5,79 €] (abonnement annuel : 150 F [22,86 €]). *Musica Falsa* est distribué par Dif'Pop, 21 *ter*, rue Voltaire, 75011 Paris, tél. : 01-40-24-21-31. Site Internet : http://verzy.univ-reims.fr/musica-falsa

A L'ETRANGER

● **Giboulées de prix**

L'écrivain mexicain Carlos Fuentes a été désigné comme lauréat du premier Prix de la latinité, dont le jury est composé des délégués des Académies française et brésilienne des lettres. Ce prix d'un montant de 524 765 francs (80 000 €) lui sera remis à Rio de Janeiro le 1er juillet. Le prix Alfaguara du roman 1999 a été attribué à l'écrivain et journaliste espagnol Manuel Vicent pour *Son de Mar.* Ce prix d'un montant de 175 000 dollars (161 030 €) lui sera remis le 20 avril à Madrid, et le roman sera publié simultanément en Espagne et en Amérique latine. Carmen Jodra vient de recevoir à l'âge de dix-huit ans l'un des plus prestigieux prix de poésie espagnole, le prix Hiperión, pour son livre *Las Moras agraces* (Mûres pas mûres). L'écrivain anglais Ian McEwan a reçu le prix Shakespeare, attribué par l'association allemande Alfred-Toepfer-Stiftung, d'un montant de 2 043 euros. Sa compatriote Beryl Bainbridge a reçu le prix littéraire de la chaîne W.H. Smith pour *Master Gergie* (roman pour lequel elle était en liste tant pour le Booker Prize – attribué à Ian McEwan – que pour le Whitbread). Autre romancière britannique, Doris Lessing a obtenu le 11e prix international de Catalogne, doté de 13 millions de pesetas (520 000 F, 80 000 €) qui lui sera remis le 20 mai. Ce prix qui récompense ceux qui ont contribué au développement des valeurs culturelles, scientifiques ou humaines a été décerné en 1998 à Jacques Delors. Antonio Soler (dont le roman *Les Héros de la frontière* vient de paraître chez Albin Michel) a reçu le prix Primavera pour son nouveau livre *El nombre que ahora digo.*

● **Irlande : la poésie du premier ministre**

Un recueil de poèmes d'écrivains, d'artistes, d'hommes politiques et de pop stars irlandais publié à des fins charitables à l'initiative du journal *Irish Times* réunit des œuvres de Maeve Binchy, Iris Murdoch, Roddy Doyle, mais aussi d'hommes politiques comme le premier ministre Bertie Ahern ou le leader du Sinn Fein, Gerry Adams. Cet ouvrage est en vente en Irlande mais aussi au sein de l'importante communauté irlandaise des Etats-Unis où il a été offert au président Clinton.

AGENDA

● **LE 25 MARS. CHINE. A Paris,** le comité d'échanges culturels et économiques franco-chinois organise une conférence, animée par François Cheng, sur le thème : « La Chine : sa culture et son art » (à 20 heures, au Grand Théâtre de Neuilly, 167, av. Charles-de-Gaulle, 92200 Neuilly).

● **LE 26 MARS. LECTURE. A Paris,** Frédéric-Yves Jeannet (*Cyclone*, Castor Astral, 1997) lira « Stabat Mater », un chapitre de son livre en cours (à 19 heures à L'Arbre à lettres, 14, rue Boulard, 75014 ; tél. : 01-43-22-32-42).

● **LE 26 MARS. POÉSIE. A Paris,** le Collège de France organise des « Réflexions sur la poésie » avec les interventions de Jacqueline Risset, Yves Bonnefoy, John Jackson, Jérôme Thélot et Stephen Romer (de 14 heures à 18 h 30, salle 5, 11 place Marcellin-Berthelot, 75005 Paris ; tél. : 01-44-27-12-11).

● **LES 27 ET 28 MARS. LACAN. A Paris,** le Mouvement du coût freudien organise un colloque autour de « Lacan, psychanalyste » (amphithéâtre Charcot, hôpital de la Salpêtrière, 47, bld de l'Hôpital, 75013 Paris).

● **LES 27 ET 28 MARS. LOUIS MARIN. A Eveux** (Rhône), autour du thème : « Louis Marin, l'entretien. Faire l'histoire avec des signes » et en présence de Jacques Derrida, interventions et échanges seront organisés (couvent de la Tourette, 69210 Eveux ; tél. : 04-74-26-79-71).

● **LE 28 MARS. LIVRES ANCIENS. A Chartres**, le Conservatoire de l'agriculture – Compa – organise le premier Salon du livre ancien sur des thèmes divers tels que l'histoire, la géographie ou le monde rural (pont de Mainvilliers, 28000 Chartres ; tél. : 02-37-36-11-30).

● **LE 30 MARS. JUDAÏSME. A Paris,** les Presses universitaires de France et la Maison Heinrich-Heine proposent une rencontre, animée par Jacques Le Rider, entre Hans Mayer et Philippe Simonnot à l'occasion de la parution de leurs ouvrages (à 19 h 30, Maison Heinrich-Heine, 27*c,* bd Jourdan, 75014 Paris).

● **LE 1er AVRIL. TRANSMISSION. A Lyon,** Barbara Cassin proposera une réflexion sur les textes de Parménide autour du thème : « Transmettre l'origine grecque : construire l'origine » (à 19 h 30, IUFM, 4, rue Chazière, 69004 Lyon, tél. : 04-78-27-02-48).